This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

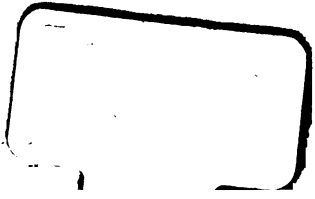
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Presented by

Mrs. Henry Draper

to the

New York Public Library



NKH

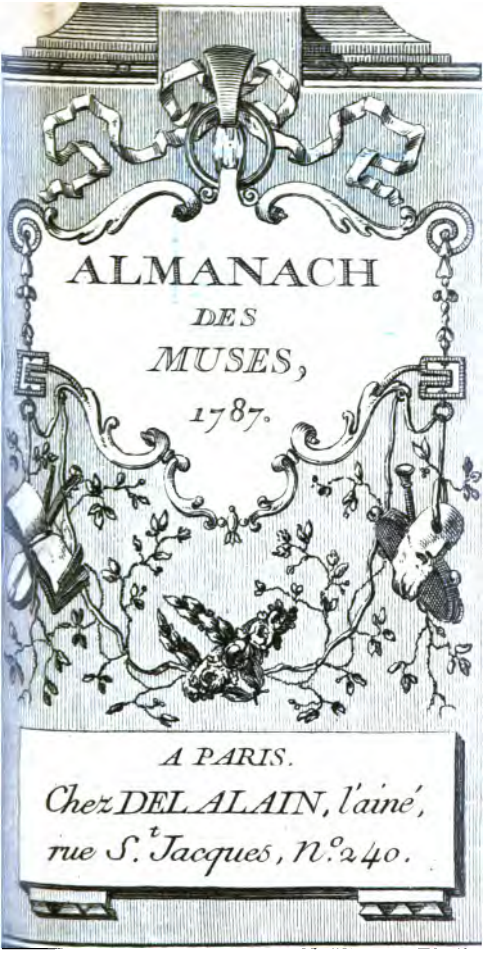
ALMANACH

DES

MUSES,

1787.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
327663
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904


ALMANACH
DES
MUSES,
1787.
A PARIS.
Chez DELALAIN, l'aîné,
rue S.t Jacques, N.o 240.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
337683
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904

CEUX qui voudront faire insérer des Pieces de poésie dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port, à DELALAIN, *Libraire à Paris, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.*

On les prévient que l'Editeur recevant une quantité prodigieuse de Lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre; mais on peut être sûr que toutes les Pieces qui lui parviennent sont examinées avec le plus grand soin. Les Pieces envoyées sans être affranchies restent à la Poste.

On trouvera chez le même Libraire des Collections complettes formant vingt-trois Volumes, & qui se vendent 32 liv. broc.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 4 liv. 10 s. brochés.

Les neuf premieres années de l'Almanach des Muses se vendent séparément 1 liv. 4 sols.

Les années 1774, 1775, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 84, 85, 86 & 87 à 1 l. 10 s. br. chacune.

QUATRE-TEMPS.

Fév. . .	28.	Mars. .	2. & 3.
Mai. . .	30.	Juin. .	1. & 2.
Septembre. . . .		19. 21. & 22.	
Decembre. . . .		19. 21. & 22.	

MARS *Signe*, le BELIER.

Jours croissent de 54' le matin, & de 54' le soir.

Pleine Lune le 4. | Nouv. Lune le 19.
Dern. Quart. le 12. | Prem. Quart. le 26.

Jour de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. de la Lune.*
					H. M.	H. M.
jeud	1	s. Simplice.	6h32	5h29	2 54 *Soir.*	4 52 *Matin.*
vend	2	ste. Cunegr.	6 30	5 30	4 8	5 31
sam	3	s. Patrice	6 29	5 32	5 17	5 49
2 *Di.*	4	*Reminisc.*	6 27	5 34	6 30	6 12
lund	5	s. Godegr.	6 25	5 36	7 43	6 29
mar	6	s. Colette.	6 23	5 38	8 51	6 46
mer	7	ste. Franç.	6 22	5 39	10 1	7 9
jeud	8	s. Doctrove	6 21	5 41	11 6	7 32
vend	9	s. Nicephas	6 18	5 43	*Matin.*	8 0
sam	10	Euphratie.	6 16	5 46	0 2	8 29
3 *Di*	11	*Oculi.*	6 14	5 47	1 2	9 14
lund	12	s. Edouard	6 12	5 48	2 4	10 2
mar	13	s. Abraham	6 11	5 50	2 49	11 6
mer	14	ste Cat. de S.	6 9	5 52	3 25	0 8 *Soir.*
jeud	15	s. Eucher	6 7	5 54	3 54	1 19
vend	16	Alexandre	6 5	5 56	4 20	2 49
sam	17	Paul, évêq.	6 3	5 58	4 43	3 42
4 *Di*	18	*Lætare*	6 2	5 59	5 2	5 1
lund	19	Joseph.	6 0	6 1	5 34	6 9
mar	20	s. Joachim	5 58	6 3	5 51	7 34
mer	21	s. Benoit	5 56	6 5	6 25	8 55
jeud	22	s. Rupert	5 54	6 7	6 45	10 18
ve	23	s. Eustase	5 53	6 8	7 21	11 35
sam.	24	s. Gontrand	5 51	6 10	8 9	*Matin.*
5 *D*	25	*La Passion.*	5 49	6 12	9 10	0 45
lun.	26	*Anoncia.*	5 47	6 14	10 17	1 46
ma	27	s. Jean, Her.	5 45	6 16	11 32	2 31
mer	28	s. JeandeM.	5 44	6 17	0 47 *Soir.*	3 9
Jeud	29	ste Balbine	5 42	6 19	2 4	3 37
Ven	30	Compassion	5 40	6 21	3 16	4 1
sam	31	s. Acase.	5 38	6 23	4 25	4 19

AVRIL. Signe, le TAUREAU.

Jours croissent de 49' le mat. & de 49' le soir.

Pleine Lune le 2. | Nouv. Lune le 18.
Dern. Quart. le 10. | Prem. Quartier le 24.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune		Cou. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
6 Di.	1	*Rameaux.*	5h36	6h25	5	Soir 35	4	Matin 41
lund	2	s. Hugues	5 33	6 26	6	50	5	1
mar	3	s. Richard	5 33	6 28	7	54	5	13
mer	4	s. Ambroise	5 31	6 30	8	58	5	43
jeud	5	s. Vinc. Fer.	5 30	6 31	10	8	6	8
vend	6	Prudence.	5 28	6 33	11	9	6	38
sam	7	s. Jules, Pa	5 26	6 35	*Matin.*		7	19
Di	8	*PASQ.*	5 24	6 37	0	1	8	7
lund	9	s. Fulbert	5 22	6 38	0	49	9	2
mar	10	s. Procope	5 20	6 40	1	29	10	3
mer	11	s. Cesar.	5 19	6 42	2	3	11	14
jeud	12	Fructueu.	5 17	6 44	2	28	0	Soir 22
vend	13	s. Druon	5 15	6 46	2	55	1	19
sam	14	s. Anicet	5 13	6 47	3	13	2	44
1 D.	15	*Quasimodo*	5 12	6 49	3	32	3	59
lund	16	s. Merault	5 10	6 51	3	59	5	12
mar	17	s. Léon, Pape	5 8	6 53	4	18	6	33
mer	18	s. Anselme	5 7	6 54	4	49	7	58
jeud	19	s. Tiburce	5 5	6 56	5	27	9	23
vend	20	ste Opport.	5 3	6 58	6	12	10	39
sam	21	s. George.	5 1	6 59	7	8	11	43
2 D.	22	s. Romain.	5 0	7 1	8	16	*Matin.*	
lund	23	s. Gilbert.	4 58	7 3	9	28	0	38
mar	24	s. Robert.	4 56	7 4	10	37	1	14
mer	25	s. Marc, abst	4 55	7 6	0	Soir 1	1	46
jeud	26	s. Clet.	4 53	7 8	1	17	2	14
vend	27	s. Antime.	4 52	7 9	2	2	2	34
sam	28	s. Policarpe	4 50	7 10	3	34	2	53
3 D.	29	ste. Marie	4 48	7 13	4	38	3	13
lund	30	s. Eutrope	4 46	7 14	5	47	3	32

Jours croissent de 32' le mat. & de 32' le soir.

Pleine Lune le 3. | Nouv. Lune le 19.
Dern. Quartier le 11. | Prem. Quart. le 26

Jours de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*		*Cou. de la Lune.*	
					H.	*M.*	*H.*	*M.*
lund	1	*Circoncision.*	7h52	4h 8	1	35 *Soir.*	5	0
mar	2	s. Macaire	7 52	4 8	2	39	6	13 *Matin.*
mer	3	*Ste. Genev.*	7 51	4 9	3	50	7	17
jeud	4	s. Tite	7 51	4 9	5	10	8	2
vend	5	s. Simeon.	7 50	4 10	6	31	8	42
sam	6	*Les Rois.*	7 50	4 11	7	42	9	7
1*Di.*	7	*Nôces.*	7 49	4 12	8	58	9	28
lund	8	Lucien.	7 48	4 13	10	8	9	48
mar	9	s. Pierre, Ev	7 47	4 13	11	14	10	2
mer	10	s. Paul, Her.	7 46	4 14	*Matin.*		10	24
jeud	11	s. Théodose	7 45	4 15	0	20	10	40
vend	12	s. Furci.	7 44	4 16	1	28	11	1
sam	13	s. Hilaire, E	7 43	4 17	2	31	11	29
2*Di.*	14	No. de Jes.	7 42	4 18	3	40	0	0 *Soir.*
lund	15	s. Maur, Ab.	7 41	4 19	4	42	0	40
mar	16	s. Guillaum.	7 40	4 20	5	32	1	30
mer	17	s. Antoine.	7 39	4 21	6	23	2	27
jeud	18	Ch. S. Pier.	7 38	4 23	6	58	3	36
vend	19	s. Sulpice, E	7 37	4 24	7	26	4	42
sam	20	s. Sébastien	7 36	4 25	7	52	5	56
3*Di.*	21	ste. Agnès	7 34	4 26	8	13	6	57
lund	22	s. Vincent	7 33	4 28	8	31	8	16
mar	23	Ildephonse	7 32	4 29	8	54	9	31
mer	24	s. Babyl. Ev.	7 30	4 30	9	10	10	44
jeud	25	Con. S. Paul	7 29	4 31	9	33	*Matin.*	
vend	26	ste. Paule	7 28	4 33	10	6	0	3
sam	27	s. Jean Gh.	7 26	4 34	10	34	1	23
4*Di.*	28	s. Charlem.	7 25	4 36	11	20	2	42
lund	29	s. Fr. de Sa.	7 23	4 37	0	15 *Soir.*	3	49
mar	30	Bathilde	7 22	4 39	1	18	4	49
mer	31	s. Pierre N.	7 20	4 40	2	39	5	45

FEVRIER. *Signe*, les POISSONS.

Jours croissent de 44' le mat. & de 4' le soir.

Pleine Lune le 2. | Nouv. Lune le 18.
Dernier Quar. le 10. | Prem. Quartier le 25.

Jour de la Sem.	*Iu M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune*	*Cou. de la Lune.*
					H. M.	*H. M.*
jeud	1	s. Ignace, Ev	7h19	4h42	3 50 *soir.*	6 *Matin.* 27
vend	2	*Purificat.*	7 17	4 43	4 11	7 0
sam	3	s. Blaise.	7 16	4 45	6 27	7 21
Di.	4	*Septuagés.*	7 14	4 46	7 38	7 42
lund	5	s. Agathe	7 13	4 48	8 52	8 3
mar	6	s. Vaast, Ev.	7 11	4 49	9 58	8 21
mer	7	Romuald.	7 10	4 51	11 5	8 41
jeud	8	Jean de M.	7 8	4 52	*Matin.*	8 59
vend	9	Apolline.	7 7	4 54	● 11	9 22
sam	10	s. Amand	7 5	4 56	1 15	9 51
Di.	11	*Sexagésim.*	7 3	4 57	2 18	10 29
lund	12	s. Severin.	7 1	4 59	3 24	11 12
mar	13	s. Valentin	7 0	5 1	4 15	0 *soir.* 14
mer	14	s. Etienne.	6 58	5 2	4 50	1 18
jeud	15	Faustin.	6 56	5 4	5 21	2 24
vend	16	s. Fulcran	6 55	5 6	5 52	3 35
sam	17	s Simeon	6 53	5 8	6 14	4 46
Di.	18	*Quinquag.*	6 51	5 9	6 36	6 4
lund	19	s. Barbat.	6 50	5 11	6 53	7 15
mar	20	s. Eucher.	6 48	5 13	7 17	8 30
mer	21	*les Cendres*	6 46	5 15	7 39	9 49
jeud	22	se Isabelle.	6 44	5 16	8 6	11 7
vend	23	Humbert.	6 43	5 18	8 40	*Matin.*
sam	24	s. Mathias.	6 41	5 20	9 16	0 25
Di.	25	*Quadragés.*	6 39	5 22	10 7	1 43
lund	26	s. Alexand.	6 37	5 23	11 8	2 45
mar	27	se. Honor.	6 36	5 25	● 19	3 36
mer	28	4 *Tems.*	6 34	5 27	1 33	4 23

MAI. *Signe*, les GEMEAUX.

Jours croiſſent de 38' le mat. & de 38' le ſoir.

☉ Pleine Lune le 2. | ● Nouv. Lune le 17.
☾ Dern. Quartier le 10. | ☽ Pr. Q. le 24 Pl. L. le 31.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H.	M.	*Cou. de la Lune.* H	M.
mar	1	s. J. s. Ph.	4h45	7h16	6	56	Matin	51
mer	2	s. Anataſe.	4 44	7 17	8	2	4	14
jeud	3	Inv. Ste Cr.	4 42	7 19	9	3	4	44
vend	4	ste Moniq.	4 40	7 20	10	0	5	23
ſam	5	C. S. Aug.	4 39	7 22	10	52	6	10
4 *Di.*	6	*S. J. P. L.*	4 37	7 23	11	39	6	58
lund	7	s. Staniſlas	4 36	7 25	*Matin*		7	56
mar	8	Ap. S. Mic.	4 34	7 26	0	8	9	4
mer	9	Tr de S. N.	4 33	7 28	0	33	10	11
jeud	10	s. Gordien	4 32	7 29	0	58	11	17
vend	11	s. Mamert.	4 30	7 31	1	18	0	26
ſam	12	s. Nérée	4 29	7 32	1	40	1	39
Di.	13	s. Servais	4 27	7 34	2	10	2	54
lund	14	s. Boniface.	4 26	7 35	2	22	4	12
mar	15	Iſidore.	4 25	7 36	2	49	5	31
mer	16	s. Honoré	4 23	7 38	3	23	6	56
jeudi	17	*Aſcenſion*	4 22	7 39	3	55	8	22
vend	18	s. Venant.	4 21	7 40	4	52	9	26
ſam	19	s. Yves.	4 19	7 41	5	57	10	24
1 *Di.*	20	s. Bernard	4 18	7 43	7	3	11	9
lund	21	s. Hoſpice.	4 17	7 44	8	34	11	51
mar	22	s. Auſanin.	4 16	7 45	9	51	*Matin.*	
mer	23	s. Didier	4 15	7 46	11	6	0	18
jeud	24	s. Donatien.	4 14	7 47	0	19	0	40
vend	25	s. Pierre Cél.	4 13	7 48	1	26	0	55
ſam	26	s. e. Julie.	4 11	7 49	2	33	1	19
Di	27	*Pentecôte.*	4 10	7 50	3	41	1	39
lund	28	s. Germain.	4 9	7 51	4	45	1	58
mar	29	s. Maximin.	4 8	7 52	5	46		18
mer	30	4 *Tems.*	4 8	7 53	6	53	2	51
jeud	31	ste. Petronil.	4 7	7 54	7	56	2	

AOUST. *Signe*, la VIERGE.

Jours dimin. de 48' le mat. & de 48' le soir.

Dern. Quartier le 6
Nouv. Lune le 13.
Prem. Quart. le 20.
Pleine Lune le 28.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H.	M.	*Couc. de la Lune.* H.	M.
mer	1	s. Pier. ès L.	4h28	7h31	8	3	6 *Matin.*	54
jeud	2	s. Etien. P.	4 29	7 30	8	25	8	5
vend	3	Inv. s. Et.	4 31	7 28	8	48	9	15
sam	4	s. Domin.	4 32	7 27	9	7	10	24
10*D*	5	s. Yon, Ma.	4 34	7 26	9	39	11	42
lund	6	Tr. de N. S.	4 35	7 24	10	13	0 *Soir.*	57
mar	7	s. Gaëtan.	4 37	7 23	10	57	2	15
mer	8	s. Juſtin	4 38	7 21	11	57	3	27
jeud	9	s. Domit.	4 40	7 20	*Matin.*		4	29
vend	10	s. Laurent.	4 41	7 18	1	1	5	25
ſam	11	s. Tiburce	4 43	7 16	2	23	6	2
11*D*	12	ste. Claire	4 44	7 15	3	47	6	54
lund	13	*Vigile jeûne*	4 46	7 13	5	6	7	1
mar	14	s. Hippol.	4 47	7 12	6	24	7	23
mer	15	*Aſſomption*	4 48	7 10	7	38	7	44
jeud	16	s Roch.	4 50	7 9	8	50	8	6
vend	17	s. Mamès	4 52	7 7	10	3	8	28
ſam	18	ste. Helene	4 54	7 5	11	10	8	50
12*D*	19	s. Louis, Ev.	4 55	7 4	0 *Soir.*	16	9	19
lund	20	s. Bernard	4 58	7 2	1	24	9	52
mar	21	s. Privat	4 59	7 0	2	24	10	34
mer	22	s. Symphor.	5 0	6 59	3	14	11	24
jeud	23	s. Frieu, Ev.	5 2	6 57	3	54	*Matin.*	
vend	24	s. Barthel.	5 4	6 55	4	38	0	22
ſam	25	s. *Louis R.*	5 5	6 54	5	16	1	13
13*D*	26	*Fin J. Can.*	5 7	6 52	5	36	2	32
lund	27	s. Ceſaire	5 9	6 50	5	51	3	41
mar	28	s. Auguſtin	5 10	6 48	6	15	4	51
mer	29	s. Mederic	5 12	6 47	6	37	5	59
jeud	30	s. Fiacre	5 14	6 45	6	58	7	8
vend	31	s. Ovide.	5 16	6 43	7	21	8	27

SEPTEMBRE. *Signe*, la BALANCE

Jours dimin. de 5l^t le matin & de 5l^t le soir.

☾ Dernier Quart. le 4. ● Nouv. Lune le 11. | ☾ Pr. Quart. le 19. ☽ Pleine Lune le 27.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H. M.	*Cou. de la Lune.* H. M.
sam	1	s. L. s. Gil.	5h17	6h41	7 48	9 36
14D	2	s. Lazare	5 19	6 40	8 24	10 54
lund	3	s. Grégoire	5 21	6 38	9 7	● 9
mar	4	ste Rosalie	5 23	6 36	9 56	1 21
mer	5	s. Victorin	5 24	6 35	10 58	2 27
jeud	6	s. Onesipe	5 26	6 33	*Matin.*	3 20
vend	7	s. Cloud	5 28	6 31	● 14	4 6
sam	8	*Nat. Vierg.*	5 30	6 29	1 30	4 39
15D	9	s. Adrien	5 31	6 28	2 52	5 8
lund	10	s. Nicol. T.	5 33	6 26	4 7	5 34
mar	11	s. Patient	5 35	6 24	5 24	5 55
mer	12	ste. Leonce	5 37	6 22	6 37	6 15
jeud	13	s. Maurille	5 38	6 21	7 47	6 37
vend	14	Exal. steCr	5 40	6 19	9 ●	7 9
sam	15	s Nicodêm	5 42	6 17	10 8	7 26
16D	16	s. Lambert	5 44	6 15	11 16	7 58
lund	17	s. Porphire	5 45	6 14	● 18	8 38
mar	18	s. Chrys.	5 46	6 12	1 12	9 28
mer	19	4 *Tems*	5 48	6 10	2 1	10 21
jeud	20	s. Eustache	5 50	6 8	2 40	11 22
vend	21	s. Mathieu.	5 52	6 6	3 15	*Matin.*
sam	22	s. Maurice	5 54	6 5	3 44	● 27
17D	23	s. Tecle	5 56	6 3	4 8	1 31
lund	24	s. Andoche	5 58	6 1	4 34	2 37
mar	25	s. Firmin	6 ●	5 59	4 50	3 42
mer	26	ste. Justine	6 2	5 57	5 16	5 ●
jeud	27	s. C. s. Da.	6 3	5 56	5 37	6 12
vend	28	s. Ceran	6 5	5 54	6 1	7 31
sam	29	s. Michel.	6 7	5 52	6 35	8 51
18D	30	s. Jérôme.	6 9	5 50	7 17	10 8

OCTOBRE. *Signe*, le SCORPION.

Jours dimin. de 52' le mat. & de 52' le soir.

☾ Dernier Quart. le 4 | ☽ Prem. Quartier le 19.
● Nouv. Lune le 11. | ○ Pleine Lune le 26.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.*	*Cou. de la Lune.*
					H. M.	*H. M.*
lund	1	s. Remi	6h11	5h49	8 5 Soir.	11 19 M. Soir.
mar	2	ss. Ang. G.	6 12	5 47	9 4	0 27
mer.	3	s. Denis, Ab	6 14	5 45	10 11	1 26
jeud	4	s. François	6 16	5 43	11 27	2 13
vend	5	ste. Aure	6 18	5 41	*Matin.*	2 38
sam	6	s. Bruno	6 20	5 40	0 44	3 21
19 *D*	7	s. Serge	6 21	5 38	2 1	3 43
lund	8	ste. Brigite	6 23	5 36	3 15	4 5
mar	9	*S. Denis*	6 25	5 34	4 27	4 28
mer	10	s. Telchide	6 27	5 32	5 37	4 50
jeud	11	s. Natalie	6 28	5 31	6 51	5 11
vend	12	s. Pion	6 30	5 29	7 58	5 37
sam	13	s. Geraut	6 32	5 27	9 6	6 6
20 *D*	14	s. Calliste	6 34	5 25	10 32	6 42
lund	15	ste. Therese	6 35	5 24	11 8	7 28
mar	16	s. Bertrand	6 37	5 22	11 57	8 22
mer	17	s. Cerbonet	6 39	5 20	0 Soir. 49	9 15
jeud	18	s. Luc Eve.	6 41	5 18	1 22	10 16
vend	19	s. Savinien	6 43	5 17	1 52	11 21
sam	20	s. Caprais	6 44	5 15	2 17	*Matin.*
21 *D*	21	ste. Ursule	6 46	5 13	2 37	0 31
lund	22	s. Mellon	6 47	5 12	2 59	1 36
mar	23	s. Hilarion	6 49	5 10	3 22	2 49
mer	24	s. Magloire	6 51	5 8	3 45	3 58
jeud	25	s. Cr. s. Cr.	6 53	5 6	4 12	5 13
vend	26	s. Rustique	6 55	5 5	4 39	6 31
sam	27	s. Sigisbaud	6 56	5 3	5 16	7 50
22 *D*	28	s. S. s. Jude.	6 58	5 1	6 6	9 8
lund	29	s. Narcisse	6 59	5 0	7 3	10 20
mar	30	s. Lucain	7 1	4 58	8 10	11 21
mer	31	*Vigile jeûne*	7 3	4 56	9 20	0 Soir. 12

NOVEMBRE. *Signe*, LE SAGITTAIRE.

Jours dimin. de 39' le mat. & de 39' le soir.

☾ Dern. Quartier le 2. ☽ Prem. Quartier le 18.
● Nouv. Lune le 9. ○ Pleine Lune le 25.

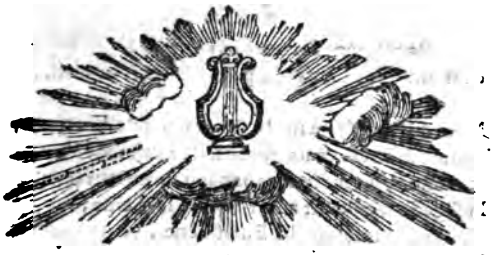
Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H. M.	*Conc. de la Lune.* H. M.
jeud	1	*Toussaints*	7h 5	4h55	10 Soir 40	0 Soir 59
vend	2	*Trepassés*	7 6	4 53	11 55	1 25
sam	3	s. Marcel.	7 8	4 52	*Mat.*	1 55
23 *D*	4	s. Charles	7 9	4 50	2 8	2 14
lund	5	s. Berilde	7 11	4 48	2 22	2 35
mar	6	s. Leonard	7 13	4 47	3 31	2 55
mer	7	s. Achille	7 14	4 45	4 38	3 15
jeud	8	Stes Reliq.	7 16	4 44	5 48	3 41
vend	9	s. Mathurin	7 17	4 42	6 54	4 8
sam	10	s. Quintil.	7 19	4 41	7 58	4 42
24 *D*	11	s. Martin	7 20	4 39	9 0	5 24
lund	12	s. René, Ev.	7 21	4 38	9 54	6 14
mar	13	s. Brice, Ev.	7 23	4 36	10 43	7 9
mer	14	s. Balsamin	7 25	4 35	11 19	8 11
jeud	15	s. Malo, Ev	7 26	4 33	11 58	9 8
vend	16	s. Edme	7 27	4 32	0 Soir 25	10 14
sam	17	s. Agnan	7 29	4 31	0 39	11 20
25 *D*	18	s. Odon	7 30	4 29	0 58	*Mer.*
lund	19	ste. Elisab.	7 32	4 28	1 19	0 26
mar	20	s. Mandé	7 33	4 27	1 44	1 35
mer	21	Pr. de N.D.	7 34	4 26	2 13	2 44
jeud	22	ste. Cecile	7 35	4 24	2 51	3 59
vend	23	s. Clement	7 36	4 23	3 43	5 17
sam	24	s. Chrysost.	7 38	4 22	5 42	6 35
26 *D*	25	ste Cather.	7 39	4 21	4 42	7 54
lund	26	ste. Gen. A.	7 40	4 20	5 47	9 0
mar	27	s. Vital	7 41	4 19	6 53	9 59
mer	28	s. Maxime	7 42	4 18	8 19	10 44
jeud	29	s. Saturnin	7 43	4 17	9 48	11 24
vend	30	s. André.	7 44	4 16	10 56	11 41

DECEMBRE. *Signe*, le CAPRICORNE.

Jours dim. de 10' *jusq.* 22 *& croi. de* 3' *jusq.* 31.

☾ D. Q. le 1. | ☽ Prem. Quartier le 15.
● Nouv. Lune le 9. | ○ P. L. le 24. D. Q. le 31.

Jou. de la Sem.	*du M*	*Noms des Saints.*	*Lev. du S.*	*Cou. du S.*	*Lev. de la Lune.* H. M.	*Cou. de la Lune.* H. M.
sam	1	s. Eloi	7h45	4h15	*Matin.*	○ Soir. 14
1 *Di.*	2	*Avent.*	7 46	4 14	0 4	○ 36
lund	3	Fr. Xav.	7 47	4 13	1 15	0 56
mar	4	ste Barbe.	7 48	4 12	2 26	1 17
mer	5	s. Sabas *Je.*	7 48	4 11	3 40	1 47
jeud	6	s. Nicolas	7 49	4 11	4 40	2 5
vend	7	s. Ambr. *Je.*	7 50	4 10	5 43	2 35
sam	8	*Con. N. D.*	7 51	4 9	6 44	3 12
2 *D.*	9	s. Damase	7 51	4 9	7 39	4 8
lund	10	ste. Valery	7 52	4 8	8 28	4 54
mar	11	ste. Eulalie	7 52	4 8	9 10	5 51
mer	12	s. Honorat	7 53	4 7	9 44	6 53
jeud	13	s. Memmin	7 53	4 7	10 12	7 55
vend	14	*Jeûne.*	7 54	4 6	10 34	9 0
sam	15	*Jeûne.*	7 54	4 6	10 53	10 6
3 *D.*	16	s. Liberat	7 54	4 6	11 13	11 11
lund	17	Timoléon	7 54	4 6	11 31	*Matin.*
mar	18	s. Philogo.	7 55	4 5	11 55	○ 18
mer	19	*Quat. Tems*	7 55	4 5	○ Soir. 16	1 26
jeud	20	ste. Victoir.	7 55	4 5	0 46	2 39
vend	21	s. Thomas	7 55	4 5	1 26	3 57
sam	22	s. Nicaise	7 55	4 5	2 9	5 11
4 *Di.*	23	ste. Luce V.	7 55	4 5	3 2	7 32
lund	24	*Vig. jeûne*	7 55	4 5	4 19	7 17
mar	25	*NOEL.*	7 55	4 5	5 38	8 23
mer	26	s. *Etienne*	7 55	4 5	7 0	9 5
jeud	27	S. *Jean E.*	7 54	4 6	8 20	9 36
vend	28	ss. Innocens	7 54	4 6	9 37	10 5
sam	29	s. Thom. C.	7 54	4 6	10 [illegible]	10 28
Dim	30	s. Sabin, Ev.	7 53	4 6	*Matin.*	10 48
lund	31	s. Sylvestre	7 53	4 7	● 1	11 6



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poésies fugitives de 1787.

ODE AU ROI,

Sur le voyage de Sa Majesté à Cherbourg.

L'EUROPE a vu longtems ses Rois demi-barbares, de leur farouche aspect superbement avares, cachés dans leurs palais, sans en franchir le seuil; ou s'ils l'abandonnoient, armés de leur tonnerre,

ils alloient ravager la terre,
écrasant leurs sujets du poids de leur orgueil.

Mais fier de désormais de ses droits qu'elle assure,
l'humanité relève un front noble & modeste,
& les Rois, de leur sceptre ont dépouillé leurs mains.
la sagesse a conduit aux rives de la Seine,
le Marcellus du Boristhène,
l'Antonin de Stockholm, le César des Germains.

Nous te devons bien plus, ô puissante Sagesse !
D'un Prince magnanime éclairant la jeunesse,
tu réglas à ta voir le destin des Français,
& dès le même instant qu'il monta sur le Trône,
à ta voix soumettant Bellone,
il apprit à compter ses jours par les succès.

Dès-lors nos Pavillons, promenés sur les ondes,
devinrent les garans du bonheur des deux Mondes,
Près d'eux, les Léopards rampèrent humiliés,
& Louis fut fonder, au Nord de l'Amérique,
l'immense & sage République,
Monument immortel de ses hautes vertus.

Que vois-je ? tout-à-coup, il semble fuir Versailles.
Entend-il retentir le signal des batailles ?
Mène-t-il au combat ses Guerriers triomphans ?
Nous dérobant l'éclat de la grandeur suprême,
Il va voir des sujets qu'il aime,
comme un père adoré visite ses enfans.

A

Au-devant du Héros, la douce Bienfaisance,
aux Neustriens charmés annonçant sa présence,
vers les bords de Cherbourg vient de le diriger :
Cherbourg ! vaste rivage, où la mer découverte,
des Nochers préparant la perte :
leur présente, en grondant, un abri mensonger.

Mais Louis les protége & dissipe leur crainte.
Il parle. Un Port soudain, forme une large enceinte.
De superbes remparts vont embrasser la mer.
Le bronze y tonne au loin par cent bouches ter-
ribles ;
& nos vaisseaux, vainqueurs paisibles,
bravent & leurs rivaux, & les tyrans de l'air.

Ah ! si l'un des Bourbons, au pied des Pyrenées,
vit se joindre, à sa voix, les deux mers, étonnées
qu'un mortel eût conçu cette étrange union,
Louis fait plus : il dompte une mer mugissante ;
& dans Cherbourg, sa main puissante,
renferme le dépôt des terreurs d'Albion.

Quoi ! ce Roi, par ses yeux, veut tout voir, tout
connoître !
Mer, tu sens le plaisir d'avoir porté ton maître !
tes flots ont tressailli sous un si noble poids !
Et toi, qui le reçus, vaisseau cher à la France,
ne démens point sa confiance :
dans les jours du danger fais respecter ses loix.

Mais, que dis-je ? Ecartons une triste pensée.
Devons-nous craindre encor la discorde insensée ?

Louis veille au repos d'un peuple généreux ;
& tandis qu'on le voit parcourir ſon empire,
l'enthouſiaſme qu'il inſpire
ranime, en lui, l'ardeur de faire des heureux.

Pour moi, ſur l'océan, au milieu des allarmes,
j'ai chanté, jeune encor, la gloire de tes armes,
& prédit de tes fils les deſtins éclatans :
grand Roi ! ſouffre aujourd'hui que ma lire enhardie,
grace à ton nom, ſoit applaudie,
& ſe ſauve, avec lui, du naufrage des tems.

PAR M. DE CASTERA.

EPIGRAMME.

CERTAIN grimaud de l'école échapé,
cahiers en main, lit, pérore, amplifie ;
vous le voyez en Apôtre équipé
crier haro ſur la philoſophie :
croit-il en Dieu ? ma foi ! je m'en défie,
tant à ſon père il reſſemble en tout point !
car le défunt qu'on nous béatifie
en parloit fort : mais il n'y croyoit point.

PAR M. M. D. M.

A CELLE QUI S'Y RECONNOITRA.

Il ne faut plus songer à moi,
me dit hier Dame Lucrèce ;
à l'himen j'ai donné ma foi,
je lui dois toute ma tendresse.

Recevez ce baiſer bien doux
pour prix de votre amour ſincère ;
mais par reſpect pour mon époux,
oubliez que je vous fus chère.

Baiſez encor, baiſez ces yeux
qui vous cauſent tant de ſouffrance,
mais que ce ſoit pour nos adieux,
& que ce ſoit ſans eſpérance !

Ah ! ſi jamais je m'enflammois,
l'amour me tourneroit la tête,
& j'aimerois trop, ſi j'aimois...
Mais, grace au ciel ! je ſuis honnête.

Comme elle péroroit ainſi,
j'entends du bruit à la fenêtre ;
voilà mon pauvre cœur tranſi :
fuyons, c'eſt le mari peut-être.

Non, Meſſieurs ; c'étoit un amant

qui venoit... vous devez m'entendre;
& qui touſſoit impoliment,
parce qu'il s'ennuyoit d'attendre.

PAR M. HOFFMAN.

LE MOINEAU ET LE PINÇON.

FABLE.

QU'AVEZ-vous fait à la Méſange?
demandoit un Pinçon, au Moineau l'autre jour;
elle a long-tems & ſans aucun détour,
parlé de vous d'une manière étrange.
En vérité! j'ai les larmes aux yeux
de ſon affreuſe calomnie;
j'en ſuis déſolé, furieux:
oh! la dangéreuſe ennemie!
Je vais vous répéter, & par pure amitié,
ce qu'elle a dit; il faut bonne mémoire,
j'en oublirai peut-être la moitié:
mais vous ſaurez toujours aſſez de cette hiſtoire,
pour bien juger que c'eſt l'oiſeau
le plus méchant, le plus noir du bocage.
Vous vous trompez, repartit le Moineau,
mon bon ami, vous l'êtes davantage.

PAR Madame la Marquiſe DE LA FÉR **.

VERS

LUS CHEZ M. DE J. ***

C'est ici le temple des arts,
le temple du plaisir, de la douce harmonie,
& de la bonne compagnie :
tout y flatte le goût, l'oreille, les regards.
Le pinceau sur la toile a répandu la vie,
& le marbre, de toutes parts,
fut animé par le génie.
Marbres, vous me jettez dans un trouble enchanteur.
Qu'Athalante me plaît ! suspendue avec grace,
elle a l'air de courir, & toujours reste en place.
Je soupçonne entre nous qu'elle attend son vainqueur.
O Beautés, à quoi sert de feindre ?
à fuir légérement quand l'honneur veut contraindre,
on est retardé par son cœur :
il faut paroître fuir, & se laisser atteindre.
Quelle intéressante langueur
de la Vestale même attendrit le silence !
que j'aime à voir ses beaux yeux se baisser !
sous ce voile touchant, rêveuse avec décence,
s'il n'est pas vrai qu'à l'amour elle pense,
ah ! du moins elle y fait penser.
Venus (cela se doit) est à quelque distance.
Sans doute la Vestale est la tendre pudeur,
qui combat mollement une secrète ardeur.

Elle peint à nos yeux la douce réſiſtance
par qui la beauté s'embellit.
La pudeur eſt en buſte ; un buſte lui ſuffit.
La Venus eſt entière, & ſous un toit plus ſombre,
cherche au fond du jardin le demi-jour des bois.
Tout eſt en règle, je le vois :
la pudeur au ſallon, la volupté dans l'ombre.
Qui n'enviroit ici l'heureux Pigmalion !
Dans ſon attelier, nous dit-on,
le marbre de ſa Galathée,
palpita tout-à-coup ſous la main enchantée.
L'amour fit ce miracle, on n'en ſauroit douter.
Mais quoi ! faut-il le regretter ?
Nous avons mieux ; & ſans prodige,
ici, par un plus doux preſtige,
de réelles Beautés font ſentir leur pouvoir.
De nos cœurs, de nos ſens aimables Souveraines,
je vois autour de nous les Graces ſe mouvoir,
& j'entends chanter des Sirènes.
Qu'il eſt dangereux de les voir,
& dangereux de les entendre !
Eſprit, talens, muſique harmonieuſe & tendre,
beauté de marbre, & vivante beauté,
chefs-d'œuvre du pinceau, ſéduiſante gaîté,
vous offrez à la fois dans cet aſyle aimable,
les enchantements de la fable,
& ceux de la réalité.
Un nouvel Atticus de ce temple eſt le maître.
Anacréon en le Prêtre.

C'est-là son prieuré, ses hymnes sont ses vers.
Je vois Flore & sa mère y mêler leurs concerts.
Heureux fondateur de ce temple,
vous que le Dieu des arts, en naissant a doté
de goût, d'esprit, d'aménité,
de son culte brillant, donnez ici l'exemple.
Représentez toujours ce Dieu qui vous chérit,
& mieux encor, s'il est possible.
Je vois autour de vous la beauté qui sourit :
pour vous, la tendre Iffé seroit encor sensible.
D'une Nymphe jadis poursuivant les appas,
ce Dieu, tout Dieu qu'il est, n'eut qu'un lauvier frivole :
moi je vous donne ma parole,
que Daphné ne vous fuiroit pas.

PAR feu M. THOMAS.

ANNONCE.

DRAME nouveau : la terreur y domine ;
Acte premier : la guerre & ses fureurs ;
Acte second : la peste & ses horreurs ;
dans le suivant, j'ai placé la famine ;
le quatrième est d'un effet très-beau :
au bruit affreux du tonnère qui gronde,
le genre-humain descend dans le tombeau ;
mon dénoûment sera la fin du monde !

PAR M. PONS DE VERDUM.

IL FAUT AIMER.

Pourquoi, gentille Tourterelle,
m'eveillez-vous au point du jour ?
vous connoissez pour vous mes soins & mon amour.
Dans une cage propre & belle,
vous ne restez que le tems qu'il vous plaît.
Un nid commmode, une onde fraiche & pure,
du chénevis, des herbes, du millet,
& des caresses sans mesure,
n'avez-vous pas tout à souhait ?
Ah ! je devine : un ramier doux & tendre,
à l'ombre des bois vous attend.
Allez le joindre : & puisse-t-il vous rendre
heureuse d'un bonheur constant !
Mais du chasseur impitoyable,
vous osez donc braver les traits,
& l'amour non moins redoutable,
& le Berger qui vous tend ses filets...
Il vous faut un ami, Tourterelle chérie,
voilà tout ; le reste n'est rien.
Je le sens comme vous : l'amour est le seul bien ;
sans amour, qu'est-ce que la vie ?

Par M. Daillant de la Touche.

STANCES

Faites le jour des Rois.

Un Roi l'a dit, mes amis, je l'en crois :
j'en fis hier la douce expérience ;
le plus beau rêve à faire pour des Rois,
est de rêver qu'ils sont Rois de la France.

Si Darius fut Roi par son cheval,
j'ai d'une fève obtenu ma puissance ;
mais, direz-vous, voyez l'original !
quels plaisans Rois on prit du Roi de France ?

J'en conviendrai : mais, vous, à votre tour,
pour un Monarque ayez plus d'indulgence ;
& confessez que, pendant tout un jour,
je pus marcher l'égal du Roi de France.

Le sort me nomme : aussi-tôt mille voix,
ont de mon règne illustré la naissance ;
ainsi disois-je on chantoit autrefois,
l'avénement du nouveau Roi de France.

Je prends pour Reine un objet plein d'appas ;
elle avoit tout, graces, esprit, bienfaisance ;
je vous entends ; vous vous dites tout bas :
c'est le portrait de la Reine de France.

Mais tu n'as pas de Miniſtres ; tant mieux !
ſouvent des Rois ils trompent la prudence :
je n'en veux point ; ou j'en veux comme ceux
qu'a de nos jours choiſis le Roi de France.

Dans mes Etats, j'ai fait fleurir la paix ;
j'ai ſur les miens répandu l'abondance ;
je fus aimé, béni de mes ſujets :
ainſi voit-on régner le Roi de France.

Biens, ſceptre, honneurs, tout eſt fini pour moi ;
telle eſt du ſort la bizarre inconſtance :
heureux du moins en ceſſant d'être Roi,
de me trouver ſujet du Roi de France !

PAR M. THEVENEAU.

LE FINANCIER INCORRIGIBLE,

CONTE.

MONDOR, vieux & riche traitant,
venoit d'épouſer ſa donzelle :
ſa vieille ſœur, en l'apprenant :
ah ! juſte Ciel, s'écria-t-elle !
par lui, le public déſolé,
ſe verra encore toujours volé !

PAR M. DE LA PLACE.

STANCES.

C'en eſt fait! je quitte la ville;
j'abjure ce triſte ſéjour,
des ſoucis éternel azile
où jamais n'habite l'amour;

où l'ame toujours inquiette
eſt en proie à mille deſirs;
où l'impérieuſe étiquette
tyranniſe juſqu'aux plaiſirs.

Adieu, faſtueuſe opulence!
adieu richeſſes, dignités!
faux biens que ce vulgaire encenſe,
qu'êtes-vous ſans la liberté?

C'eſt toi, ſolitude champêtre,
où je verrai couler mes jours;
c'eſt toi qui me feras connoître,
des bien inconnus dans les cours.

Qu'ici j'aime à voir la nature
m'offrir dans ſa variété,
les richeſſes de ſa parure,
& l'attrait de la volupté!

Ces ormeaux joignent leur feuillage,
non pour braver les feux du jour,
mais pour me préſenter l'image
de deux cœurs unis par l'amour.

La fleur qui n'a qu'une journée,
& qui la conſacre au zéphir,
m'avertit que ma deſtinée
n'eſt qu'un inſtant qu'il faut ſaiſir.

Dieux du bonheur, Dieux de bel âge,
venez donc remplir mes ſouhaits,
venez, & ſûrs de mon hommage,
ne retardez point vos bienfaits.

Pour l'enfant qui règne à Cythère,
mon premier encens doit fumer:
malheureux le mortel ſévère,
qui peut vivre & ne point aimer!

Fils de Vénus, ame du monde,
embrâſe-moi de ton ardeur;
& d'une atteinte trop profonde,
ne crains pas de bleſſer mon cœur.

Mais quand je m'offre ſans défenſe
aux fers que tu m'as préparés;
pour me faire aimer ta puiſſance,
ne choiſis que des traits dorés.

Éloigne ces cruelles armes,
& ces transports & ces fureurs,
qui font une source de larmes,
de tes plus touchantes faveurs.

Qu'à jamais fixé sur tes traces,
le bonheur suive mes desirs;
sois toujours le frère des Graces,
& le Dieu charmant des plaisirs.

Après toi, dans le même temple,
l'amitié recevra mes vœux,
& c'est de fleurs qu'à ton exemple,
elle me formera des nœuds.

Dans ces chaînes dignes d'envie,
s'il me reste quelque loisir,
Beaux-arts, à qui je sacrifie,
vous prendrez soin de le remplir.

Mais dans une vaste carrière,
je ne perdrai point mes efforts:
c'est entre le myrte & le lierre,
que je veux former des accords.

Mes vers, fruits d'une douce ivresse,
sans étude, sans ornement,
seront écrits par la paresse,
& dictés par le sentiment.

Un autre, chantera, s'il l'oſe,
& les combats & les guerriers :
qu'Apollon me cueille une roſe,
& je le quitte des lauriers.

PAR Madame VERDIER.

LE HIBOU ET L'AIGLE,

APOLOGUE.

A SON manoir las de borner ſa vue,
certain Hibou ſupplia l'aigle un jour,
de lui montrer l'olimpique ſéjour;
l'Aigle, en jouant, le porta ſur la nue
juſqu'au ſoleil : Ami, le vois-tu bien?
Je vois... je vois force brouillards, & rien,
dit le Hibou. L'Aigle moqueur & leſte,
vous rejetta mon aveugle ici bas.
Pour admirer un ſpectacle céleſte,
il faut des yeux; les Hiboux n'en ont pas.

PAR M. LE BRUN.

*

A MONSIEUR DE LA MURE,

Doyen des Profeſſeurs Royaux au Ludrvicée de Montpellier.

O vous dont le génie & le ſavoir profond,
que ſuit l'expérience à la marche certaine,
rendent Hygie en tous lieux Souveraine,
de Genève à Moſcou, de Paris à Boſton,
& guériſſent l'Anglois pour ſoulager l'affront
d'avoir perdu cette ville hautaine;
O vous! illuſtre Profeſſeur,
dont la vie à la nôtre eſt chère & précieuſe;
pardonnez ſi dans mon erreur,
d'une bouche irréligieuſe,
hier j'ai perſiflé votre art conſervateur.
Nous étions chez le plus aimable
des grands Seigneurs & des Héros;
il donne le champ libre & l'exemple aux bons mots;
le brillant Auvilé ruiſſeloit ſur la table,
& les traits trempés dans ſes flots,
ne trouvent rien d'invulnérable.
Oui, j'oſai contre un art dont vous dictez les loix,
proférer quelques Epigrammes;
elles vont chercher quelquefois
& les Medecins, & les femmes;
& cependant eſt-il des cœurs ingrats,
qui le ſoient autant que les nôtres?

Nous nous précipitons en santé dans leurs bras ;
nous nous jettons, malades, dans les vôtres.
Nés avec le besoin utile & dangereux,
de vos Confrères & des Belles ;
nous ne pouvons vivre sans eux,
nous ne pouvons vivre sans elles.
Homme aimable & Docteur savant,
vous combattez la mort, & vous charmez la vie ;
faites long-tems la gloire & l'agrément
de ma trop heureuse partie ;
dans l'art qui commande au trépas,
plus infaillible que le Pape,
vous êtes Vicaire ici-bas
du Dieu que l'on nomme Esculape.

PAR M. DE CHOISY.

ÉPIGRAMME.

BONjour donc ! asséyez-vous-là,
en votre absence sans scrupule,
Madame Ursule que voilà
vous prêtoit un gros ridicule...
Oh ! je connois Madame Ursule ;
elle prête tout ce qu'elle a.

PAR M. le Chev. DE R ***

STANCES
D'UN PROVINCIAL, A PARIS.

ENFIN j'ai vu la ville immense,
où les Provinciaux vont chercher le bonheur;
j'ai dit en la voyant : quelle magnificence!
la France est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature,
temples saints que l'orgueil bâtit :
j'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure,
& ces palais si grands, où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens où le luxe se joue,
j'ai vu des Dieux nonchalamment portés;
j'ai fait mieux que les voir : ils m'ont couvert de boue,
noble émanation de ces Divinités.

J'ai vu multiplier les Muses & les Graces:
j'ai vu sur cinq ou six Parnasses
le chaste Chérubin & le décent Jeannot,
les prisons de S**. & les cercueils d'A...

Dans un temple de la magie
où les arts alliés joignent leur énergie,
j'ai vu des Paladins (rare & sublime effort!)
danser à l'agonie & même après la mort.

J'ai vu des Nymphes surannées,
Inscrire sur leurs fronts le chiffre de vingt ans:
j'ai vu des fleurs d'hiver & des roses fanées,
disputer la fraîcheur aux filles du printems.

J'ai vu plus d'une aventurière
afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
& des Vénus dans la misère
crier: venez ici, nous vendons le bonheur.

Enfin dans ce Paris, chacun veut aller vivre;
c'est le rendez-vous des souhaits:
cependant je n'y vis jamais
un seul homme content, à moins qu'il ne fût ivre.

PAR M. HOFFMAN.

EPIGRAMME.

LA prude Alix disoit à l'ivrogne Grégoire:
je suis veuve & sur mon honneur!
jamais besoin d'amour n'a troublé ma mémoire.
Je le crois bien, dit le rusé Buveur!
& moi, je n'ai jamais senti celui de boire.

PAR feu M. BORDE.

A M. LE MARQUIS D. MONTESQUIOU

Pour lui demander une permission de chasse.

Vous dont le sort, l'amour & le Dieu du Permesse
ont prévenu, comblé les vœux :
vous qui prisez le rang & la noblesse
par le pouvoir de faire des heureux !
Je viens vous adresser un vœu qui doit surprendre
un ami de l'humanité ;
car la faveur que de vous j'ose attendre,
c'est le droit de tuer avec impunité.
Mais hâtons-nous d'éclaircir ce mystère ;
je ne veux point tuer, si vous armez ma main,
petit ni grand, tenant au genre humain ;
mais des perdrix la nation légère,
mais le peuple liévre ou lapin.
Je pourrois, repetant ce qu'a dit plus d'un livre,
& sur un ton moral habile à discourir,
dire que l'ennemi que je voudrois poursuivre
à nos dépens se plaît à se nourrir ;
& que sans crime on peut faire mourir,
ceux qui voudroient nous empêcher de vivre.
Mais sans masquer la vérité
d'une brillante & vaine excuse,
je dirai que la Faculté

Oh! volontiers, Monsieur, si vous le trouvez bon;
je ne veux pas ici gagner, ni vous surfaire;
voyez si cela peut vous plaire:
au juste il m'a coûté quatre coups de bâton.

PAR M. COURTALON.

CHANSON

Imitée d'un de nos anciens Poëtes.

EST-ELLE belle, à votre avis,
celle que mon cœur tant souhaite?
Elle a cheveux blonds, teint de lys,
dents de perles, bras arrondis,
pieds mignons & jambe bienfaite:
est-elle belle à votre avis,
celle que mon cœur tant souhaite?

Elle a seize ans, je vous le dis,
deux yeux à vous tourner la tête,
folâtre humeur, joyeux devis,
sur les lèvres friand souris,
sous le menton, beauté parfaite:
est-elle belle à votre avis,
celle que mon cœur tant souhaite?

PAR M. LEGRAND D'AUSSY.

A MADEMOISELLE

A MADEMOISELLE M. ***,

Au Bal du Renelag, du Bois de Boulogne.

En quoi ! c'eſt Roſelmis que le bonheur amene ?
Il manquoit aux Plaiſirs d'y voir leur Souveraine ;
viens, & que l'œil ſur toi décemment attaché
encenſe la vertu ſous les traits de Pſyché.
Cet air modeſte & doux, la candeur de ton âge,
qui peut mieux rappeller ſa raviſſante image ?
Siège de la pudeur, ta bouche ſans détour
n'a jamais murmuré les plaintes de l'Amour ;
c'eſt ainſi qu'échappée au berceau de l'enfance,
ſouriroit autrefois la paiſible innocence.
Eh ! qu'avoit-on beſoin d'inventer le ſecret ?
les yeux apprenoient tout, & le cœur ſe taiſoit.
Dans ce miroir charmant, ah ! qu'il eſt doux de lire
ce que dit un regard, hélas ! comment l'écrire ?
Mais à peine arrivée, un cercle admirateur
ſur tes pas, d'un ſalut, vient mandier l'honneur ;
à peine dans ces lieux, par la grace inſpirée,
ta perſonne a laiſſé ſon empreinte adorée,
que j'entends bourdonner dans ce tumulte vain
des guêpes de Paris le voltigeant eſſaim :
» Quoi, Madame, c'eſt là ce perſonnage unique !
» j'aime ſurtout beaucoup ſon air évangélique....
» La petite perſonne a du rouge, je crois,

» pour s'éviter l'affront de rougir quelquefois.
Tu leur pardonnes tout : j'aime à voir l'art de plaire
des femmes en riant exciter la colère ;
leur désespoir plaisant amuse mon esprit.
D'incarnat relevé ton visage embellit
à la foible lueur d'un discours satirique :
Vénus a plus d'attraits, quand Junon la critique.

PAR M. le Chevalier DU PUY DES ISLETS.

LA PROMESSE IMPRÉVUE.

PUIS-JE espérer qu'après deux ans,
enfin je toucherai ma somme ?
— Attendez encor quelque tems ;
je vous paîrai, foi d'honnête homme.
— Oh ! parbleu ! c'est trop m'éprouver ;
dès demain, je vous le déclare...
— Mais je n'ai point d'argent — Tarare !
je vous en ferai bien trouver.
— Quoi ! vous — Oui, moi — Destin propice !
Mon ami, mon cher Créancier,
rendez-moi vîte ce service,
vous serez payé le premier.

PAR M. PONS DE VERDUN.

AU PRINCE EUGENE.

1716.

GRAND Prince, qui, dans cette Cour,
où la Justice étoit éteinte,
fûtes inspirer de l'amour,
même en nous donnant de la crainte;
vous que Rousseau, si dignement,
a, dit-on, chanté sur sa lyre,
Eugène, je ne sais comment
je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos François sont contens
de votre dernière victoire, (1)
& qu'ils chérissent votre gloire,
quand ce n'est pas à leurs dépens!
Poursuivez: des Musulmans
rompez bientôt la barrière;
faites mordre la poussière
aux Circoncis insolens;
& plein d'une ardeur guerrière,
foulant aux pieds les turbans,
achevez cette carrière
au sérail des Ottomans:
des Chrétiens & des Amans
arborez-y la bannière.

(1) Bataille de Petervaradin.

Vénus & le Dieu des combats
vont vous en ouvrir la porte;
les Grâces vous servent d'escorte;
& l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déjà paroître
tout ce peuple de Beautés
esclaves des voluptés
d'un Amant qui parle en maître ?
Faites vite du mouchoir
la faveur impérieuse
à la Beauté la plus heureuse
qui saura délasser le soir
Votre Alteſſe victorieuse.
Du séminaire des Amours,
à la France, votre Patrie,
daignez envoyer pour secours,
quelques Belles de Circassie.
Le Saint-Père, de son côté,
attend beaucoup de votre zèle,
& prétend qu'avec charité,
sous le joug de la vérité
vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous, mis dans le bon chemin,
on verra bientôt ces infâmes,
ainsi que vous, boire du vin,
& ne plus renfermer leurs femmes.

PAR VOLTAIRE.

LE BROCHET ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Sur les bords d'un étang, des Grenouilles chantoient,
ou, pour mieux dire croassoient
souvent la nuit, mais toute la journée.
Un Brochet qu'elles ennuyoient
s'en plaignit l'autre matinée.
Il les apostropha d'une étrange façon,
sur leur voix & sur leur figure,
sur leur démarche & leur tournure,
sur la bassesse enfin de leur condition;
ce reproche surtout excita leur murmure.
Tout fier de sa grosseur, le Brochet sans rival,
se croyoit maître du canal.
Une Grenouille raisonneuse,
lui dit en sortant de son trou:
Compère, tu n'est qu'un vieux fou,
de mépriser si fort la gent marécageuse;
crois moi, ne fais point vanité
de ta beauté,
elle pourra t'être fâcheuse.
Quand sur le cristal de ces eaux,
je te vois promener en faisant le gros dos,
je ne puis m'ôter de la tête
qu'on viendra te pêcher pour chommer quelque
fête.

Un oracle jamais n'eut un si prompt effet.
A peine elle eut fini qu'on étend un filet,
& le Pêcheur vous prend le dédaigneux Brochet,
sans nul égard pour sa requête.
Il pense à la Grenouille, à sa prédiction;
le malheur rend l'expression polie:
hélas! hélas! ma bonne amie,
lui cria-t-il de sa prison,
je vois bien maintenant que vous aviez raison.
Je sens trop tard que dans la vie,
pour goûter sans revers longue félicité;
il faut jamais ne faire envie,
& rester dans l'obscurité.

PAR Madame la Marquise DE LA FER. ***

EPIGRAMME.

CLÉON ne fait rien à demi:
tantôt il vous pille en Corsaire,
tantôt il vous prête en Ami;
sa femme à maint galant peut plaire;
il emprunte l'esprit d'autrui,
par la raison qu'il n'en a guère;
il est auteur, époux & père:
pourtant Cléon n'a rien à lui.

PAR M. HERBQUE.

LA LOTERIE DE L'AMOUR.

CONTE.

Jadis l'Amour ayant vu les Mortels
las de gémir sous le joug de sa mère,
avec humeur déserter ses autels,
& sans regret quitter Gnyde & Cythère,
voulut soudain, par quelque invention,
leur donner tort, & se donner raison.
Longtems le Dieu rêve, pense, imagine,
fait & défait, & calcule, & combine;
son plan enfin est à peine arrêté,
il est content : c'est une nouveauté
qu'il introduit; & dans Cythère, & Gnyde,
comme à Paris, on en étoit avide.
Il falloit donc mettre l'œuvre au grand jour.
Comme en secret jouit déjà l'Amour !
Un prompt remord, & des flammes nouvelles
vont le venger de ses sujets rébelles.
Tout arriva comme il l'avoit prévu.
Edit en main, en tous lieux on publie :
— De par l'Amour ! c'est une Loterie;
que l'on accourre, on sera bien reçu;
le gain est sûr; &, sans se compromettre,
jeunes ou vieux, tout le monde y peut mettre.
En même tems, le petit Dieu malin
mettoit aussi l'Espérance en chemin :

& l'Espérance, émissaire fidèle,
adroitement débitoit la nouvelle,
des moindres lots avec chaleur parloit,
& du gros lot dans tous les cœurs soufloit
desir ardent; celui-là, disoit-elle,
en lettres d'or porte : *Bonheur parfait.*

Chacun alors de croire sur parole,
de regretter le séjour enchanteur
où de plaisir Vénus tenoit école;
& de gémir du vuide de son cœur.

On revient donc, l'on marche, l'on s'empresse.
Chemin faisant, on vante la Déesse;
avec délire on s'entretient du Dieu.
— La Loterie !.. On la tire dans peu !
doublons le pas. — Les billets! ah! peut-être
ils sont tous pris. Quel malheur, en effet,
qu'aucun de nous, hélas! n'ait pu connoître
projet pareil... même avant qu'il fût fait !
Tout en parlant ainsi, l'on arrivait.

Déjà l'encens rallumé dans Cythère,
de ses vapeurs couvre au loin l'atmosphère;
le Temple est prêt, les Autels sont parés;
& Ris & Jeux, placés sur les dégrés,
répondent tous au desir de la foule,
semblable au flot qui sur le flot se roule.
En un moment tout fut distribué.
Il est un point que j'avois oublié,
& que pourtant je ne dois pas omettre,
c'est qu'au gros Lot, si quelqu'un aspirait,
à tout hazard, alors, il devoit mettre

trois numéros, & ce choix étant fait;
du choix heureux le gros Lot dépendait.
Arrive enfin le moment du tirage.
Le col tendu, l'œil fixe en écoutant,
fille & garçon, de tout rang, de tout âge,
desire, craint, espère au même instant.
Mais vainement à part-soi l'on se fonde
sur son billet, sur sa combinaison;
les petits Lots sont sortis à foison,
& le gros Lot échappe à tout le monde.
Quand tout fut fait, en plaignant son destin,
plus d'un jura d'être un peu moins crédule
à l'avenir; s'en fit-il un scrupule
jusqu'au moment du tirage prochain?
le fait, hélas, est au moins incertain.
Ce que l'on sait, grâces à la Chronique,
qui, de Cythère, arrive tous les ans,
c'est qu'à ce jeu tout le monde se pique;
chaque tirage y fait des mécontens:
mais de plus belle encore on s'en occupe;
en sa faveur chacun fait le pari;
du genre humain, le fort est d'être dupe,
& le gros Lot n'est pas encor sorti.

PAR M. VIGÉE.

A UN AMI.

DANS ce siècle où chacun se pique
d'analyser le sentiment,
il n'est point d'Auteur de Roman
qui ne parle métaphysique,
& n'épuise le raisonnement,
pour nous prouver que la Nature
& l'Amitié ne sont qu'un nom,
l'Amour un être de raison,
& la franchise une imposture.
Chacun parle, chacun agit
d'après ce dangereux système ;
le cœur est gâté par l'esprit,
& l'on ne sait plus comme on aime,
à force de se l'être dit.
Sans trop chercher ce que nous sommes,
sans pénétrer dans l'avenir,
aimons & secourons les hommes,
au lieu de les approfondir.
Soit que le jour naisse ou s'achève,
occupons-nous de nos amours,
& si le bonheur est un rêve,
ô, mon Ami, rêvons toujours.

PAR Madame DU FRESNOY.

L'HEUREUSE MÉDIOCRITÉ.

Vous ne fréquentez que les Grands :
vous avez des bijoux, des domaines, Pamphile,
de beaux habits, des laquais insolens;
dans un char radieux, vous traversez la Ville.
Vous possédez un million
très-promptement gagné dans la finance.
Votre femme est belle, dit-on;
ses appas, & votre dépense
attirent dans votre Palais
une Société brillante.
Plus obscur, moi, je vis en paix.
Un vieux grison, une servante :
voilà mon domestique; une femme en tout tems,
à son devoir, à l'amitié fidelle,
& mère de trois beaux enfans,
d'une douceur toujours nouvelle,
remplit mes jours, du grand monde ignorés.
Aux Champs, petite métairie,
table frugale, & mets bien préparés,
doux loisir, sommeil qu'on envie,
dans les Palais, sous des lambris dorés;
amis sincères, éclairés,
& bibliothèque choisie,
voilà tout mon avoir, le terme de mes vœux.
Sur moi ne jettez plus, Pamphile,

un regard triſte & dédaigneux;
quand vous me trouvez par la Ville :
car je ne ſuis point malheureux.

PAR M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LA DÉFENSE DES JOKETS.

LES critiques toujours mordans,
des Jokets condamnent l'uſage.
Que fait-on, diſent-ils, d'un enfant de douze ans,
foible, étourdi, petit, comme on eſt à cet âge ?
Eh ! Meſſieurs les bavards, ſur ces jolis enfans
finiſſez des diſcours que le fiel accompagne.
Peut-être les héros du temps de Charlemagne,
à leur ſervice avoient-ils des Géans.
Mais tout a bien changé depuis deux cens, trois luſtres,
& j'oſe ſoutenir contre vos ſots caquets
que nombre d'héritiers de nos hommes illuſtres
ſont aſſortis à leurs Jokets.

PAR M. le Marquis DE FULVY.

ÉPITRE A M. DE...

Puissiez-vous lire avec plaisir
ces vers, que dans ma solitude,
traçent sans art & sans étude,
le sentiment & le loisir !
Ma sœur & moi, loin de la Ville,
ici nous passons nos instans
dans ce repos doux & tranquille,
qu'on ne sauroit trouver qu'aux champs.
Nos déserts simples & rustiques,
n'offrent point les riches beautés
de ces campagnes magnifiques,
qu'orne le luxe des Cités ;
point de ces maisons dont le faste
étonnant les humbles guérets,
de la chaumière & du Palais,
présente l'affligeant contraste.
Mais si l'on ne trouve jamais,
par de vains & pompeux attraits,
la Nature ici profanée,
on n'y voit point les agrémens
dont elle ornoit les bords charmans
& du Lignon & du Pénée ;
il n'est point ici de ruisseaux
qui coulent sur l'herbe fleurie ;
pour exciter la rêverie,

nous n'avons ni bois ni berceaux.
Au lieu de hêtres & de chênes,
l'arbre de Pallas, sur nos plaines,
étend son paisible rameau.
Quant aux habitans du hameau,
ils n'ont ni ruban, ni houlette,
des fleurs n'ornent point leur chapeau;
& pour rassembler leur troupeau,
un cornet leur sert de musette.
Mais nos Pierrots & nos Toinons
valent dans leur grotesque allure,
les Philis & les Coridons;
ils sont vrais comme la Nature,
& simples comme leurs moutons.
Tel est notre asyle champêtre;
tels sont les lieux, où notre cœur
sent chaque jour que l'on peut être
heureux sans faste ni grandeur.
L'ennui, le fléau de la Ville,
ne nous verse point ses pavots.
Le temps qu'on employe à propos,
marche toujours d'un pas agile.
Dès que l'aurore au front serein
dore la cime des montagnes,
la douce fraîcheur du matin
nous rappelle dans les campagnes:
nous y voyons d'un œil charmé,
l'éclat & la magnificence
dont le soleil à sa naissance
pare l'horison enflammé.

Que de richeſſes diſperſées
dans la plaine & ſur les côteaux !
là, ſur leurs tiges affaiſſées,
les épis appellent la faulx :
ici les gerbes entaſſées
n'attendent plus que les fléaux.
Les fruits que produit le treillage
ont déjà ceſſé de fleurir ;
ces mûriers, privés d'un ombrage
que chaque jour voit revenir,
nous rappellent que leur feuillage
fut cueilli pour nous enrichir.
O ! ſage & féconde Nature !
malheur à qui voit ta parure
ſans s'étonner ou s'attendrir !
Mais du haut du brûlant tropique,
dès que le Soleil moins oblique
nous lance des feux trop ardens,
dans notre demeure tranquille,
plus d'un amuſement utile
varie & remplit nos momens.
Tantôt des fils de Polymnie,
nous liſons les doctes chanſons ;
tantôt notre ame plus hardie
oſe demander des leçons
à la grave philoſophie.
Des ſiècles paſſés quelquefois,
Clio nous fait percer le voile ;
quelquefois encore à nos doigts
l'aiguille obéit ſur la toile.

Un entretien rempli d'attraits,
souvent interrompt notre ouvrage;
l'amitié seule en fait les frais;
la raison & le badinage
tour-à-tour y mêlent leurs traits.
D'une ame tranquille & contente,
ainsi sans regrets ni desirs,
nous atteignons l'heure charmante,
où le souffle heureux des zéphirs
rafraichit la terre brûlante.
Le jour qui fait de nos vallons
nous lance ses derniers rayons.
Le travail cesse dans la plaine,
& du joug enfin délivré,
sur l'herbe qu'il foule à son gré,
le bœuf lentement se promène.
Vers sa demeure, cependant,
le Laboureur revient gaiment,
& devant sa cabane antique
on lui dresse un repas rustique,
que la faim va rendre excellent.
Autour de lui, se réunissent
ses compagnons laborieux;
de leurs chants grossiers, mais joyeux,
les échos voisins retentissent.
Chacun prend & vide à son tour
une coupe de vin remplie.
On boit, on rit, & l'on oublie
les pénibles travaux du jour.
Enfin la nuit étend ses voiles;

l'or étincelant des étoiles
éclate dans un Ciel ſerein ;
& tandis qu'ici tout ſommeille,
nous goûtons un repos divin,
que ne troublent juſqu'au matin
ni le ſouvenir de la veille,
ni le ſouci du lendemain.

PAR Madame VERDIER.

SUR UNE PENSION

que l'Auteur n'avoit pas ſollicitée.

SAINTE Amitié, divine Bienfaiſance,
c'eſt donc à vous que je dois le bonheur !
Ah ! dévancer mon eſpérance,
d'une muſe un peu fière épargner la pudeur ;
c'eſt embellir vos dons d'un charme ſi flatteur,
qu'il en double la jouiſſance.
Grâce au nouveau Colbert ! j'échappe à l'inclémence
d'un aſtre, hélas ! plein de rigueur !
Larmes que n'avoit pu m'arracher le malheur,
coulez pour la reconnoiſſance.

PAR M. LE BRUN.

LA COLOMBE ET L'ENFANT,

FABLE.

Un Enfant, son arc à la main,
se promenoit dans un boccage ;
une Colombe, au blanc plumage,
roucouloit ses amours sur un arbre voisin.
Il entend l'oiseau solitaire :
il le voit, son arc est tendu,
la flèche part, & sur la terre,
l'oiseau mourant, tombe étendu.
Le vainqueur enchanté, s'élance ;
de joie il trépigne, il bondit,
&, barbare par ignorance,
de loin à sa proie il sourit.
Plus près de sa victime, il alloit la surprendre,
quand il entendit soupirer ;
alors il vit le sang qu'il venoit de répandre,
& se mit lui-même à pleurer.

Toi qui vas décochant les traits de la satyre,
toi, qui te fais un jeu de blesser tant de cœurs,
approche de plus près ceux que ta main déchire,
& le bon mot qui t'a fait rire,
te coûtera souvent des pleurs.

FRAGMENT

DU CHANT I. DE L'ART D'AIMER D'OVIDE.

O JEUNESSE ! crois-moi, cultive l'éloquence !
Par elle, on peut briser les fers de l'innocence ;
c'est peu : comme le peuple, & le Juge irrité,
tu verras à ta voix s'attendrir la beauté.
Mais d'un triste savoir, évite l'étalage :
près d'une jeune fille, ampoulant son langage,
quel autre amant qu'un sot s'érige en Orateur ?
Un billet quelquefois fit haïr son auteur.
Sois expressif, mais vrai ; simple à la fois & tendre :
qu'on croye, en te lisant, & te voir & t'entendre.
Sans le lire, peut-être on rendra ton billet ;
un jour on le lira ; suis toujours ton projet :
le succès est certain : curieuse & moins sage,
un jour on le lira ; le bœuf le plus sauvage
sous le joug voit un jour expirer sa fierté :
le temps soumet au frein le courtier indompté :
le temps ronge le fer ; la terre qu'il déchire
d'un cours lent, mais certain, parvient à le détruire.
Quoi de plus dur qu'un roc ? goutte à goutte à la fin,
fluide & sans effort, l'onde creuse son sein :
Pergame, avec le temps, a vu son jour suprême :
persiste, tu vaincras Pénélope elle-même.

On te lit sans répondre ? attends, ne presse rien ;
sache lui faire aimer ce muet entretien.

Tu la verras bientôt, du plaisir de te lire,
se rendre par dégrés au desir de t'écrire.
Peut-être que d'abord, excitant tes regrets,
elle te supplira d'abjurer tes projets;
on craint ce qu'on demande, on tait ce qu'on desire:
poursuis, cette rigueur est pour mieux te séduire.
Cependant, en litière assise mollement,
paroît-elle en public? approche adroitement;
pour tromper des fâcheux, l'oreille curieuse,
cherche du double-sens la gaze officieuse.
Sous le vaste portique, elle adresse ses pas?
empresse-toi près d'elle, & ne la quitte pas:
que tour-à-tour, ta marche au besoin assortie
la suive ou la dévance, ardente ou rallentie;
enfin deviens son ombre, & ne va point rougir
si l'on te voit ainsi sur ses pas t'établir.
Ne la laisse jamais isolée au théâtre:
là, promène sur elle un regard idolâtre:
là, contemple à loisir, dévore ses attraits:
là, fais parler tes yeux, ton sourire, tes traits;
sois propice à l'Auteur auquel elle est propice;
l'Acteur qu'elle applaudit, que ta main l'applaudisse;
elle s'assied, se lève; assieds-toi, lève-toi:
& du temps à son gré sache immoler l'emploi.
Mais laisse de côté l'attirail des parures.
D'autres armés d'un fer tordront leurs chevelures;
de leur jambe avec soin ils lisseront la peau:
toi, livre ce vain luxe à ce pieux troupeau,
à ces Prêtres coquets, dont la voix solemnelle
hurle un chant Phrygien en l'honneur de Cybéle.

La parure de l'homme eſt la ſimplicité :
je te permets un luxe, & c'eſt la propreté.
Que du hâle des camps ton corps m'offre la trace.
Que ton habit ſoit frais, & qu'il ait de la grace.
De ta bouche avec ſoin entretiens le corail ;
& de tes dents ſurtout tu ſoigneras l'émail ;
avec plus d'art encor cultive ton haleine :
en arc, de tes ſourcils tu voûteras l'ébène ;
qu'un pied ne nage pas au fond de ſa priſon ;
que l'ivoire des doigts, l'honorable toiſon,
de la joue animée & du front reſpectable,
rencontrent ſous l'acier une forme agréable ;
mais laiſſe au jeune amant d'un vil goût tour-
mènté,
mais laiſſe à la coquette un luxe médité ;
ſans tous ces vains efforts d'une futile adreſſe,
Hyppolite de Phèdre alluma la tendreſſe :
ſans eux, amant des bois, le chaſſeur Adonis
fit longtemps le ſouci de la belle Cypris :
& le vainqueur des lieux où fleurit le Brachmane,
Bacchus ſans eux encor triompha d'Ariane.
Mais diſons ſes amours : protecteur des amants,
Bacchus, amant lui-même, a des droits à mes
chants.

Aux rives de Naxos, Ariane éperdue,
parcouroit au hazard une plage inconnue,
dans ce déſordre heureux, telle qu'à ſon réveil,
elle ſortit des bras d'un perfide ſommeil,
pieds nuds, d'un léger voile à peine environnée,
ſa blonde chévelure aux vents abandonnée,

d'un nuage de pleurs, ses beaux yeux obscurcis,
& demandant Thésée aux flots sourds à ses cris.
Mais ses cris, & ses pleurs, & ses tendres allarmes,
au lieu de les flétrir, embélissoient ses charmes.
Que devenir, dit-elle, en se frappant le sein ?
L'ingrat! il m'a laissée, & je l'appelle en vain !
Que devenir ? Soudain les tymbales bruyantes
rempliſſent de leurs sons les rives gémissantes:
elle tombe, son sang a suspendu son cours,
& l'effroi sur sa bouche étouffe ses discours.
Mais précurseur du Dieu, voilà qu'échevelée
vole au son des tambours la Thyade troublée:
le Faune, au pied léger, perce de toute part;
& noyé des vapeurs du perfide nectar,
sur son âne tardif qu'il conduit avec peine,
le corps penché, déjà paroît le vieux Silène.
Aux crins de ce coursier, sa main cherche un apui;
les Thyades en feu vont, viennent devant lui:
impuissant écuyer, vers l'escadron agile,
tandis qu'il va pressant l'animal indocile,
sur l'arène, ô disgrace ! il tombe : vers les cieux
s'élève au même instant un ris malicieux,
& tous de s'écrier : debout! allons, vieux père!
Sur un char couronné de pampre & de lière,
Bacchus paroît enfin: avec des rênes d'or,
de deux tygres domptés, le Dieu guide l'essor;
Ariane, à sa vue, & frémit, & s'étonne;
le sentiment, l'esprit, la voix, tout l'abandonne,
tout, jusqu'au souvenir de l'objet de ses pleurs:
une frayeur mortelle efface ses couleurs;

trois fois elle veut fuir, trois fois elle s'arrête,
tremblant comme un roſeau qu'agite la tempête.
Bannis, lui dit Bacchus, ta crainte & ton tourment,
Ariane, tu vois un plus fidèle amant;
je t'épouſe, & pour dot je t'ouvre l'empirée;
viens, & que ta couronne, à la voute ſacrée,
dirige les nochers égarés ſur les flots!
Il dit, & de ſon char il s'élance à ces mots,
de peur que ſon eſprit, fatigué par la crainte,
de ſes tygres altiers, ne redoute l'atteinte.
La terre avec reſpect s'incline ſous ſes pas:
c'en eſt fait! Ariane eſt déjà dans ſes bras:
elle cède: eh! comment lui faire réſiſtance?
quel mortel peut d'un Dieu balancer la puiſſance?
Soudain juſques aux cieux l'eſcadron enjoué
pouſſe des chants d'himen, & des cris d'Evohé.

PAR M. DE VERNINAC DE S. MAUR.

EPIGRAMME.

LISE, après quarante Printems,
poſsède encor trente-deux dents.
— A Liſe, en eſt toute la gloire:
car la Dame, depuis vingt ans,
avec ſoin, la plûpart du tems,
les conſerve dans ſon armoire.

PAR M. l'Abbé DE LA RETNIE.

LES DEUX NEUVAINES.

Echappé d'un naufrage avec beaucoup de peine,
certain Capitaine Farmer
faisoit dévotement une longue neuvaine
à Notre-Dame de la mer.
Il voyoit chaque jour dans un coin de l'Eglise
un gros manant à barbe grise,
qui toujours courbé devant Dieu,
comme lui, faisoit dans ce lieu,
une neuvaine aussi promise.
Il l'accoste, & lui dit : « Mon ami, quel sujet
» vous attire en cette Chapelle » ?
— Demander du travail, voilà l'unique objet
de mon offrande & de mon zèle.
Farmer repart : je vous admire fort !
prier pour travailler, votre zèle est louable.
Que faites-vous ? — Je suis un enterreur de mort.
Ah. s'écria Farmer ! Comment donc, misérable !
Vous osez demander la mort du monde entier !
L'autre étonné, répond : En quoi suis-je coupable ?
Je dois, comme chacun, vivre de mon métier.

Par M. Beaugeard.

ROMANCE.

ROMANCE

ATTRIBUÉE A UNE RELIGIEUSE.

AIR : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

QUELLE solitude profonde !
Parens, amis, j'ai tout quitté :
entre toi, Fatime, & le monde,
un mot a mis l'éternité.

Il n'eſt plus pour toi de Fatime,
vertueux & tendre Almanzor!
ces murs, mes vœux me font un crime
du trouble qui m'agite encor.

Divins Autels, voûte ſacrée,
vous qui reçûtes mes ſermens,
au moins de mon ame égarée
laiſſez-moi peindre les tourmens.

Le doux abandon de ſoi-même,
le tendre épanchement des cœurs,
offenſe ici l'Être ſuprême,
tandis qu'il les commande ailleurs.

Le souffle de ma triste vie
s'éteindra sans être transmis :
ici l'existence est suivie
du néant où Dieu nous a pris.

O vous ! qui de l'Amour fidèle,
chaque jour goûtez les douceurs ;
prenez du moins pitié de celle
qui n'en connut que les malheurs.

PAR M. CARR**.

LA VRAISEMBLANCE.

CHEZ un triste & vieux Conseiller,
dont l'épouse est jeune & galante,
de l'antique château, la vieille Gouvernante
nous promenoit de la cave au grenier.
Dans la grande salle aux peintures,
qu'elle appelloit le beau sallon,
parmi cent grotesques figures,
en robe rouge on voyoit Aaron.
Sur son auguste chef, un double rayon brille...
Lise, du front cornu, veut apprendre le nom.
Ne voyez-vous pas, dit Damon,
que c'est un portrait de famille ?

PAR M. le Marquis DE FULVY.

A M. L'ABBÉ DE. **

Qui pleuroit la mort d'une Amie.

Toi qui fus des plaisirs le délicat arbitre,
tu languis, cher Abbé : je vois, malgré tes soins,
que ton triple menton, l'honneur de ton Chapitre,
aura bientôt deux étages de moins.
Esclave malheureux du chagrin qui te dompte,
tu fuis un repas qui t'attend !
Tu jeûnes comme un pénitent :
pour un Chanoine, quelle honte !
Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtresse n'est plus, & de ses yeux épriſe,
ton ame avec la sienne est prête à s'envoler !
Que l'Amour est constant dans un homme d'Eglise,
& qu'un mondain saurois bien mieux se consoler !
Je sais que ta fidèle amie
te laissoit prendre en liberté
de ces plaisirs qui font qu'en cette vie,
on desire assez peu ceux de l'éternité :
mais suivre au tombeau ce qu'on aime,
ami, crois-moi, c'est un abus ;
quoi ! pour quelques plaisirs perdus,
voudrois-tu te perdre toi-même ?
Ce qu'on perd en ce monde-ci,
le retrouvera-t-on dans une nuit profonde ?

Des myſtères de l'autre monde,
on n'eſt que trop tôt éclairci.
Attens qu'à tes amis la mort te réuniſſe,
& vis par amitié pour toi.
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter que l'office,
ce n'eſt pas vivre, ſelon moi.
Quelques femmes toujours badines,
quelques amis toujours joyeux,
peu de Vêpres, point de Matines,
bon chère, en attendant mieux :
voilà comme l'on doit ſans ceſſe
faire tête au ſort irrité;
& la véritable ſageſſe
eſt de ſavoir fuir la triſteſſe
dans les bras de la volupté.

PAR VOLTAIRE.

A DAPHNÉ.

LE portrait en paſtel que tu m'avois donné,
coulé, & du tems a reſſenti l'outrage :
mais, hélas ! ma chère Daphné,
il t'en reſſemble davantage.

PAR M. le Marquis DE **.

EPITRE

A M. DE CASTERA, sur les Détracteurs de la Poésie.

Toi, qui pour les Neuf-Sœurs connois quel fut mon zèle,
tu peux donc soupçonner que ma bouche infidèle,
du Dieu de l'Hélicon, abandonnant l'appui,
désavoue un encens que j'ai brûlé pour lui ?
Loin de toi cette crainte ! ami, tu peux m'en croire,
je ne sais point rougir d'être amant de la gloire ;
mon cœur qu'elle a charmé, la chérira toujours,
& de mes vains censeurs, quels que soient les discours,
j'aime encore les vers, je le dis, & sans honte.
A mépriser cet art, les sots trouvent leur compte,
moi, grace à la raison, je n'ai point partagé
des Marsyas du tems l'ignorant préjugé,
& si, pareil à toi, j'entrois dans la carrière,
aux Muses je saurois offrir ma vie entière.
Mais consacré dès-lors au culte des Beaux-Arts,
l'on ne me verroit point fatiguer les regards
de ces lourds Détracteurs qu'un vain délire anime ;
à l'homme sans talent, le talent semble un crime ;
de l'aspect des Neuf-Sœurs son œil est irrité,
& la fortune seule est sa divinité :
indigne de prétendre aux palmes du

il méprise des dons que le Ciel lui dénie.
O Racine! ô Voltaire! ô mortels révérés!
un Turcaret insulte à vos mânes sacrés;
& pourtant il fourit à l'Ecrivain vulgaire,
qui s'abaisse à briguer sa faveur mercénaire,
& qui du nom d'un fat, souillant une chanson,
ose vendre à Plutus les lauriers d'Apollon!
Que ne m'a-t-il armé de sa lyre immortelle,
ce Dieu, depuis longtems, à mes vœux trop rebelle!
Ma Muse en ses accords respirant l'équité,
feroit, avec éclat, parler la vérité.
Vainement Floridor, enflé de sa naissance,
étaleroit aux yeux son faste & sa puissance:
le trait sur Floridor à l'instant décoché,
iroit orner un vers du nom de son Duché.
Quand l'ennuyeux Merval, comptant sur sa mémoire,
viendroit du fond d'un club, colporter une histoire,
dont le recit s'achève au murmure flateur,
que répand chez Midas un cercle approbateur;
laissons-le, m'écrirois-je, il est là dans sa sphère,
& sans doute en ces lieux le bavard a dû plaire:
un sot ailleurs, cent fois, se fût-il fait siffler,
dans la maison d'un sot trouve encore à briller.
La satyre séduit: c'est un plaisir suprême
que d'illustrer un fat en dépit de lui-même;
ainsi de Juvénal le divin héritier
a sçu rendre immortels Cotin & Pelletier.
De louer, cependant, si l'on a la manie,
s'y peut-on parvenir, sans montrer Polymnie

sous les indignes traits d'un lâche adulateur ?
Des droits de la raison, auguste protecteur,
Joseph vient d'immoler l'hydre du fanatisme ;
& sur l'autel brisé du sanglant despotisme,
les fiers Américains, trop longtems avilis,
levent un front superbe, à l'ombre de nos lys :
en des sujets si beaux, qu'un Poëte s'épuise ;
qu'il dicte, avec Louis, la paix à la Tamise :
qu'il cite ce qu'a fait Vergennes pour l'Etat ;
que Boufflé, dans ses vers, se montre avec éclat :
la louange ne peut sembler illégitime,
alors qu'elle devient un tribut de l'estime.
Pour moi, trop foible encor pour ces essais brillans,
Pope vint étayer mes modestes talens ;
& ma Muse, dès-lors, s'honorant d'un tel guide,
en des sentiers tracés a paru moins timide.
Ce n'est pas que du Pinde, aveugle déserteur,
j'aye imité jamais le pésant traducteur
dont un vocabulaire enferme le génie ;
qui jaloux du mot seul, & non de l'harmonie,
sur un vers plein de feu, se traîne languissant,
& suit, à pas de nain, les traces d'un géant :
qu'auroit pu me produire une étude stérile,
contraire à mes penchans, à ma gloire inutile ?
Aux plus obscurs travaux, je sais qu'il est des prix ;
mille Auteurs, je le sais, nous ont assez appris
que sur le Mont sacré, sans peine on trouve place,
pour peu qu'on s'associe, ou Pope, ou bien Horace ;
mais quand je parviendrois, par un effort heureux,

à voir unir mon nom à quelque nom fameux;
ignore-t-on que fier de son titre sublime,
le suivant d'Apollon, trop avare d'estime,
ne souffre aucun partage, & se croit assez grand
pour mériter lui seul les honneurs qu'on lui rend ?
Mais quel est, dit Cléon, le jeune fanatique
qui nous vient déclamer sur ce ton despotique ?
Aux cercles, aux boudoirs, chez les Grands inconnu
a-t-il dit un bon mot qui nous soit parvenu ?
Novateur plein de goût, l'a-t-on vu sur la scène,
au char de la Folie, attacher Melpomène,
& des airs de Grétry, surchargeant un sermon,
nous a-t-il fait pleurer à l'Opéra-bouffon ?
Hélas ! il est trop vrai, de nos cercles volages
je ne recherche point les bizarres suffrages;
ambitieux de gloire, & non pas de grandeurs,
à nos Grands méprisés je laisse leurs faveurs;
dans les brûlans climats où je reçus naissance,
l'homme, dès son printems, ivre d'indépendance
de tout sentiment vil apprend à s'affranchir,
& l'orgueil à ses pieds ne le voit point fléchir.
Jeunes fils d'Apollon, vous que son culte honore
respectez le laurier dont un Dieu vous décore;
voyez quels sont vos droits, & ne redoutez pas
les détracteurs obscurs attachés à vos pas.
D'un Censeur ignorant la rage est inutile:
c'est Therſite jugeant de la valeur d'Achille;
& le talent qu'un sot voudroit humilier,
trouve enfin des esprits faits pour l'apprécier.
A l'Auteur de Zaïre un C** fit la guerre,

mais le grand Frédéric aima le grand Voltaire.
Ainſi l'on vit jadis Boileau près de Louis,
braver tous les Pradons, de ſa gloire éblouis;
ainſi, quand le Hibou, triſte amant des ténébres,
vient aux cris de l'Orfraye unir ſes cris funébres,
dédaignant d'écouter leur murmure odieux,
l'Aigle plane avec l'Aigle, & ſe perd dans les cieux.

PAR M. SORIN.

A MADAME LE BRUN,

Dont on avoit critiqué les ouvrages.

CHÉRIE le Brun, la gloire a ſes orages;
l'envie eſt-là qui guette le talent;
tout ce qui plaît, tout mérite excellent
doit de ce monſtre eſſuyer les outrages.
Qui mieux que toi les mérita jamais?
Un pinceau mâle anime tes portraits.
Non, tu n'es plus femme que l'on renomme;
l'envie eſt juſte; & ſes cris obſtinés,
& ſes ſerpens contre toi déchaînés,
mieux que nos voix, te déclarent grand homme.

PAR M. LE BRUN.

A MADEMOISELLE C. D. L. C.,

Pour le jour de sa fête.

Un an s'est écoulé depuis qu'à pareil jour
un Capucin célébra votre fête :
un Capucin fêter les Grâces & l'Amour,
diront quelques plaisans ! a-t-il perdu la tête ?
Ah ! mes chers amis, je le vois,
vous ignorez le prix d'une telle conquête :
mais sans vous faire tort, aisément je conçois
que pas un des railleurs, peut-être,
ne vaut un fils de St. François.
Moi, dans le second rang, je me borne à paroître ;
encore n'est-ce pas sans un grand embarras ;
de fleurs, belle Aglaé, je veux semer vos pas :
mais je suis loin de vous, & vous n'en manquez pas.
Irai-je, au lieu de fleurs, hazarder des fleurettes ?
Vous les prendrez pour des sornettes ;
& vous traiterez sans pitié
une Muse timide & gauchement coquette.
De mes sincères vœux, de ma vive amitié,
qu'elle soit donc seulement l'interprète.
Si vous croyez de bonne foi
devoir quelque retour à sa verve indiscrète,
un sourire suffit pour acquitter la dette :
ce sera peu pour vous, & c'est beaucoup pour moi.

PAR M. NOGENT.

A UN AMI.

SALUT à l'aimable Muſe
de ce charmant Anacréon,
dont l'eſprit élégant s'amuſe
ſous la conduite d'Apollon,
à défendre avec tant d'adreſſe
la faute d'un jeune étourdi,
qu'il y déguiſe la foibleſſe
qu'on a toujours pour ſon Ami !
Dans ce ſiècle aimable & frivole,
tout paſſe ſi rapidement,
que ce vieillard, qui toujours vole,
forme & détruit en un moment
la méchanceté qui circule
les jugemens & les avis;
on ne craint plus le ridicule :
tout eſt blâmé, tout eſt permis;
chacun s'établit un ſyſtême
ſur le plan qu'il ſut ſe former,
& la raiſon ne ſait plus même
ce qu'on doit louer ou blâmer.
A l'ombre de la tolérance,
je vois s'écouler mes beaux jours;
& je me pique de conſtance
près des Grâces & des Amours.

Je m'égare par fois, mais c'est avec yvresse;
le bandeau du plaisir est toujours sur mes yeux;
& si quelques remords tourmentent ma vieillesse,
au moins mes souvenirs pourront me rendre heureux.

PAR M. le Vicomte DE SÉGUR,

LA RÉFLEXION RÉFUTÉE.

D'UN étage fort élevé,
un yvrogne sur le pavé,
ces jours derniers fit la culbute,
& pour prouver qu'on avoit tort
d'imaginer qu'il étoit mort,
se releva dans la minute;
tandis qu'à vingt pas, un maçon,
tombant d'un troisième échélon,
eut le bras cassé de sa chûte.
Un Bourgeois qui les vit tous deux,
cria tout haut de sa fenêtre:
assurément le plus heureux
ne devoit pas s'attendre à l'être.
Mon yvrogne qui l'entendit,
s'avance en zig zag, & lui dit:
eh! l'Ami! tu n'est qu'une bête;
raisonne tant que tu voudras:
ai-je pu me casser le bras,
quand je suis tombé sur la tête?

PAR M. PONS DE VERDUN.

LE GÉNIE
DE LA VILLE DE PARIS,
ODE
EN STANCES IRRÉGULIÈRES.

Montfort Lamaury, 8 Août 1784.

Oh ! s'ils pouvoient renaître au charme de mes vers,
les jours miraculeux de l'antique harmonie,
ces jours, où la voix du génie . . .
de prodiges sans nombre enchantoit l'Univers !
Attentifs à la voix d'Orphée,
ici, les chênes du Ryphée
balançoient leurs rameaux d'un doux plaisir émus,
là, pour se transformer en Villes,
la pierre obéissante & les marbres dociles,
en cadence accouroient des hauteurs de l'Hémus.

Rivale de Rome & d'Athène,
mère de tous les Arts, & fille de nos Rois,
Paris, en ta faveur je ferois sous mes doigts,
parler une lyre hautaine :
les cèdres & l'albâtre, & le porphire & l'or,
jaloux d'embellir tes rivages,
des plus riches climats, des bords les plus sauvages,

d'eux-mêmes dans les airs vers toi prendroient
l'essor;
& bientôt cédoient à ma docte industrie
les restes de la barbarie,
dont ta gloire gémit encor.

Mais ces merveilles poëtiques,
l'ornement des siècles antiques,
n'étonneront plus les regards :
ta future magnificence
n'attestera que la puissance
d'un Magistrat, ami des Arts.

Voici, voici le jour, où de ton beau navire,
le timon fortuné va passer dans ses mains.
Quel triomphe promet d'embellir les chemins,
où ce nouveau Typhis brûle de te conduire !
Soiffons, qui le perd sans retour,
par des pleurs vainement le demande à son Prince :
c'est pour toi qu'on l'arrache aux vœux d'une Province
qu'avoit épousé son amour.

L'espoir de conquérir une longue mémoire
par d'utiles travaux du tems victorieux,
te présage un ami, qui, chargé de ta gloire,
sur toi, du monde entier appellera les yeux.
De ce noble desir sa naissance est le gage :
c'est une part de l'héritage,
qu'il a reçu de ses ayeux.

Contemple le cours de ce fleuve,
qui roule dans tes murs son cristal argenté:
sur sa rive s'élève une immortelle preuve
de leur amour pour ta beauté.
Les menaçantes eaux sans gloire répandues,
du palais de ton peuple assiégeoient les abords;
l'Aveul de Pelletier (1) commande à ces trésors,
& les pierres soudain en voûtes suspendues,
d'une route élargie ont décoré les bords.

Il est aussi présent à ta reconnoissance,
ce fameux Turgot, dont les loix
firent de tes tributs de si nobles emplois.
Sorti du même sang, il dût à sa naissance
ce dévoûment sacré qui créoit à la fois
les plus beaux monumens de ta magnificence.
Qu'aujourd'hui, tous ensemble, ils élèvent la voix
pour rendre hommage à ce grand homme:
aux jours de ses Consuls, ce qu'il eût fait pour Rome,
pour toi-même il l'a fait sous le sceptre des Rois.

Oui, j'ose le prédire; à ce double modèle,

(1) Claude le Pelletier, qui étoit Prévôt des Marchands en 1668, & qui depuis fut Contrôleur-Général & Ministre d'Etat immédiatement après Colbert, a fait construire le Quai qui porte son nom, pour conduire du Pont Notre-Dame à l'Hôtel-de-Ville, où, avant lui, il étoit impossible d'aborder dans le tems des grandes eaux. On ne sçait point que ce Quai est un ouvrage extrêmement hardi. Il est élevé sur des voûtes souterraines, où la rivière, lorsqu'elle grossit, pénètre & s'enfonce, enforte qu'alors ce n'est plus sur un Quai, mais sur un Pont que l'on passe. *N. de l'Auteur.*

» à travers les détours d'une immense Cité,
» & de l'air, qui dort & s'affaisse
» sur sa tête en vapeur épaisse,
» corriger l'insalubrité ?

» Me plaindrai-je longtems encore
» de cet hôtel gothique, où, près de son canal,
» le fleuve, nourricier des remparts qu'il décore,
» voit s'élever ton tribunal ?
» Cet aspect trop longtems & m'attriste & m'indigne:
» je veux un monument plus digne
» des yeux d'un peuple, assis sur le trône des arts ;
» monument qu'à jamais le tems vaincu renomme,
» & qu'envie à nos Rois la fastueuse Rome
» & des Léons & des Césars »

. . . . . .

Ainsi ton Ange tutélaire,
Paris, s'est fait entendre au cœur de Peletier;
à des soins dignes de te plaire
il l'a consacré tout entier.
Ton nouveau Chef au tems ne demande qu'un
infire,
& tu triompheras, brillant de tout le lustre
qu'attend de toi l'honneur des lys:
telle, pour repousser la jalouse froidure,
la course d'un seul jour, ami de la verdure,
suffit à nos champs embellis.

PAR M. ROUCHER.

L'EXPLICATION.

CONTE.

BLAISE, un jour, disoit à sa femme :
tout franc, je ne suis pas content !
Lucas te lorgne à chaque instant,
& contre moi, sans doute, il trame ;
il faut qu'à ce voisin maudit,
quelque jour, à grands coups de gaule...
répons moi ; que vouloit le drôle,
quand l'autre soir il te joignit ?
Tu ne risques rien de m'instruire,
on, de vous deux n'étant pas loin,
de ce qu'il osa faire & dire,
je fus, à peu-près, le témoin...
D'abord d'un air un peu timide,
il se plaignit de ta vertu :
— Blaise, tu mens, & je décide
que tu ne l'as point entendu.
— N'importe ! ensuite, il a voulu
agir de façon moins niaise,
& je crois l'avoir apperçu,
à tes genoux, transporté d'aise,
te prendre les mains... qu'en dis tu ?
— Les mains ? C'est mentir encor, Blaise,
& je dis que tu n'as rien vu.

PAR M. JAMET DE ST. LEGER.

A LA RAISON.

Tu dis, ô Raiſon ſévère,
que du vainqueur de l'Inde, & du Dieu de Cythère,
les faveurs ſont des poiſons :
ta voix ſans doute a blaſphemé leurs dons :
mais duſſent-ils abréger ma carrière,
épargne moi l'ennui de tes leçons.
Que gagnerois-je à les ſuivre ?
étouffer tous ſes deſirs,
abjurer tous les plaiſirs,
n'eſt-ce pas ceſſer de vivre ?

PAR M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

EPIGRAMME.

PARLANT un jour des peines de l'Enfer,
un bon Curé diſoit en pleine Chaire,
que tout Pêcheur ſeroit par Lucifer,
pour tel péché, puni par le contraire.
Comme il citoit paſſage du Bréviaire :
Oh ! par ma foi ! cria certain Bédeau :
je ſuis perdu : la choſe eſt toute claire,
dans l'autre monde, on va me crêver d'eau.

PAR M. POTHIER DE BIÈLE.

LA NEIGE,

FRAGMENT D'UN POEME DES SAISONS.

On voit nager dans l'air les vapeurs condenſées.
les étoiles s'éteindre, & l'aſtre de Phébé,
couronnant de blancheur ſes cornes émouſſées,
monter languiſſament dans l'orient plombé.
Les vents font tournoyer les feuilles vagabondes;
& la plume légere eſt le jouet des ondes.
Le taureau, l'œil au ciel & les nâſeaux ouverts,
annonce la tempête & la ſent dans les airs.
La matrone filant, s'arrête inquiétée
par le pétillement de ſa lampe agitée.
L'univers effrayé ſe tait, & dans les bois,
on entend ſeulement de prophétiques voix:
ſoudain le ciel s'ébranle, & la force éthérée
fait mugir ſous ſon poids la mer décolorée;
les flots tumultueux, dans une nuit d'horreur,
ſemblent, ſous mille flots, ſe débattre en fureur;
l'onde brûle, s'entaſſe, & tantôt monte aux nues,
tantôt ouvre un abîme aux vagues ſuſpendues.
Les rochers de ſes bords pouſſent d'horribles cris;
le chêne tourmenté juſque dans ſa racine,
perd ce qui lui reſtoit de ſes honneurs flétris,
& les fiers aquilons, de colline en colline,
de ſon corps giganteſque emportent les débris.

& le laiſſe ſans vie, étendu ſur la terre,
comme un tronc qui blanchit au ſouffle des autans.

PAR M. LÉONARD.

VERS

Sur les Arrêts ordonnés à M. le Marquis DE LA FAYETTE, au retour de ſa première campagne d'Amérique.

UNE épouſe chérie & ſi digne de l'être,
n'a pu, de la Fayette, enchaîner la valeur.
Sourd aux cris de l'Amour, à la voix de ſon Maître,
de Neptune & de Mars, il brava la fureur.
Dans ſes foyers, le devoir le ramene :
Louis, au jeune Uliſſe, ordonne les Arrêts ;
de Noailles, adorant les vertus, les attraits,
près d'elle, il paſſera la Sainte Quarantaine ; (1)
& tout Paris le plaindra peu :
ſa faute, d'un commun aveu,
a bien mérité cette peine.

(1) C'étoit quelques jours avant le Carême.

ÉPITRE

A MON AMI,

Lors de mon entrée au Contrôle général, en 1780.

OUI, je vais abdiquer ma liberté chérie ;
& pour long-tems peut-être, ami, je m'expatrie,
loin des Muses, des Arts, de tout ce qui jamais
eut pour mon jeune cœur d'invincibles attraits.
D'Horace & de Chaulieu quittant l'aimable école,
transfuge du Permesse aux rives du Pactole,
aux tristes arbrisseaux qui naissent sur ses bords,
je suspendrai ma lyre. Eh ! quels tendres accords
en pourrois-je tirer dans la terre étrangère
où je vais m'enchaîner, captif involontaire ?
Ainsi le veut du sort l'arrêt impérieux.
Borné dans mes desirs, je demandois aux dieux
la médiocrité, l'obscure indépendance,
ce qu'il faut de moyens pour braver l'indigence,
ce qu'il faut de loisir pour de nobles travaux,
ce qu'il faut de santé pour jouir du repos :
moyens, santé, loisir, ces dieux dans leur colère
n'ont rien voulu donner à mon humble prière.

Rebelle à tes avis, par l'exemple entraîné,
je ne veux point grossir le nombre infortuné

de ces jeunes rimeurs sans état, sans asyle,
ignorés à la cour, mépriſés à la ville,
qui toujours dépendans d'un ſuccès incertain,
n'écrivent aujourd'hui que pour vivre demain.
Jadis la pauvreté dicta les vers d'Horace;
je n'ai ni ſon talent, ni ſon heureuſe audace.

Que faire donc? irai-je, ardent compilateur,
de vingt *in-folio* patient rédacteur,
avec peine obtenir d'un avide libraire
qu'à dix écus la feuille il fixe mon ſalaire?...
Pour m'élever enfin faudra-t-il m'avilir;
à des chefs de parti me vendre & m'aſſervir;
abjurer mon bon ſens, mon goût & ma franchiſe;
n'oſer jamais chez eux rire d'une ſottiſe;
ce qu'on y dit ou fait le trouver toujours bien,
& dans l'autre parti n'approuver jamais rien?
Le noble & digne emploi de la raiſon humaine!

« Mais, dira-t-on, il eſt encor plus d'un Mécène;
» il eſt, même à la cour, un reſte d'amateurs,
» du talent malheureux utiles protecteurs.
» Mérite, leurs bontés, dont ſouvent on abuſe:
» on n'a vu juſqu'ici que des jeux de ta muſe;
» conçois, il en eſt tems, de plus hardis projets;
» ton eſprit, aggrandi par de vaſtes objets,
» du public inconſtant peut fixer le ſuffrage,
» & d'un illuſtre appui obtenir l'avantage ».

Fort bien: dans les boſquets de cet humble vallon,
où chantèrent Tibulle, Ovide, Anacréon,

où la voix de Parny fait résonner encore
le nom mélodieux de son Eléonore,
quand je borne mes vœux à cueillir quelques fleurs,
heureux si je pouvois, illustrant mes ardeurs,
sous ces myrtes sacrés placer mon Emilie,
après Eléonore, & Corine, & Délie,
il faut que tout-à-coup quittant leurs doux abris,
& d'une folle audace insolemment épris,
j'aspire à pénétrer dans ce bois où Voltaire
partage les lauriers de Sophocle & d'Homère;
séjour antique & saint des vrais maîtres de l'art,
d'où Malherbe chassa l'ambitieux Ronsard,
où Rousseau, Despréaux, & Racine & Corneille,
souvent d'Apollon même ont enchanté l'oreille!
Comment, simple soldat, marcher parmi des rois?
A des concerts divins, comment joindre ma voix?
Ah! l'on verroit bientôt ma force défaillante;
& mon luth détendu fuiroit ma main tremblante.

« Ce ridicule effroi, cette vaine terreur,
» chez toi, je le vois bien, naît d'une vieille erreur.
» Un auteur, il est vrai, dans le siècle d'Horace,
» n'étoit jamais sans peine admis sur le Parnasse;
» au titre de poëte il aspiroit en vain,
» s'il n'étoit animé d'un esprit tout divin,
» si ses vers, destinés à passer d'âge en âge,
» des dieux qu'il célébroit n'imitoient le langage.
» Dans ce siècle de faste, où nos pères heureux
» virent tant de grands noms naître & briller pour eux,
» pour avoir même gloire, on prenoit même peine.

» Pégase, sans repos, haletant, hors d'haleine,
» maudissoit de bon cœur son pénible métier :
» mais du Pinde applani le facile sentier
» vers le riant séjour des neuf savantes fées,
» conduit plus doucement nos modernes Orphées,
» qui, d'énormes recueils augmentés chaque jour
» inondent la province, & la ville & la cour.
» Qui peut donc t'arrêter ? quelle crainte insensée
» tient ta plume captive, & ta verve glacée ?
» Imite cet essaim d'intrépides rimeurs :
» comme eux de la critique affronte les clameurs :
» si l'on siffle tes vers, plein du même courage,
» de ce siècle ignorant récuse le suffrage,
» & des âges futurs invoquant l'équité,
» pars avec de R*** pour l'immortalité ».

Pour l'immortalité ! nos sottises nouvelles
grace à l'impression, sont sans doute immortelles.
Mol...., du C...., Far...., L... de B.....,
grace à l'impression, sont immortels aussi.
Avant cet art fatal, au temple de mémoire,
il n'étoit qu'un seul livre, où la main de la gloire
traçoit en lettres d'or le nom de ces auteurs,
qui d'un peuple enchanté maîtres & bienfaiteurs,
éclairant l'avenir par de fécondes veilles,
ont rempli l'univers d'éclatantes merveilles.
Mais depuis que cet art, par Phébus inventé
pour dénoncer les sots à la postérité,
de leurs productions autrefois éphémères,
fait éclore en un jour des milliers d'exemplaires,

aussi bien que l'honneur, l'opprobre est éternel ;
& sur un second livre, au pied du même autel,
leurs noms restent gravés en grossière écriture,
pour servir de risée à la race future ;
c'est-là que sont inscrits tant de *braves rimeurs*,
qui tous *de la critique affrontent les clameurs* :
je n'ai point leur courage ; & sur ce grand registre,
je craindrois, avec eux, d'occuper un chapitre.

Mais enfin me voilà, de moi-même amoureux,
plus confiant encore, & plus aveugle qu'eux,
m'enivrant comme un autre au bourbier d'hypocrène,
& la plume la main descendant sur l'arène.
Autour de moi bientôt leur cohorte en rumeur,
d'un prix si glorieux me disputant l'honneur,
viendra comme une meute ardente à la curée,
fondre de toutes parts sur ma muse effarée ;
& si, pour mon malheur, par un léger succès,
on daigne encourager mes timides essais,
quel tumulte ! quels cris ! « voyez l'impertinence !
» on nous siffle, on nous berne, & c'est lui qu'on encense !
» quel est-il ? d'où vient-il » ? — Messieurs, je suis Breton,
& je viens à Paris pour chercher ce bon ton,
ce vernis aux talens, comme aux mœurs, nécessaire,
qui n'est hors de Paris, nulle part sur la terre.
Ce ton que parmi vous je viens étudier,
pour l'avoir, dites-moi, faut-il ainsi crier ?

Ils ne m'écoutent pas ; & leurs voix réunies
me donnent l'avant-goût du concert des furies.

Si, mettant leur vacarme & leur rage en oubli,
je veux m'environner d'un monde plus poli,
pour réussir, il faut, poëte débonnaire,
d'abord à tous les goûts m'efforcer de complaire,
louer tout sans réserve, & ne blâmer jamais.
Des méchans & des fous pourquoi troubler la paix ?
Pourquoi, dans la ferveur d'un honnête délire,
teindre mes foibles traits du fiel de la satyre,
contre tant de travers, sans fruit, me déchaîner ;
& par un goût malin me laissant entraîner,
singe de Juvenal, d'Horace & de Lucile,
glaner, après Boileau, sur un terrein stérile ?
Mais quoi ! dans son palais, quand je vois ce banquier,
jadis petit commis chez un marchand drapier,
s'engraissant à loisir de la perte commune,
compter par millions sa rapide fortune ;
quand sur un char brillant l'impudique Phryné
blesse tous les regards de son luxe effréné,
& nargue impunément, du sein de ses richesses,
ce peuple... qui n'aguère eut part à ses caresses,
de tous côtés enfin lorsque j'ai sous les yeux
du vice triomphant le spectacle odieux,
& l'insolent éclat d'un faquin sans mérite,
& l'aspect déchirant de la vertu proscrite,
pourrois-je me plier, vil & froid spectateur,
au style intéressé d'un éloge imposteur ?

Ainſi de toutes parts environné d'abymes,
banni des grands ſujets par ces eſprits ſublimes,
dont les mâles travaux les ont épuiſés tous;
& du tableau des mœurs par ce peuple de fous,
qui, malgré la douceur d'un eſprit pacifique,
éveilleroit en moi la verve ſatyrique,
je ſerai donc réduit à de vagues tableaux;
& ſans quitter la ville, habitant les hameaux,
on me verra, couvert de dépouilles ruſtiques,
ſervile imitateur des muſes germaniques,
fardant, ſans les orner, leurs trop ſimples chanſons,
promener dans Paris mes ennuyeux moutons!
Ou bien ſur un théâtre indécent & futile,
tirant d'un juſte oubli l'ordurier vaudeville,
briguer honteuſement un ſuccès peu flatteur,
aux dépens de l'eſprit, de l'oreille & du cœur!
Ah! que plutôt cent fois cette main deſſéchée,
reſte, eſclave inutile, à mon bras attachée,
que de faire jamais cet uſage odieux
de ce peu de talens que je reçus des dieux!

Parmi tous ces écueils, & voiſin du naufrage,
je vois s'ouvrir un port au milieu de l'orage:
quel qu'il ſoit, je m'y ſauve, & des vents tourmenté,
mon foible eſquif du moins y mouille en ſûreté.
Il a d'autres écueils pour une ame commune,
& par d'autres dangers il mène à la fortune.
Auſſi n'eſt-ce point-là que s'adreſſent mes vœux:
attendre un ciel plus calme, un vent moins orageux,
& reſpirer en paix dans ce port ſalutaire,

c'en eſt aſſez. Jamais les grandeurs de la terre,
la richeſſe, le luxe & tous ſes faux plaiſirs,
n'obtinrent, tu le ſais, un ſeul de mes ſoupirs.
Moins que jamais ces biens me ſemblent déſirables.
Celui qui s'arrachant à des périls aimables,
fuit la cour d'Apollon pour garder ſes vertus,
ne s'avilira point à celle de Plutus.

Par M. GINGUENÉ.

EPIGRAMME.

EH bien! ta pièce a-t-elle eu du ſuccès?
— Couſſi, couſſi! — Ma foi! cela m'étonne;
on eſt ſévère au théâtre français.
— Oh! diablement; car au fond, elle eſt bonne.
— Peux-tu, du moins?... Oui, je puis la changer,
& puiſqu'on veut ſa marche plus exacte,
pour opérer ce changement léger,
de mon premier, je fais mon dernier acte.

Par M. PONS DE VERDUN.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

FABLE.

UN riche avare écoutoit froidement
un pauvre laboureur exprimant sa misere,
sans murmurer contre son dénuement.
Impôts, grêle, corvée, ouvrages sans salaire,
tous les malheurs enfin l'avoient fait mendiant;
mais dans son corps flétri logeoit une ame fière.
Oh! c'est trop fort, dira certain lecteur!
donner une ame fière au rustre laboureur;
c'est bien choquer la vraisemblance.
Non, non, celui qui sait supporter l'indigence,
bénir les cieux dans la calamité,
repousser avec fermeté
de l'opulent, l'injustice ou l'offense,
de l'homme a conservé toute la dignité.
Mais revenons au fait en diligence.
Mon homme demandoit, & bien timidement,
quelques secours pour lui, ses enfans & sa mère.
Et pourquoi des enfans? un gueux n'en doit pas faire,
répliqua d'un ton méprisant
le financier au cœur de pierre.
Vous autres criailleurs, cachez sous vos haillons,
souvent des fainéans, plus souvent des frippons.
Travaillez, travaillez; vîte, qu'on se retire.

Moi, travailler; bon dieu! de foiblesse j'expire.
Je suis un malheureux, & non pas un coquin;
mais quand je le serois, hélas! mourant de faim,
vos dons auroient leur prix, l'aumône est toujours
bonne;
& puis sachez, monsieur, que le riche inhumain
qui se permet l'injure, en refusant du pain,
n'a plus le droit de mépriser personne.

Par Madame la Marquise DE LA FÉR**.

L'HEUREUSE MORT.

POUR maint abus, avec dame justice
un personnage étoit en différend:
chacun l'accuse, & veut qu'on le punisse;
il court maint risque.... un rhume alors le prend:
son Esculape aussi-tôt vient, opère,
& saigne, & purge.... en un mot, il fit tant,
qu'en peu de jours le malade est sous terre.
Lui trépassé: ma foi! dit le docteur,
toujours cet homme a joué de bonheur;
grace à mes soins, le voilà hors d'affaire.

UN BAISER, OU LA ROSE.

LA jeune amante de Colin,
Liſon, au lever de l'aurore,
retournoit au hameau voiſin;
une roſe paroit ſon ſein....
ſon ſein étoit plus frais encore.

Colin, jaloux de ſe venger
du froid qu'à ſa flamme elle oppoſe,
accourt, & prêt à tout oſer:
Bergère, il me faut un baiſer,
un baiſer, dit-il, ou la roſe.

Un amant a toujours raiſon
de la vengeance qu'il médite:
le baiſer fut pris de pur don,
mais, hélas! la pauvre Liſon
pour ce baiſer n'en fut pas quitte.

Colin veut la roſe à l'inſtant:
pour la roſe il fallut combattre;
accordez un pied à l'amant,
il ne ſera jamais content
avant que d'en avoir pris quatre.

A céder la rose à son tour,
il fallut enfin se résoudre....
Une belle contre l'amour,
c'est un pigeon contre l'autour,
c'est un roseau contre la foudre.

Privée alors d'un bien si cher,
dont le traître à ses yeux dispose,
Lison pleuroit : pour l'appaiser,
Colin lui tendit le baiser,
mais le frippon garda la rose.

Par M. LIEUTAUD.

EPIGRAMME.

J'AIME l'esprit, j'aime les qualités, les grands talens, les vertus, la science, & les plaisirs enfans de l'abondance; j'aime l'honneur, j'aime les dignités; j'aime un ami presqu'autant que moi-même j'aime une amante un siècle & par-delà : mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime le maudit or qui donne tout cela ?

Par M. HOFFMAN.

ÉPITRE
A M. BALZE,

Après avoir assisté à la lecture de ses Poésies lyriques, qui n'ont point encore été publiées.

A Nos vœux ne sois plus rebelle;
rends-nous ces vers délicieux
qu'en un porte-feuille envieux
a confinés ta main cruelle.
Vîte, fais briller à nos yeux,
sur notre horison littéraire,
ces météores lumineux;
qu'ils chassent la vapeur grossière,
dont un goût faux, contagieux,
de l'Hélicon si radieux,
a souillé la pure atmosphère.
Animé d'un sublime élan,
on t'a vu, cher à Melpomène,
de la tombe où dormoit sa haine,
faire sortir Coriolan.
Qu'il parut grand dans sa furie,
ce héros autrefois Romain (1)!

(1) Allusion à la belle réponse de Coriolan dans la tragédie de M. Balze.

VOLUMNIE.
Au nom de la patrie....
CORIOLAN.
Un banni n'en a plus.

Pour adoucir ſon ame aigrie,
Rome & les dieux parlent en vain;
Il voit les pleurs de Volumnie....
le fer eſt tombé de ſa main.
Non moins ému, l'affreux Zoïle
briſe ſon ſtilet inhumain.
Balze, ton triomphe eſt certain:
pendant que de Rome on exile
ton illuſtre républicain,
le Goût, dans ſon palais divin,
à jamais lui donne un aſyle.

Mais dieux! quels murmures flatteurs,
dans tout l'empire poëtique,
lorſque de leur priſon inique
ſortiront ces vers enchanteurs,
enfans dont la muſe lyrique
voulut couronner tes ardeurs!
Dans un cercle étroit de morale,
maint rimeur triſte & moribond,
de l'ode à la marche inégale,
a traîné le char vagabond.
Toi, tu dévores la barrière
que l'on oppoſe à ton effort,
& quand tu veux prendre l'eſſor,
le monde entier eſt ta carrière.
Ton génie ardent, généreux,
ſoumis au joug de la meſure,
en eſt plus fier, plus vigoureux;
il parcourt, libre dans ſes jeux,
tous les tableaux de la nature.

Dans ton vers noble ou gracieux,
rapide ou lent, vif ou nombreux,
jamais la raison ne sommeille;
par-tout le son flatte l'oreille,
quand l'image séduit les yeux.
En toi sur-tout, en toi j'admire
l'accord du son & de l'objet;
le rithme peint, lorsqu'il te plaît,
le souffle amoureux de zéphire,
la lutte horrible des autans,
des volcans la flamme effrayante,
& des mers la vague bruyante,
& le sourire du printems.

Mais dans la nature physique
ta muse captive gémit,
& tu cours, d'un pinceau magique,
rival du soleil qui nous luit,
aux champs de la métaphysique,
peindre la pensée & l'esprit.
Mon ame est-elle un vain phosphore,
un corps subtil & brillanté,
un feu léger qui s'évapore,
& se perd dans l'immensité?
Non, son essence originelle
s'offre, ainsi qu'un miroir fidèle,
ses devoirs & sa liberté:
si le néant est derrière elle,
devant est l'immortalité.
Non, l'univers, ce globe immense
où règne tant d'ordre & tant d'art,

n'eſt point l'ouvrage du haſard ;
il eſt fils d'une intelligence.
Par un ſacrilège travers,
en vain l'impie, au cœur pervers,
renverſe Dieu dans ſon audace ;
ton talent vainqueur le replace
ſur le trône de l'univers.
De-là, propice ou vengereſſe,
ſa main fait deſcendre ſur nous
les traits brûlans de ſon courroux,
ou les faveurs de ſa tendreſſe.
Je l'entends, ce Dieu de Sion,
annonçant au bruit du tonnerre,
la perte de ſa nation.
Sa voix a fait trembler la terre ;
& les ennemis de ſon nom
ſont diſſipés par ſa colère,
ainſi que la paille légère
par le ſouffle de l'aquilon.
Balze, ta carrière eſt remplie ;
ton talent, dans ſon vol altier,
a rendu l'univers entier
tributaire de ton génie.
Porté ſur des ailes de feu,
tu viens de parcourir la chaîne
qui des corps monte à l'ame humaine,
& de l'ame juſques à dieu.
Mais des hauteurs de cette ſphère
à peine rendu parmi nous,
tu veux chanter ce bien ſi doux,

qu'on cherche, & qu'on ne trouve guère.
Plus d'un philosophe rêveur
a disserté sur le bonheur.
Mais cette plante enchantereſſe
germe sur des bords peu connus.
Dans le jardin d'Académus,
charma-t-elle autrefois la Grèce ?
Croît-elle parmi les vertus,
dans l'antre obscur de la sageſſe,
ou bien au sein de la moleſſe
dans les boulingrins de Vénus ?
(La queſtion est indéciſe :
mon avis, sur ces grands débats,
est que tout mortel ici-bas
se fait un bonheur à sa guiſe.)
Recueillir des lauriers sanglans,
pour Crillon c'eſt le bien suprême ;
Damis préfère des talens
le pacifique diadême ;
Liſe & Titus mettent leurs vœux
à faire toujours des heureux ;
Cléon à tromper, à médire ;
Gluck à charmer par ses concerts ;
toi, Balze, à faire de beaux vers,
& toute la France à les lire.

Par M. MORRA

LA CONTEMPLATION.

J'Ai toujours aimé les côteaux,
les champs féconds, la riante prairie,
l'ombre des bois, le bord des eaux,
des habitans de l'air la douce mélodie,
le silence majestueux
d'un lieu solitaire & sauvage,
où des sens l'esprit se dégage
& s'élève jusques aux cieux.
Vous le savez, ô vous, qui me rendiez heureux!
du lac Léman agréable rivage,
sommets & vallons du Jura,
des noirs torrens ondes retentissantes,
gouffres profonds que mon œil mesura,
cavernes, roches menaçantes,
sentiers obscurs, vastes lointains,
tableaux frappans, beautés horribles,
qui déplaisez aux vulgaires humains,
& raviſſez les cœurs sensibles;
de vous je me souviens toujours;
comme l'on se souvient d'une fidelle amie,
qui fit le bonheur de nos jours,
& que la mort nous a ravie.

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LE DÉJEUNER.

AIR : *Que ne suis-je la fougere !*

DU souper j'entends sans cesse
vanter les bruyans plaisirs.
Quand on vit pour la tendresse,
il flatte peu les desirs.
Laissons souper la folie,
laissons dîner le gourmand :
ami vrai, sensible amie,
le déjeûner vous attend.

C'est l'éveil de la nature,
c'est l'heure du sentiment ;
les fronts y sont sans parure,
les cœurs sans déguisement.
Le déjeûner fait éclorre
les fleurs du sacré vallon :
c'est le festin où l'Aurore
rajeunit le vieux Titon.

On n'y craint pas la présence
d'un fâcheux, d'un indiscret ;
à table est la confiance ;
vers la porte est le secret.
Aussi voit-on qu'à Cythère

c'eſt le repas recherché :
l'Amour ſoupe avec ſa mère,
il déjeûne avec Pſyché.

A dîner, l'on parle affaire,
& la gaîté n'y dit mot :
le ſouper eſt moins auſtère ;
mais l'appareil eſt ſon lot :
le déjeûner ſeul raſſemble
le goût & la liberté ;
lui ſeul fait trinquer enſemble
le plaiſir & la ſanté.

Amitié, quand tu l'apprêtes,
il eſt le banquet des dieux :
patrone de ces retraites,
tu m'y fais trouver les cieux.
Bien fou qui cherche un royaume !
le vrai bonheur n'eſt pas là :
il déjeûne ſous le chaume
dans le Monomotapa (1).

Par M. PHILIPPON DE LA MADELAINE.

(1) Nom d'un monticule élevé dans les jardins de M. de Cr*.

LE CHAMEAU ET LE BOSSU,

FABLE.

Au ſon du fifre & du tambour,
dans les murs de Paris, on promenoit un jour
un chameau du plus haut parage,
& mille curieux, en cercle ramaſſés,
pour le voir de plus près, lui fermoient le paſſage,
& ne le voyoient point aſſez.
L'un admiroit ſa taille, un autre ſa ſoupleſſe,
celui-ci ſa vigueur, celui-là ſa nobleſſe.
Un riche, moins jaloux de compter des amis,
que de voir à ſes pieds ramper un monde eſclave,
dans le chameau, louoit un air ſoumis.
Un magiſtrat aimoit ſon maintien grave,
tandis qu'un avare enchanté
ne ceſſoit d'applaudir à ſa ſobriété.
Un boſſu vint, qui dit enſuite :
Eh ! Meſſieurs, pourquoi ces propos ?
vous n'avez pas pris garde à ſon plus grand mérite,
voyez s'élever ſur ſon dos
cette gracieuſe éminence.
Qu'il paroît léger ſous ce poids,
& combien ſa figure en reçoit à-la-fois,
& de nobleſſe & d'élégance !

En riant du boſſu, nous faiſons comme lui;

PIERROT.

Mais de ma Basque, dès ce jour,
si j'allois briser le tambour;
si tu redevenois ma princesse adorable;
si je t'ouvrois mes bras, si l'épaisseur d'un cable
me lioit à toi sans retour!...

COLOMBINE.

Bien qu'Arlequin ait l'éclat de l'ébène,
bien que ton cœur, malgré sa chaîne,
soit plus léger qu'un cerf-volant,
& plus brutal qu'un ouragan,
c'est avec toi que ton amie,
veut passer & finir sa vie.

LE DÉFAUT DE MÉMOIRE,

CONTE.

POUR votre époux, pour sa famille,
à quoi pensiez-vous donc, ma fille?
Accoucher sans avoir crié!
sur-tout, après votre aventure!...
Que vouliez-vous qu'Eraste augure?...
— Ma foi! je l'avois oublié.

Par M. DE LA PLACE.

EPITRE

ÉPITRE

A Mme la Comteſſe de Beauharnois, le jour de ſa fête.

ORNEMENT de Gnyde & du Pinde,
toi qui ſur le double côteau,
de nos littéraires Renaud,
Armide à la fois & Clorinde,
triomphes par un art nouveau;
ſenſible àuteur de Stéphanie;
ce jour, ce nom de Saint-François,
trahiſſent donc ta modeſtie,
& nous donnent enfin les droits
d'offrir nos chants à ton génie!
Mais que d'écueils! ſi de nos cœurs
le tribut te plaît & t'honore,
nos chants te plairont-ils encore?
Comment, ſur le parfum des fleurs,
comment tromper les ſens de Flore?
Si nous n'avions à célébrer
qu'une femme obſcure, ordinaire,
ce ſeroit de l'inaugurer
au trône banal de Cythère,
& ſoudain, chacun d'admirer.
Mais cet encens fade & vulgaire,
tu ne pourrois le reſpirer.
Auſſi je le dis ſans myſtère;

pourquoi t'aviſas-tu, dis-moi,
de ſortir du modeſte emploi
qu'a ton ſexe ſur l'hémiſphère?
Oſer cultiver ſa raiſon,
& négliger la grave affaire
du choix d'un bonnet, d'un pompon,
pour toucher d'une main légère,
la docte lyre d'Apollon:
Dieux! quel ſcandale! Des ruelles
vois ſur toi ſonner le tocſin,
tremble: à la ſuite de ces belles,
moi-même un grelot à la main....
Mais, non, devenons plus plaiſible;
ſi ton eſprit a des travers,
ton ame du moins eſt ſenſible:
en ſa faveur paſſons tes vers,
& ta proſe douce & flexible.
Le jour où Phébus réunit
ſous ces agréables demeures,
le goût, le ſentiment, l'eſprit,
jour léger qui paroît & fuit,
où le plaiſir ſonne dix heures
lorſque le tems frappe minuit;
j'ai vu ſouvent ton œil humide
au récit touchant des malheurs:
ta bouche, où ton ame réſide,
s'adreſſe toujours à nos cœurs.
Enfin, bienfaitrice honteuſe,
ſouvent, dit-on, ta belle main
fait dans l'ombre myſtérieuſe,

un don, comme on fait un larcin.
En faveur d'une ame auſſi bonne,
je te pardonne ta raiſon;
penſe, compoſe, écris, raiſonne;
gagne l'eſtime de Buffon;
couronne ta tête fertile
d'un laurier toujours verdoyant....
De crimes, quel nombre effrayant!
Mais je ſuis un Juge facile,
quand le coupable eſt bienfaiſant.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

ÉPITAPHE

Du Roi de Prusse (1).

CI gît un Philoſophe, un Monarque, un Guerrier,
qui fut de ſes Sujets, légiſlateur & père,
qui fit trembler le monde, & qui ſut l'éclairer:
mais, Pruſſien, ne crois pas, dans ta douleur amère,
que du grand Fréderic cette urne enferme tout;
ſa cendre eſt dans ces lieux, & ſa gloire eſt par-tout.

(1) Cette épitaphe a été faite à l'occaſion de l'inſcription latine : *Hîc cinis, ubique fama*, qui avoit été propoſée, & que l'on a trouvée beaucoup trop vague.

327663

COUPLETS.

JALOUX de donner bon exemple,
sur-tout d'égayer sa maison,
Monsieur Bardus, gros Franc-Maçon,
vient d'élever un nouveau Temple;
c'est-là qu'un brillant carnaval
finit & ramène l'année,
& l'existence est fortunée;
car on ne sort jamais du bal.

Sans cesse en ce pays fredonne
des perroquets l'essaim galant;
on n'y reçoit pas le talent,
de peur d'humilier personne.
Gercourt, des cœurs qu'il a soumis,
fait la liste fort à son aise,
& sans se lever de sa chaise,
dans une heure il a tout Paris.

Du Couvent les Supérieures
sont douze siècles ambulans,
qui, pour l'orner de tems en tems,
quittent leurs antiques demeures.
Ces Dames s'y traitent d'enfans,
rajeunissant toutes les heures;
& les femmes n'y sont majeures
qu'après l'âge de cinquante ans.

Par M. le Chevalier DU PUY DES-ISLETS.

L'ORIGINE DU CHANT.

HILAS aimoit, il brûloit pour Aminte;
mais nul éſpoir ne flattoit ſes douleurs:
d'un air diſtrait elle écoutoit ſa plainte,
d'un œil tranquille elle voyoit ſes pleurs.
Hilas gémit ſous un dur eſclavage:
ce n'étoit plus ce Berger ſéducteur,
dont la plus fière eût accepté l'hommage;
ce front ſi noble eſt couvert d'un nuage;
ces yeux ſi beaux ſont chargés de langueur.
Dans les déſerts il devance l'aurore:
là, négligeant ſon chien & ſes troupeaux,
au jour naiſſant il raconte ſes maux;
au jour fuyant il les redit encore.
Un ſoir, qu'au fond d'un antre obſcur & frais,
il ſe livroit à ſes ennuis ſecrets,
près de ce lieu vient rêver ſa Bergère.
Il l'apperçoit. Quel trouble! quels combats!
Volera-t-il au-devant de ſes pas?
Non, il s'arrête, il craint de lui déplaire.
Sans être vu de cet objet ſévère,
ſes yeux, de loin, admirent tant d'appas.
Mais l'inhumaine alors ne ſongeoit pas
aux malheureux que ſes yeux ont pu faire.
C'étoit le tems où le froid Aquilon
laiſſe aux Zéphirs émailler la verdure,

tems des plaiſirs, agréable ſaiſon,
où par la voix de toute la nature,
au genre-humain l'Amour donne leçon.
Tout cède alors à ſa flamme brûlante :
d'amour, au bois, le fier lion rugit :
d'amour, aux champs, la géniſſe mugit ;
& des oiſeaux la voix n'eſt ſi brillante,
que pour chanter le Dieu qui les unit.
Tandis qu'Aminte, aſſiſe ſous l'ombrage,
y reſpiroit la paix & la fraîcheur,
un roſſignol, ſur ce même rivage,
à ſa compagne exprimoit ſon ardeur ;
tout, dans ces bois ſe taiſoit pour l'entendre.
O ! de l'Amour interprète flatteur,
dans tes chanſons, que ſon langage eſt tendre,
dit la Bergère ! oui, ce Dieu t'a formé
pour être heureux ; & comment ſe défendre
d'un feu ſi vif & ſi bien exprimé ?
Heureux oiſeau, dit Hilas qui l'écoute,
tu l'as touché, cet inſenſible cœur
dont mes ſoupirs n'ont pu trouver la route.
O ! de ta voix ſi j'avois la douceur !
ſi je pouvois... Il ſe tait : l'eſpérance,
d'un ſort plus doux flatte déjà ſes vœux.
Le monde alors étoit dans ſon enfance,
& des beaux arts l'utile connoiſſance
n'éclairoit point cet âge ténébreux ;
on ignoroit les touchantes merveilles
des Amphions, & le ſecret heureux
d'intéreſſer le cœur par les oreilles.

Mais l'Amour parle, & ſon feu créateur
inſpire Hilas, l'encourage & l'éclaire.
Tous les matins, le fidèle Paſteur
va, ſans témoins, dans un bois ſolitaire.
Là, des oiſeaux écoutant les concerts,
ſa voix, d'abord incertaine & timide,
en longs éclats fait retentir les airs :
bientôt il tente un eſſor plus rapide ;
bientôt ſes chants ſuivis & cadencés,
ſont avec art ralentis ou preſſés.
Ce n'eſt pas tout : de ce nouveau langage,
il ſait déjà varier les accens :
veut-il d'Amour vanter les traits puiſſans,
ſa voix brillante étonne le bocage ;
célèbre-t-il la Beauté qui l'engage,
ſa voix touchante intéreſſe & ravit ;
peint-il l'ardeur dont ſon ame eſt atteinte,
les Dieux des bois ſoupirent de ſa plainte,
& comme lui Philomèle gémit.
Tous les Zéphirs aſſemblés pour entendre
ces airs charmans, vont au loin les répandre.
Aminte, au bruit de ces accens nouveaux,
s'étonne, cherche, & promenant ſa vue
de tous côtés . . . O ſurpriſe imprévue !
c'étoit Hilas qui charmoit les échos.
Hôtes légers de ce bocage,
oiſeaux, diſoit-il dans ſes chants,
enſeignez-moi votre ramage,
ma Bergère aime vos accens ;
fuſſent-ils plus tendres encore,

Ils ne sauroient rendre jamais
l'excès des charmes que j'adore,
ni l'excès des maux qu'ils m'ont faits.
Le Berger dit, & l'ingrate l'admire :
son cœur s'émeut pour la première fois ;
elle ne peut abandonner ces bois ;
en les quittant, elle rêve & soupire.
Mais ce n'est plus la curiosité
qui l'y ramène : elle y cherche, y désire
ce même amant si long-tems rebuté ;
dès qu'il paroît sur la rive fleurie :
elle l'appelle, & cherche à l'arrêter.
Jeux du Hameau, Compagnes, Bergerie,
il n'est plus rien qu'elle ne sacrifie
au seul plaisir d'entendre répéter
ces airs charmans dont son ame est ravie.
D'un doux espoir Hilas se sent flatter :
une insensible est bientôt attendrie,
quand on sait l'art de s'en faire écouter !
Ces chants si doux, c'est peu de les entendre,
du Berger même elle veut les apprendre.
Quelles leçons ! C'est-là qu'Amour l'attend.
Ce Dieu bientôt apprit à la cruelle,
quel risque on court quand on est jeune & belle,
& que pour maître on choisit un amant.
Dans ces chansons, qu'avec un soin extrême
elle répète à chaque instant du jour,
sa bouche apprend à dire je vous aime ;
son cœur l'apprit, & le dit à son tour.
Jeunes amans, profitez de l'exemple.

Pour être aimés, c'eſt peu d'être conſtans;
ſacrifiez aux graces, aux talens,
& le bonheur vous ouvrira ſon temple.
Vous ne devez qu'à leur ſecours heureux
ce don charmant d'intéreſſer une ame;
Hilas aimoit, on mépriſa ſa flamme;
Hilas chanta, l'Amour combla ſes vœux.

Par Madame VERDIER.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

« RENVOYEZ, diſois-je à Cloris,
» ce grand Laquais qui vous expoſe
» aux quolibets de tout Paris.
» — Non pas, dit-elle; il faut bien que l'on cauſe.
» Pour éviter les propos inſolens
» de la très-bonne compagnie,
» je ne vois point de jeunes-gens:
» mais Picard reſtera; je veux être ſervie ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

A Mme SAINT-HUBERTI,

*En sortant d'une représentation d'*Alceste.

LORSQUE Didon, par un amant trahie,
aux sombres bords alla chercher la paix,
tout a pleuré, jusqu'à l'envie,
qui s'étonna de sentir des regrets.
Aujourd'hui, par de nouveaux charmes,
Alceste intéresse à son tour,
& l'hymen vient mêler des larmes
aux pleurs qu'a répandus l'Amour.
Tu verras donc, fille de Melpomène,
l'envie en pleurs gémir de tes succès;
tant de beautés méritent bien sa haine:
pardonne-lui les maux que tu lui fais.
Jouis en paix de ta victoire,
& laisse siffler ses serpens;
ils ennoblissent les talens:
l'envie est l'ombre de la gloire.

Par M. HOFFMAN.

LE PRÊTRE
ET LES DEUX MOURANS,
FABLE.

Près d'un riche touchant à son heure dernière,
un Prêtre rempliſſoit ſon pieux miniſtère.
Le mourant qu'effrayoit l'approche de la mort,
ſe déſoloit; plaignoit le malheur de ſon ſort.
« Mon frère, lui diſoit le Chrétien charitable,
» le bonheur de ce monde eſt choſe périſſable:
» la fortune & ſes dons, le crédit, les honneurs,
» ne ſauroient occuper le vuide de nos cœurs.
» Ce monde n'eſt qu'un lieu d'exil & de paſſage;
» pour arriver à Dieu, la vie eſt un voyage ».
Le dévot ſermoneur lui tint d'autres diſcours;
mais le riche mourut en ſe plaignant toujours.
Le même Prêtre un jour, en faiſant ſa tournée,
entre dans le réduit d'un homme de journée;
il y voit un vieillard, de ſon long étendu,
non ſur un lit, mais ſur la paille;
des haillons tout troués l'empêchoient d'être nud,
& ſa garde étoit la muraille.
« Mon ami, dit le Prêtre au pauvre agoniſant
qui lui tend avec peine une main défaillante,
» ayez courage, il viendra ce moment,

» qui de votre ame eſt la plus douce attente.
» Ce monde-ci pour vous ne fut qu'une priſon,
» qu'une vallée, & de maux, & de larmes;
» la vie, hélas! pour vous, n'eut jamais aucuns
» charmes....
» Mon père, excuſez-moi; je n'ai nulle raiſon,
dit le malade, de me plaindre:
» j'ai toujours bien vécu, je n'ai manqué de rien.
» La vie a des douceurs, la mort n'eſt point à
» craindre
» pour qui n'a, comme moi, jamais fait que le bien.
» Je n'ai connu ni haine, ni vengeance;
» je n'éprouvai jamais de ſouci, ni de ſoins,
» que ceux qui regardoient ma ſimple ſubſiſtance.
» Mes outils, que voilà, me gagnoient les beſoins
» & l'entretien de la journée;
» ſans dette, nulle infirmité,
» gaîté, repos & liberté:
» la vie avec ces biens eſt-elle infortunée?
» Je rend graces à Dieu, qui m'a fait ſi long-tems
» jouir des vrais plaiſirs que nous offre la vie... ».
Le vieillard expira dans ces doux ſentimens.

O morale! ô philoſophie!...
chacun bien loin va vous chercher!
vous logez chez le pauvre, ah! c'eſt trop vous cacher!

Par M. LE MÉTÉYER.

STANCES OU QUATRAINS

Pour tenir lieu de ceux de Pibrac, *qui ont un peu vieilli.*

TOUT annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
on ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'Univers annonce sa puissance,
& la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présens.
Ah! si vous êtes son image,
soyez comme lui, bienfaisans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge;
ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas:
étudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage;
on conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, sois sincère,
obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père, un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;
de la vanité naît la honte;

c'eſt par l'orgueil qu'on eſt petit;
on eſt grand quand on le ſurmonte.

La politeſſe eſt à l'eſprit
ce que la grace eſt au viſage,
de la bonté du cœur elle eſt la douce image;
& c'eſt la bonté qu'on chérit.

Soyez vrai, mais diſcret; ſoyez ouvert, mais ſage;
& ſans la prodiguer, aimez la vérité;
cachez-la ſans duplicité,
oſez la dire avec courage.

Le premier des plaiſirs & la plus belle gloire,
c'eſt de répandre les bienfaits;
ſi vous en recevez, publiez-le à jamais;
ſi vous en répandez, perdez-en la mémoire.

Par VOLTAIRE.

SUR LA MORT

D'un homme qui la craignoit beaucoup.

O TROP heureux Damon, en terminant ſon ſort! le voilà délivré de la peur de la mort.

LISE ET DAPHNIS,

ROMANCE.

Sous l'humble toît d'une chaumière,
Liſe, dit-on, reçut le jour.
A peine ouverts à la lumière,
ſes yeux invitoient à l'amour.
Liſe ſi belle, ſi parfaite,
n'eut que des Bergers pour parens:
ainſi l'on voit la violette
croître parmi l'herbe des champs.

De Palémon & de Glycère,
Liſe en naiſſant combla les vœux;
Liſe à leur bonheur néceſſaire,
d'un tendre hymen ſerra les nœuds.
Sûrs de s'aimer, ſûrs de ſe plaire,
leurs cœurs ne deſiroient plus rien.
Hélas! le ciel dans ſa colère,
plaça le mal trop près du bien.

Un jour aſſis au pied d'un hêtre,
ils voyoient paître leurs troupeaux;
Liſe, apprenant à les connoître,
ſe mêloit aux jeunes agneaux.
Tout-à-coup s'élève un orage,
l'éclair brille, l'air eſt en feux;

chacun d'eux fuit ſous le feuillage :
mais où fuir le courroux des dieux ?

Un bruit affreux ſe fait entendre,
la foudre part, tombe en éclats ;
ſous l'arbre qu'elle met en cendre,
Liſe ſeule échappe au trépas.
Ah ! dans ce moment effroyable,
ſans doute une divinité
tendoit une main ſecourable
à l'innocence & la beauté.

La diligente renommée
en inſtruit déjà le hameau ;
Dorval, à cette infortunée,
offre un aſyle en ſon château.
Le récit de ſes maux le touche
autant que ſa naïveté ;
joli minois & fraîche bouche
embelliſſent la vérité.

On s'eſt joué de votre enfance ;
lui dit Dorval en l'embraſſant :
ſi l'on cacha votre naiſſance,
vos yeux décèlent votre rang ;
vous êtes faite pour la ville ;
venez habiter d'autres lieux :
on vous appellera Lucile ;
à la beauté ce nom ſied mieux.

Lucile, au printemps de son âge,
entroit dans la saison d'aimer ;
son regard timide & sauvage,
sembla tout-à-coup s'enflammer :
Dorval bientôt par-tout publie,
qu'il veut lui-même la doter :
pour effacer la plus jolie,
Lucile n'eut qu'à se montrer.

Daphnis vint offrir son hommage,
Daphnis s'exprimoit tendrement ;
il séduisoit par son langage :
qui séduit est bientôt amant.
Dorval flattoit son espérance,
Lucile approuvoit son ardeur.
Quand deux cœurs sont d'intelligence,
ils touchent de près au bonheur.

Daphnis, suspendez votre ivresse,
un rival l'emporte sur vous :
à sa naissance, à sa richesse,
Dorval immole deux époux.
A cet excès de barbarie,
le Berger ne survécut pas :
de l'amour il tenoit la vie,
l'amour lui donna le trépas.

Depuis cet accident funeste,
elle regrette son hameau ;
pour fuir des biens qu'elle déteste,
Lucile eut repris son troupeau.

En vain par un riche hyménée,
Dorval crut calmer ſa douleur :
le trait dont elle fut bleſſée,
jamais ne ſortit de ſon cœur.

Tyrans cruels, dont les contraintes
font le déſeſpoir des amans,
ſoyez ſenſibles à leurs plaintes,
la mort ſuit de près leurs tourmens.
Si le haſard, dans ſon caprice,
aſſigne les rangs ici bas,
le Ciel, blâmant cette injuſtice,
fit l'amour de tous les états.

Par M. D'AN....Y.

SUR UNE VIEILLE DÉVOTE.

A QUINZE ans, le démon la prit à ſon ſervice, elle a ſous ſes drapeaux doublement combattu; jeune, elle eut l'art de faire aimer le vice, vieille, elle fait déteſter la vertu.

Par feu M. BORDE.

VERS

*Lus chez M. de J***.*

Ami d'une volupté pure,
qui joignant aux vertus l'esprit & la gaîté,
marchez toujours à la clarté
du brillant flambeau d'Epicure;
que j'admire chez vous, doublement enchanté,
les prodiges de l'art, les dons de la nature!
Apollon vient s'asseoir sous vos rians berceaux.
Tiens, dit-il! veux-tu voir courir sur la verdure
ou des enfans ou des ruisseaux:
je suis le dieu de la peinture;
Tenière a par mon ordre animé ces tableaux.
Veux-tu voir courbée & tremblante,
le genou découvert, plus prompte que l'oiseau,
dans un marbre qui fuit s'envoler Atalante?
A Julien, pour toi, j'ai remis mon ciseau.
Je suis le dieu de la musique:
tantôt plaisant, tantôt tragique,
je fais gémir l'Amour, j'égaie une chanson.
Je veux que la beauté, que la voix la plus tendre,
dans ton harmonieux salon,
aux convives charmés tour-à-tour fasse entendre
Colette, Iphigénie, & Babet, & Didon (1).

(1) On avoit exécuté ce jour-là plusieurs morceaux de ces différens Opéras.

Je ſuis le dieu des vers. Mon plus noble langage
retracera pour toi ce Czar fier & ſauvage
par ſon Homère auſſi jaloux d'être chanté.
Vois ſon Homère (1) à ton côté
mêler à vos bons mots le plus fin badinage ;
ainſi que les héros, célébrant la beauté
& goûtant le plaiſir, ſans ceſſer d'être ſage.
Je ſuis le dieu du jour. Mes rayons éclatans
luiront ſur toi juſqu'à cent ans.
Jouis d'un ſiècle entier qu'Apollon te deſtine ;
mais pour combler tous mes bienfaits,
comme dieu de la médecine,
je ne t'approcherai jamais.

Par M. DUCIS.

(1) Feu M. Thomas.

EPIGRAMME.

UN Pédant ſur mes vers faiſant le connoiſſeur,
les trouve trop bien faits pour que j'en ſois l'auteur.
On m'en a lu des ſiens ; moi qui ſuis ſans malice,
je ne puis m'empêcher de lui rendre juſtice ;
& ſans dire qu'il brille avec les vers d'autrui,
je les trouve trop plats pour n'être pas de lui.

Par M. LELONG.

L'INSOMNIE.

AI-JE embrâſé mon ſang par les liqueurs ardentes
qui de l'Américain raniment les reſſorts?
Ai-je fait fermenter dans mon fragile corps
de Timor ou d'Aden les drogues irritantes?
Non; parmi les banquets les plus voluptueux,
au milieu des tributs des forêts & de l'onde,
les mets de l'âge d'or ſuffiſoient à mes vœux:
les poiſeaux, les poiſſons, les cadavres pompeux
m'inſpiroient une horreur profonde....
Et cependant un feu ſéditieux
s'élance en bondiſſant de mon cœur dans mes veines!
le ſommeil a fui de mes yeux;
j'implore en gémiſſant Morphée & tous les dieux....
Hélas! les dieux ſont ſourds, mes prières ſont vaines!
le feu qui me conſume en eſt plus violent;
il ſemble défier l'art du dieu d'Epidaure;
dans ma couche abattu je me couche brûlant,
brûlant d'amour pour ma ſenſible Laure....
ſes cheveux, appliqués ſur mon cœur palpitant,
ſont-ils trempés dans le ſang du centaure?
Ce chiffre, ces cordons, ce portrait que j'adore,
ſi-tôt que je les baiſe, allument dans mon ſang
une fièvre qui me dévore.
Je ne vois plus: un prompt frémiſſement
fait voler un nuage autour de ma paupière;

par un magique enchantement,
des fleuves & des monts franchiſſant la barrière,
l'Amour, auprès de toi, tranſporte en un moment,
mon exiſtence toute entière.
Laurette!.... je te ſuis dans tes rians vergers;
je reſpire l'air pur que ta bouche reſpire;
(c'eſt le ſouffle amoureux de Flore & du Zéphire,
quand la reine des fleurs éclot de leurs baiſers.)
Je te revois ſous le dais de verdure
que forment tes lilas aux panaches fleuris;
je te revois le long des bords chéris
que tes pieds délicats foulent à l'aventure,
lorſque Pétrarque en main & des yeux attendris,
tu lis de nos amours la fidelle peinture....
Tranquille, elle s'aſſied au bord d'une onde pure
où ſes attraits divins ſe peignent réfléchis:
des buiſſons d'alentour par mille fleurs blanchis,
ma main légérement vient agiter la tige;
le nuage amoureux voltige,
& ſes beaux cheveux blonds s'argentent au haſard.
Au ſein de tant de gloire, elle, toujours modeſte,
me ravit au ſéjour céleſte
par le charmant ſouris qui ſuit ſon doux regard.
Tantôt ſa voix ſenſible animant un air tendre,
auprès d'elle le jeune & brillant roſſignol,
retient ſes chants, ſuſpend ſon vol....
Ah! ſans doute, c'eſt pour apprendre
ces tons affectueux qui verſent dans les cœurs
le charme attendriſſant des plus douces langueurs!
Tantôt des fruits dorés, balancés ſur ſa tête,

elle veut faire la conquête ;
« Cher ami, rempliſſons, dit-elle, ce panier ;
» (tes doigts induſtrieux, avec le ſouple oſier,
» l'ont tiſſu de rubans pour le jour de ma fête.)
» Vois, comme depuis l'an dernier,
» de cet arbre dans l'air s'eſt élancé le faîte !
» viens, prends-moi dans tes bras; que j'atteigne ces
» fruits » ....
Elle étend ſes deux mains ; moi, je ſerre les miennes,
je preſſe le fardeau .... dieux ! j'ignore où je ſuis !
je me ſens défaillir... quel froid glace mes veines !..
Eh ! que dis-je ! je brûle ; oui, je brûle, & ma main ;
qui ſent battre ſon cœur, qu'électriſe ſon ſein,
pénétrée auſſi-tôt d'une ſubtile flamme,
eſt le point de mon être où court toute mon ame.
O tranſports ! ô bonheur ! ô douce illuſion !
ainſi mon éternelle & vive paſſion
réaliſoit, hélas ! mes erreurs les plus chères !
O vérité, que tu me déſeſpères !
Image du bonheur, je vous perds pour toujours !
faudra-t-il ſupporter les peines des amours,
ſans en être payé du moins par des chimères ?

Par M. BER***.

ENTREVUE

Du fameux Nouvelliſte des Tuileries, avec l'Abbé de Saint-Pierre, dans les Champs-Eliſées.

AVEC impatience ici l'on vous attend.
— Je n'ai, mon cher Abbé, pas perdu le moment;
j'arrive en diligence. — Eh bien! quelle nouvelle?
— Bonne. — La paix? — Elle eſt univerſelle.
— Seroit-il vrai? — Très-vrai. — Par quel évè-
nement?
contez-moi tout cela, vous êtes au courant:
de mes projets auroit-on fait uſage?
— Non. D'un roi ſeul cette paix eſt l'ouvrage.
— Quel Monarque à la terre a donc fait ce pré-
ſent?
— Le père des François, Louis-le-Bienfaiſant.
Déjà d'un monde à l'autre, on célèbre ſa gloire,
chaque pays élève un temple à ſa mémoire;
moi, jaloux d'en porter la nouvelle en ce lieu,
aux deux mondes, en paix, vîte j'ai dit adieu.

Par M. l'Abbé AVY**.

ÉPITRE

ÉPITRE
A L'INCONSTANCE.

DIVINITÉ de ma patrie,
fille de la coquetterie
& mère de la volupté,
à qui par ſes goûts emporté
dès long-tems mon cœur ſacrifie;
Reine des modes, des projets,
l'Amour te doit tous ſes ſuccès;
en tous lieux, on te défie;
on rend un culte à tes attraits:
reçois le mien, je ſuis français;
mon culte eſt une idolâtrie.

Je t'ouvre mon ame en ce jour,
de mes goûts je trace l'hiſtoire;
mais dans cette ame ſans détour
ne crois pourtant pas que l'Amour
diſpute à ſa ſœur la victoire;
l'Amitié, ce bienfait des cieux,
plaiſir pur, idole du ſage,
l'Amitié, tréſor de tout âge,
enchaîne mes fidèles vœux.
Oui, conſtant ſous ſes loix, je veux
qu'on reſpecte à jamais ſon temple;

mais en amour suivez vos goûts,
changez, trompez, que craignez-vous
de ce sexe perfide & doux
qui vous absout par son exemple?
Ce dieu si volage & si beau,
ce dieu si cher aux infidelles,
chargé d'un carquois, d'un bandeau,
sans l'usage heureux de ses ailes,
pourroit-il, au gré de nos belles,
porter en tous lieux son flambeau.
Dans les rians états de Flore,
la rose au zéphire inconstant
de sa beauté qui vient d'éclore
offre le tribut éclatant
humecté des pleurs de l'Aurore;
mais de cette reine des fleurs
il a beau vanter les couleurs,
le parfum, la fraîcheur divine,
il la caresse en se jouant,
persuadé qu'en appuyant,
il pourroit rencontrer l'épine.
J'approuve donc que tout amant
s'efforce, s'il se peut, de rendre
au sexe, plus léger que tendre,
par qui l'Amour vient nous frapper,
tous les soins qu'il sait si bien prendre
pour nous plaire & pour nous tromper.
J'approuve tout jusqu'au parjure,
mais l'amitié qui nous trahit,
outrage à jamais la nature.

vainement le tems s'applaudit
d'arracher du cœur qui gémit
le trait qu'enfonça l'impoſture,
il ne peut fermer la bleſſure,
& la mort ſeule la guérit.
Qui ne l'éprouve dans la vie?
Mais pourquoi d'une ame avilie
peindre à tes yeux les noirs excès?
Pardonne, déité chérie,
ſi ma muſe, dans ces portraits,
a mêlé la roſe au cyprès
& l'abſinthe avec l'ambroiſie.
D'un frais & conſolant tableau
égayons plutôt l'ordonnance;
je veux peindre ici le plus beau:
je reviens donc à l'inconſtance.

O volage & puiſſant Jupin,
quel fut ton bonheur, ton deſtin!
Tantôt chez la fille d'Acriſe
on te voit deſcendre en flots d'or;
tantôt la fille d'Agénor
qui pour un taureau s'humaniſe,
ſur ton dos, loin de ſon ſéjour,
s'élance, amoureuſe & ſurpriſe,
t'excuſe en faveur de l'Amour,
& s'applaudit de ſa mépriſe.
A tes vœux bientôt tout céda,
témoin Antiope & Léda;
par-tout l'Amour vole à ton aide;

nouveau Prothée, il sert tes goûts.
Va, je te les pardonne tous,
oui tous, excepté Ganimède.
De tes goûts ami complaisant,
j'admire encor l'heureuse adresse
de cette Nymphe qui n'osant
confier au jour sa tendresse,
en faveur d'un berger charmant,
dans ses bras la nuit prudemment
descendoit du rang de déesse.

Martyrs de la fidélité,
vous dont la gravité m'accuse
d'erreur & de légèreté,
quelle chimère vous abuse !
Pourquoi voulez-vous que ma muse
renchérissant sur Céladon,
& des bords du fade Lignon
respirant la vapeur mortelle,
vante d'une chaîne éternelle
l'insipide uniformité,
puisque mon humeur infidelle
trouve à-la-fois chez la beauté
& son excuse & son modèle ?

Par M. DAMAS.

STANCES
AU PRINCE DE CONTI,

Pour un Neveu du P. SANADON, *Jéſuite.*
(*Le P.* Sanadon *eſt ſuppoſé parler lui-même de l'autre monde.*)

VOTRE ame à la vertu docile
eut de moi plus d'une leçon :
je fus autrefois le Chiron
qui guidoit cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
connu de vous dans votre enfance,
n'a pour reſſource que mon nom,
vos bontés & ſon eſpérance.

A vos pieds je voudrois bien fort
l'amener pour vous rendre hommage :
mais j'ai le malheur d'être mort,
ce qui s'oppoſe à mon voyage.

Votre cœur n'eſt point endurci,
& ſur vous mon eſpoir ſe fonde.
Je ne peux rien dans l'autre monde :
vous pouvez tout dans celui-ci.

trouble une république entière,
& le forfait du coupable puissant
est toujours expié par le foible innocent.

Par M. HOFFMAN.

QUEL SERVICE!

LE Rédacteur d'un recueil littéraire
comptoit sur son débit.... il alloit désarmer
la fortune à ses vœux jusques-là fort contraire;
l'embarras étoit d'imprimer.
Mondor apprend sa peine, il vient. — Plus de misère!
je vous prête vingt-cinq louis,
en or, tout neufs, six cens livres, vous dis-je.
Je ne suis pas un juif: pour intérêt j'exige
qu'au nombre de vos vers six cens des miens soient mis.
Le besoin pressoit; comment faire?
Les vers sont apportés, l'engagement est pris,
l'ouvrage sous la presse, & Mondor dans sa terre.
Un mois après, de retour à Paris,
il va chez le Poëte: — Eh bien! mon cher confrère,
notre recueil a-t-il beaucoup donné?
— Ah! vos vingt-cinq louis m'auroient tiré d'affaire;
mais l'intérêt m'a ruiné.

Par M. le Marquis DE FULVY.

A M. VERNET (1).

QUOI! pour l'automne de tes ans,
les fleurs semblent renaître encore!
Aussi brillant qu'à son aurore,
ton génie enchaîne le tems?
Est-ce un feu divin qui t'anime?
ton pinceau ne peut-il vieillir?
Ah! de la palme légitime
qu'à ton âge tu sais cueillir,
homme immortel, Peintre sublime,
tu peux, crois-moi, t'énorgueillir.
Bien moins heureux que toi, sans doute,
Corneille, dans ses longs travaux,
est resté trop tard sur la route
qu'il a frayée à ses rivaux.
Dans sa vieillesse languissante,
l'auteur du Cid & de Cinna
esquissa d'une main pesante
Agésilas & Surena.
Mais toi, digne amant de la gloire,
conservant toujours ses faveurs,
& sans rivaux & sans vainqueurs,
tu cours au temple de mémoire.

(1) Cet Artiste célèbre a fait cette année pour M. le Comte de V**, un tableau digne en tout de son Auteur, & de l'Amateur dont il orne le cabinet. (*Note de l'Auteur.*)

Poursuis : loin de te ralentir,
permets que le nouveau Mécène
dont nos arts ont à s'applaudir,
te retienne encor dans l'arène
où tu sembles te rajeunir.
Redouble d'efforts pour lui plaire;
imite l'astre étincelant
qui, dans sa brûlante carrière,
lorsqu'il arrive à son couchant,
verse encor des flots de lumière.

Par M. VIGÉE.

LE MOULINET.

SUR une perche, auprès d'une guinguette,
ces jours derniers, je vis un mouliner;
du moulinet sortoit une baguette
qu'une bamboche à pleines mains tenoit;
vous eussiez cru que le moulin tournoit
par les efforts de la marionette :
point; le moulin dans son tour l'entraînoit.
Voilà maint homme en place trait pour trait;
qu'il a de mal! ah! sans doute il s'échine;
il est souvent debout toute la nuit;
comme il conduit, disons-nous, sa machine!
c'est sa machine, amis, qui le conduit.

Par M. PONS DE VERDUN.

FANNY,

OU

CE QUE C'EST QUE D'AIMER.

Air : *Daigne écouter l'Amant fidelle & tendre.*

FANNY chantoit au bord d'une onde claire :
« Pour être heureuse on dit qu'il faut charmer ;
» qui me dira ce que c'est que de plaire ?
» qui me dira ce que c'est que d'aimer ?

Tircis accourt d'une marche légère,
car les échos venoient de l'informer,
que tout auprès il est une Bergère
qui veut savoir ce que c'est que d'aimer.

» Fanny, dit-il, beauté touchante & pure,
» toi que le ciel prit plaisir à former,
» seras-tu donc dans toute la nature,
» seule à savoir ce que c'est que d'aimer ?

» Vois les oiseaux qui peuplent ce bocage,
» dans leurs ardeurs entends-les s'exprimer ;
» du tendre amour c'est-là le doux langage,
» c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

» Sur ces rameaux, vois-tu ces tourterelles
» dans leurs ébats au plaisir s'animer ;
» s'unir cent fois en agitant leurs ailes ;
» c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

» Sans les connoître, adorable Bergère,
» ces feux divins, tu sais les allumer ;
» vois les transports que tu causes, ma chère ;
» c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

» Mais dans tes yeux, il brille ce feu tendre,
» comme Tircis, Fanny fait s'enflammer.
» Ah ! tu comprends, cesse de t'en défendre,
» oui, tu comptends ce que c'est que d'aimer.

» De mon bonheur laisse-moi voir le gage,
» dans ces beaux yeux qui voudroient se fermer ;
» quelle rougeur colore ton visage !
» c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

» Petits oiseaux, célébrez ma victoire ;
» j'entends déjà les échos confirmer
» de ma Fanny le bonheur & ma gloire,
» en répétant : ah ! qu'il est doux d'aimer » !

Par M. CARN**.

LE SILENCE,

ODE EN STANCES IRRÉGULIÈRES.

E'l silenzio ancor suole
Haver prieghi e parole.

CONTEMPORAIN avec l'éternité (1),
Silence, tu régnas sur la nature entière,
long-tems avant que la matière
reçut les loix de la Divinité :
tout fut en toi ; sans toi, rien n'eût été.

Quand Dieu créa les cieux & l'onde,
tu présidois à ce vaste dessein ;
tu conseillois sa sagesse profonde :
il se renfermoit dans ton sein,
pour méditer les loix qu'il préparoit au monde.

D'abord les élémens s'armèrent contre toi ;
le mouvement te déclara la guerre ;
l'air retentit, & le bruyant tonnerre,
portant le désordre & l'effroi,
sépara les cieux de la terre.

La terre, en ces premiers instans,
parut soumise à ta puissance ;

(1) Cette première strophe est imitée de l'*Ode au Silence*, du Comte *de Rochester* ; le premier vers est traduit littéralement. (*Note de l'Auteur.*)

Et les humains, dans ces jours d'innocence,
par de tumultueux accens,
ne profanoient pas ta présence.

Dans un muet ravissement,
ils contemploient l'azur du firmament,
la pompe du soleil, l'éclat de la verdure,
& partageoient dans le recueillement
le calme heureux de la nature.

Bientôt la discorde enfanta
la violence & l'artifice;
aux droits de son voisin, le voisin attenta;
l'éloquence parut, & lâchement prêta
son prestige trompeur à la basse injustice.

Par fois tu pareillois calmer
les haines, les complots, les sanglantes querelles:
mais trop souvent les factions rebelles
ne rentroient dans ton sein que pour se ranimer
& méditer leurs vengeances cruelles.

O crime! ô jour de la terreur!
ministre de la mort, l'homme, dans sa fureur,
devient le fléau de la terre;
dans ses mains je vois le tonnerre,
& sous ses pas, le carnage & l'horreur.

Mais si la terre dépeuplée,
sous un Titus respire consolée

avec tous les beaux arts à l'instant tu renais ;
& ta douleur n'eſt plus troublée
que par les chants joyeux qui célèbrent la paix.

Quand le génie enfante ſes merveilles,
quand Linus, Amphion ſe plaiſent à toucher
le ſonore inſtrument qui charme nos oreilles,
ton calme préſide à leurs veilles :
les Muſes, dans ton ſein, aiment à ſe cacher.

Mais on voit chaque jour s'affoiblir ton empire ;
ton culte eſt dédaigné des mortels inſenſés :
à la ſeule folie, en leur bruyant délire,
avec éclat, leurs vœux ſont adreſſés :
ils ſemblent tous ligués pour te détruire.

Tu t'es réfugié ſous ces monts caverneux
où ſoupiroit le tendre Amant de Laure ;
ton repos n'eſt troublé, dans ces ſauvages lieux,
que par le murmure amoureux
de l'onde qui l'appelle encore.

On y trouve ces mots gravés ſur un rocher :
Mortels, éloignez-vous de cette auguſte rive ;
votre bruyant aſpect pourroit effaroucher
une ombre dolente & plaintive
qu'une autre ombre revient chercher.

Silence ! ah ! viens encore habiter nos chaumières ;
viens raſſurer le cœur des ſenſibles Bergères ;

& pour rendre ſon charme à l'indiſcret Amour,
défens aux échos d'alentour
de réveler ſes doux myſtères.

Sans toi, la timide Beauté
n'oſeroit écouter le deſir qui la preſſe :
c'eſt ſous ton voile épais, qu'avec ſécurité,
ſon ame s'ouvre à la tendreſſe,
& ſes ſens à la volupté.

Le tems qui ronge la nature,
travaille ſourdement à rétablir tes droits ;
des céleſtes décrets en vain l'homme murmure :
rien ne pourra changer d'irrévocables droits ;
les mondes rentreront dans une nuit obſcure.

Quel jour affreux d'horreur & de calamité!
Dieu paroît, l'univers s'abîme épouvanté ;
tout finit, le néant commence ;
& dans ton ſein, majeſtueux Silence,
repoſe enfin l'éternité.

Par Madame la Baronne DE BOURDIC.

COUPLETS

D'une jeune Dame à son mari.

JE vois exaucer mes desirs,
mon ame s'ouvre à l'espérance;
le Ciel devoit à mes soupirs
cette flatteuse récompense.
Il manquoit à mon tendre cœur
le plaisir de te rendre père:
on ne doit prétendre au bonheur,
qu'à l'instant où l'on devient mère.

Toi qui respires dans mon sein,
soi l'unique bien que j'envie,
oui, tu fixeras mon destin,
tu vas m'attacher à la vie.
Le chagrin trouble mon repos,
souvent en secret je soupire;
mais j'oublirai bientôt mes maux,
en voyant mon enfant sourire.

Hélas! afin de le sauver
de tous les dangers de l'enfance,
sans cesse il faudra me priver
du doux plaisir de sa présence.

Ne vois pas d'un œil mécontent,
mes soins & ma tendresse extrême :
être jaloux de son enfant,
c'est être jaloux de soi-même.

LE GASCON PACIFIQUE,

CONTE.

UN nouvel échappé des bords de la Garonne,
au jeu faisoit certain trafic,
qui, découvert par certaine personne,
lui valut un soufflet public.
— Ceci s'adresse à moi, je m'imagine,
dit le Gascon reprenant son enjeu ;
& regardant la porte à la sourdine :
vous ne plaisantez pas ? — Non, fripon, non, morbleu.
— Sandis ! vous faites ben, monsieu ;
je n'aime pas que l'on badine.

Par M. LEMANCEL.

LE DANGER DE LA LIBERTÉ,

CONTE MORAL,

Adreſſé aux jeunes perſonnes du Sexe.

De mon printemps j'ai paſſé le bel âge,
cet âge qui ne revient point,
& dont l'amour eſt le partage.
De maturité donc, malgré moi, bien atteint,
ne pouvant être fou, j'ai tenté d'être ſage,
moral du moins, & ſur-tout dans mes vers.
Sexe charmant! pardon, ſi trop loin de vos fers,
je viens remplir ici cette ennuyeuſe tâche,
bien plus que vous cela me fâche;
bien plus que vous encor, je ſais ce que je perds.
De mon projet pourtant ne prenez nul ombrage:
on peut tout adoucir juſqu'à la vérité;
à vous la dire je m'engage;
mais deſirant d'être écouté,
d'un conteur je veux prendre, & l'air & le langage,
& même, ſi je peux, la grace & la gaîté.
Objet des ſoins de la plus tendre mère,
Julie atteignoit ſes quinze ans;
déjà certains deſirs naiſſans
l'aidoient à débrouiller cet aimable myſtère,
que devinent ſi bien les ſens.
Autant de ſa première enfance
on avoit ſurveillé les jeux,

Autant on redoubla de zèle & de prudence,
lorſque parurent dans ſes yeux,
cette douce langueur, ce trouble dangereux,
témoins intéreſſans de ſon adoleſcence.
Des maximes de la décence,
on lui prêchoit l'auſtérité,
des mœurs la régularité,
les devoirs de la bienſéance,
ceux même de la piété :
ſur-tout on lui montroit comme un piège apprêté,
comme un poiſon pour l'innocence,
les vains plaiſirs de la ſociété.
Au reſte, de l'eſprit qui brilloit dans Julie,
on n'avoit pas deſſein de négliger la fleur,
ſa mère en vouloit faire une femme accomplie ;
mais avant tout, une fille d'honneur.
O jeuneſſe toujours frivole !
ne voudrez-vous jamais écouter la raiſon ?
De ce plan d'éducation,
notre belle enfant ſe déſole,
& n'y voit que contrainte & que privation.
Toujours avec ſa mère ou la prude Aliſon !
aucuns plaiſirs à ſon uſage !
point de commerce avec le voiſinage !
jamais à l'Opéra, mais ſouvent au ſermon !
force livres d'étude ou de dévotion,
mais de romans, pas une page ;
danſes ſans figurans, muſique ſans chanſon,
des modes pas plus qu'au village !
enfin, & ſur ceci l'on peſe davantage,

pas un jeune-homme admis dans la maison.
Ah! vivre ainsi, c'est être en esclavage,
c'est languir dans une prison!
Se faisant de ses jours une si triste image,
un matin, dans sa chambre, elle se tourmentoit,
se dépitoit, se lamentoit,
lorsqu'enfermé dans une cage,
le serin qu'elle y nourrissoit,
fit tout-à-coup entendre son ramage:
elle vole à l'oiseau; mais ce joli chanteur,
dont le gosier faisoit merveille,
en la voyant, prend de l'humeur,
& ne répond à *baisez, petit cœur*,
que par un cri qui déchire l'oreille.
Il s'agite en sa cage, & déjà sur son dos,
on voit se hérisser la plume qui le couvre;
son œil s'enflamme, son bec s'ouvre,
& cramponné par ses ergots,
il mord cette lèvre charmante,
ce doigt mignon qu'à travers les barreaux,
pour le calmer on lui présente.
Loin de gronder ce garnement,
loin d'en vouloir à sa petite rage,
l'esprit frappé, Julie en ce moment,
s'attendrit sur son sort en pensant à sa cage.
Contre ma mère, eh quoi! j'ose me récrier!
je l'accuse d'être cruelle!
& moi, dit-elle, & moi, bien plus barbare qu'elle,
pauvre petit! je te tiens prisonnier!
A son effor, de quel droit m'opposai-je?

ce bien dont je te prive, hélas!
la liberté n'eſt-elle pas,
comme le mien, ton privilège?
Jouis-en, mon aimable oiſeau,
jouis-en : dès ce jour vole dans la campagne,
& choiſiſſant une douce compagne,
vas goûter avec elle un plaiſir tout nouveau;
vas, dis-je. Sur le champ, voilà la cage ouverte,
&, tout en modulant un air,
ſur un des toits voiſins, auſſi prompt que l'éclair,
le ſerin vole, hélas! & va chercher ſa perte.
Des moineaux du quartier, redoutable fléau,
un chat, qui ſur ce toit vient à la découverte,
oreille fine, œil ſûr & pate alerte,
l'entend, le voit, le hape & n'en fait qu'un morceau.

Jeunes beautés! voici l'inſtant de la morale :
pardon, encore un coup, il la faut eſſuyer;
mais pour ne pas vous ennuyer,
je fuirai des pédans la méthode banale,
je ferai court, & d'un long entretien
qu'eût notre Belle avec ſa mère,
quatre mots feront mon affaire :
les voici; je n'y change rien.
Tu vois, ma chère enfant, par ce trait exemplaire,
tu vois que, ſans avis, ſans guide, ſans ſoutien,
pour la jeuneſſe foible, aveugle & téméraire,
la liberté n'eſt pas un bien.

Par M. MDCCLXXIX.

IL FAUT TOUJOURS EN VENIR-LÀ.

JEUNES Beautés qui faites taire
tous vos desirs,
& fuyez du Dieu de Cythère
les doux plaisirs;
vains préjugés, pures grimaces
que tout cela!
Il faut toujours, quoi que l'on fasse,
en venir-là.

Julie étoit jeune & jolie
comme Cypris;
le beau Dorilas de Julie
étoit épris.
Mais en vain, d'amour à la Belle
l'Amant parla;
Il ne put jamais avec elle,
en venir-là.

La beauté passe, on vit Julie
s'humaniser;
on voulut bien, par fantaisie,
la courtiser;
du Dieu d'amour la douce ivresse,
tant la charma,
qu'elle auroit desiré sans cesse,
en venir-là.

Enfin disparurent ses graces,
& pour jamais;
bientôt on ne vit nulles traces
de ses attraits.
Et vint le tems où notre Belle
plus ne trouva,
quelqu'un qui voulût avec elle,
en venir-là.

Julie alors un peu plus sage,
se repentit
de n'avoir pas mis son bel âge
mieux à profit.
Rappellez-vous, gentes fillettes,
souvent, cela:
vous ne sauriez, assez jeunettes,
en venir-là.

L'AIGLE ET LES PETITS OISEAUX, FABLE.

L'AIGLE, rassasié des serviles honneurs
que lui rendoient jusqu'en son aire,
une foule d'oiseaux qu'on appelle grandeurs,
Ducs, Milans & Condors, empressés à lui plaire
pour en obtenir des faveurs,
d'hommages plus réels envia les douceurs.
Il part, & dans une tournée,
voit des nids de Pinsons, de Bréans, d'Etourneaux,
&, je pense, aussi des moineaux,
gens, à chaque saison que ramène l'année,
soutenant de leur mieux leur pièvre destinée.
Sa présence les charme : ils ont quitté les bois,
pour voler tous à sa rencontre;
tous font pour lui des vœux; tous chérissoient ses lois :
quelque part qu'un bon roi se montre,
il s'entend bénir mille fois.
L'aigle, de leur tendresse obtint cet heureux gage,
& voit qu'il eût été leur souverain par choix.
Nul accent douloureux n'attriste son passage,
hors quelques Moineaux francs, qui sous de pauvres toits,
ont peine à nourrir leur ménage.

& dont la défaillante voix
demande au Ciel que l'aigle les soulage.
Pas n'y manqua l'oiseau de Jupiter :
aussi ce fortuné voyage,
doubla pour lui l'amour des habitans de l'air :
de voir de près le peuple il connut l'avantage,
& se promit encor de goûter ce bonheur.

Ailleurs un plus brillant hommage
peut paroître suspect aux cœurs qu'il est flatteur ;
mais c'est-là qu'on entend le langage du cœur.

Par M. l'Abbé AUBERT.

A M. LE COMTE DE V**.

LONG-TEMS jouet de trois Divinités
dont le bandeau fait le malheur du monde,
comme un vaisseau toujours battu de l'onde,
mon sort flottoit dans les adversités ;
seul au milieu de ce funeste orage,
ma lyre encor luttoit avec courage :
elle accusoit le ciel trop rigoureux :
le ciel fut sourd ; mais V.... sut m'entendre.
Il accourut ; son ame fière & tendre,
connut la mienne, & je devins heureux.

Par M. LEBRUN.

L'INVENTION DU HAUT-BOIS.

DANS l'antique mythologie,
on lit que Minerve autrefois,
ayant inventé le Haut-Bois,
voulut de ſa douce harmonie
régaler les Dieux ſes amis.
Un tel orgueil eſt bien permis :
mais qui chante ſans qu'on l'en prie,
eſt naturellement ſoumis
à quelque peu de raillerie.
Dans ce beau Palais du Soleil
que chanta le divin Homère,
eſt un ſalon peint en vermeil
& tout éclatant de lumière,
où les Dieux tiennent leur conſeil.
Trois cens ſoixante-cinq croiſées
qu'a compaſſé le Dieu du jour,
à diſtance égale poſées,
en éclairent le beau contour.
Sur le plafond, l'on voit les heures
danſer, ſe tenant par la main ;
ſur les lambris peints par Vulcain,
l'on voit dans leurs douze demeures,
les douze ſignes & les mois.
Soumis à d'immuables loix
dans leurs tours & retours faciles,

malgré leurs circuits éternels,
pour les Dieux ils sont immobiles,
mais ils courent pour les mortels.
C'étoit dans ce salon magique
que la fille de Jupiter
devoit donner son beau concert,
& faire admirer sa musique.
De magnifiques trépiés d'or,
sièges des Déités suprêmes,
sortent du fond d'un corridor,
pour venir se placer d'eux-mêmes.
Déjà Jupiter est assis;
sa barbe noire & ses sourcils
lui donnent l'air un peu sévère.
Junon, avec sa taille fière,
son port de Reine & ses yeux bleus,
& son beau paon tout couvert d'yeux;
le blond Phébus, sa sœur guerrière,
enfin, & Déesses & Dieux
montent au Palais de lumière.
Vénus y paroît à son tour,
Vénus dont la présence inspire
le plaisir, la joie & l'amour;
elle sourit, & son sourire,
plus doux que la clarté du jour,
embellit encore ce séjour.
Vous comprenez bien que les Grâces
la suivoient d'un air ingénu:
elles sont toujours sur ses traces.
Son fils lui-même demi-nu,

conduiſoit la troupe en déſire
des Ris, des Plaiſirs & des Jeux.
Ciel ! quels ſujets & quel empire !
& qu'on a bien raiſon de dire
que le bonheur eſt pour les Dieux !

Mais il tems que l'on commence.
Minerve paroît à la fin ;
d'un pas guerrier, elle s'avance.
Déjà Momus, d'un air malin,
criant vingt fois : Faites ſilence !
chacun obéit à ſa voix.
Minerve ſaiſit ſon Haut-Bois,
tous les yeux ſont fixés ſur elle....
Vous le ſavez, Minerve eſt belle,
non de cette douce beauté,
qui, ſous un air naïf, recèle
l'intéreſſante volupté ;
mais à ſa grace naturelle,
il ſe mêle un air de fierté
qui me plaît dans une Immortelle.
Elle étoit belle ; & cependant,
lorſque, ſans paroître troublée,
en préſence de l'aſſemblée,
elle emboucha ſon inſtrument,
ô triſte, ô fatale diſgrace !
elle fit ſi laide grimace
que tout l'Olympe en éclata.
Momus, Momus la répéta ;
alors un rire inextinguible
fit pâmer les Dieux immortels ;

Jupiter même y fut ſenſible,
& dans ſes atours ſolemnels,
il parut lui-même riſible.
Minerve pleine de dépit
contre les Dieux, contre ſon père,
jetta ſa flûte de colère,
& du Palais elle ſortit.
On diſoit ſa flûte caſſée;
mais j'ai lu dans certain écrit,
que Momus l'avoit rapiécée;
que ce Dieu, pour jouer d'un tour
à la ſuperbe Melpomène,
quitta le céleſte ſéjour
pour la porter ſur notre ſcène.
D'où vient que lorſqu'un ſot auteur
que ſa folle fureur énerve,
vient étourdir le ſpectateur
du bruit fatigant de ſa verve,
vous pouvez dire hardiment:
Ce Monſieur a pris ſûrement
le Haut-Bois fêlé de Minerve.

QUATRAIN.

L'HISTOIRE, a dit quelqu'un, faite pour nous inſtruire,
a beſoin que l'Auteur ſoit ſans religion;
mais ne pouvoit-on pas auſſi juſtement dire,
qu'il doit également être... ſans penſion?

Par M. DE LA PLACE.

SUR LA DÉCADENCE DES BONNES ÉTUDES,

POËME.

De la Grèce & de Rome, admirateur ſtupide,
quoi! Damis, vous n'avez pour modèle, pour guide,
que ces vieux écrivains autrefois revérés!
Que je plains votre erreur, ami! quoi! vous pourrez,
à ces obſcurs travaux, proſtituer vos veilles,
& pâlir ſans pudeur ſur ces froides merveilles!
Je veux de ce travers vous guérir ſans retour;
ouvrez-moi votre cœur, & parlons ſans détour.
Quel charme trouvez-vous dans le jargon mauſſade
du bavard qui rêva l'aſſomante Iliade?
Pouvez-vous digérer ces éternels combats,
de ces Rois harangueurs l'inutile fatras?
Laiſſez, laiſſez, Damis, aux Daciers, aux Saumaiſes,
ce gros volume enflé d'héroïques fadaiſes;
des ſavantas poudreux que les noirs bataillons
careſſent, en bâillant, toutes ces viſions;
qu'un pédant étonné de ſe trouver ſi tendre,
adore ſans aimer, admire ſans entendre;
qu'il me vante à genoux, mais ſans verſer de pleurs,
d'un tragique ampoulé les ſtériles douleurs,
de Pindare en fureur l'harmonieux délire.
Ariſtote! Platon!... moi, je n'en fais que rire!

Parlez ; vit-on jamais briller en beau vélin,
dans le boudoir d'Iris, un lourd pédant latin ?
Vit-on jamais, auprès de ces feuilles légères (1),
des prodiges du tems archives éphémères,
tout brillant de dorures, & moulé par Didot,
le chantre si vanté de ce guerrier dévot,
esclave de ses Dieux, & qui, Roi sans noblesse,
pleure dans les dangers & trahit sa maîtresse ?
Je veux à votre goût, je veux à vos travaux,
offrir un but plus grand, de plus nobles rivaux.
Ouvrez les yeux, Damis, voyez sur mes tablettes,
des foiblesses du cœur les brûlans interprètes (2) ;
du Parnasse François les chef-d'œuvres nouveaux,
Vaudevilles, Chansons, Opéra, Madrigaux,
le Drame au regard sombre, à la voix menaçante,
l'Héroïde où souvent une femme mourante,
de l'art du bel-esprit épuise les trésors,
& va de ses sermons édifier les morts.
Voilà, voilà, Damis, vos modèles, vos maîtres !
n'allez pas, imitant nos gothiques ancêtres,
dans le bourbier latin lourdement vous plonger :
cet Abbé Papillon, si pimpant, si léger,
on le fête, on l'adore ; il faut briller pour plaire,
attendrir nos Laïs, les flatter, ou se taire.
Ainsi parloit Damon, Damon jeune étourdi,
des beaux-esprits gourmands, à sa table applaudi ;
Damon ivre d'encens, d'orgueil & de fumée ;
Damon, le teint fleuri, la tête parfumée,
répand, avec son or, ses vers & ses bons mots,

(1) Les Journaux & autres feuilles périodiques.
(2) Les Romanciers.

d'un souris dédaigneux écrase ses rivaux,
tranche, protège, chante, & va dans les coulisses
d'une Reine gagée adorer les caprices.

En vain contre Damon, du fond de vos tombeaux,
vous réclamez le prix de vos nobles travaux :
il faut céder, ô vous dont les doctes ouvrages
ont depuis deux mille ans, usurpé les hommages
& le crédule encens des aveugles mortels ;
il brise votre orgueil, il brise vos autels.
Il a parlé.... Tombez, idoles de la terre !
Dans ta main foudroyante, il éteint le tonnerre,
ô toi, qui balançant & Philippe & les Dieux,
fis pâlir d'un héros le front victorieux.
Aux champs de Marathon (1), en vain pour te défendre,
des vainqueurs de l'Asie on vit frémir la cendre ;
il faut céder. Et toi, dont le mâle pinceau,
des fureurs de la Grèce a tracé le tableau (2),
toi dont le sens profond, l'éloquente énergie
des sages, des héros allume le génie,
sors de ta tombe, & viens admirer ton rival ;
vois Damon, il est riche... il marche ton égal.

O Damon, c'est en vain que ta Muse coquette,
de ton goût, de tes mœurs trop fidelle interprète,
des Grecs & des Romains veut t'ouvrir le tombeau,
de leur antique gloire éteindre le flambeau,
le flambeau qui, brillant sur ta triste Patrie,

(1) Allusion à la belle apostrophe de Demosthènes aux héros de Marathon.
(2) Thucydide.

ralluma de ſes feux ſa gloire & ſon génie :
un moment, s'il ſe peut, abandonne, Damon,
ta Phryné, tes flatteurs, ton futile Apollon ;
ſuis-moi dans ce boſquet, près d'une ſource pure ;
vois ce ſage vieillard (1), le maître d'Epicure ;
il prend ſa lyre ; écoute : il va, dans ſes chanſons,
de l'auſtère morale égayer les leçons.
Dieux ! il chante la roſe, il chante ſa maîtreſſe,
il chante ſes plaiſirs, ſes amours, ſon ivreſſe,
il danſe ; il eſt heureux : ſur ſes cheveux blanchis,
il répand des parfums, il enlace des lys ;
il a, ſans bel-eſprit, de l'éclat & des graces :
vois, avec les Amours, vois voler ſur ſes traces,
l'élégant Théocrite, & Moſchus, & Bion,
qui de Vénus en pleurs peignit l'affliction,
Adonis déchiré par un monſtre farouche,
le baiſer amoureux expirant ſur ſa bouche.
Pleurez, Graces, & vous, témoins de ſon malheur,
ſombres bois, de Vénus partagez la douleur ;
pleurez, Nymphes, pleurez ; recueillez, tendre amante,
on ame & le baiſer ſur ſa lèvre mourante :
il n'eſt plus. De l'Amour épuiſant les fureurs,
tu brûles pour Phaon, il le fuit... & tu meurs,
ô Sapho ! le tyran qui t'arrache la vie,
enflamme, avec ton cœur, tes vers & ton génie.
Entends-tu de Japet le fils audacieux (2) :
il brave, auprès d'Eſchile, & la foudre & les Dieux ;
l'enfer en eſt ému ; les ombres fugitives,
du lugubre Achéron épouvantent les rives :

(1) Anacréon.
(2) Prométhée.

près de Sophocle, Ajax exprime ses fureurs,
Œdipe ses forfaits, Electre ses douleurs;
contre un mal qui le ronge épuisant son courage,
Philoctète gémit dans son antre sauvage.
Quel vieillard, le front ceint d'un laurier immortel,
partage d'Apollon & le trône & l'autel?
il embouche, Damon, la trompette guerrière!...
Vois-tu ces corps sanglans rouler dans la poussière?
tout fuit.... Hector armé de fer & de flambeaux,
des Grecs épouvantés embrâse les vaisseaux:
d'un effroyable cri Mars ébranle la terre;
son sang coule... il frémit, il invoque son père:
tout tremble.... Jupiter a froncé les sourcils.
Devant ces murs sacrés que lui-même a bâtis,
armé de son trident, dans leurs cavernes sombres,
Neptune a fait pâlir les infernales ombres.

Oui, j'admire, Damon, ce peintre audacieux,
tantôt de la nature émule gracieux:
des baisers, des desirs, d'une volupté pure,
il anime, ô Vénus! ta brillante ceinture.
Je l'admire, s'il peint un héros malheureux (1),
luttant contre la mort, la fortune & les Dieux;
s'il chante les combats, Achille & sa colère,
ce n'est point un mortel, c'est un Dieu... c'est Homère.
Tel le guide éternel de ces mondes errans,
l'astre majestueux qui mesure le tems,
s'élève, & parcourant son immense carrière,
verse sur les humains la vie & la lumière.

Par M. MASCLET, *de Douai.*

(1) Ulysse.

STANCES.

SONGES rians de la jeuneſſe,
que vous nous quittez promptement !
faut-il qu'une ſi douce ivreſſe
ne dure pas plus d'un moment ?

Age heureux, où tout ſemble aimable,
où chaque objet offre un plaiſir !
vif attrait, charme inexprimable,
le cœur s'épuiſe à te ſentir.

Pourroit-il d'un feu qui dévore
éprouver deux fois les effets ?
des cendres s'échauffent encore,
mais ne ſe rallument jamais.

Il n'eſt plus rien, rien qui m'enflamme ;
je languis triſte & ſans deſirs :
mais il reſte au fond de mon ame
une image & des ſouvenirs.

Par M. ANDRIEUX.

LES DEUX SOURIS,

FABLE.

Deux Souris, allant à la quête,
trouvèrent au fond d'un buffet
un long vaſe plein d'huile. « O ma ſœur, quelle fête!
» Çà, régalons-nous bien »! Mais l'ouverture étoit
ſi petite qu'on n'y pouvoit
paſſer la tête,
tête d'une ſouris s'entend.
Lors de ronger l'huilier, mais il étoit d'argent;
& partant à l'abri des efforts de leur dent.
En murmures confus leur déſeſpoir éclate.
De le verſer on tente vainement,
il tient trop ferme ſur la jate.
On ſe regarde triſtement.
« La ſeule odeur en eſt divine;
» ah! faut-il, breuvage charmant,
» ne pouvoir te goûter quand la ſoif nous domine »!
L'autre plus alerte & plus fine:
« laiſſez m'y rêver un moment ».
Alors, ſur ſa petite patte,
appuyant ſon petit menton,
baiſſant ſa tête délicate,
les yeux fermés, & penſant tout de bon,
ſon eſprit, occupé du projet qui le flatte,
eſt abſorbé dans la réflexion.

» M'y voilà, m'y voilà, ma mère,
dit-elle enfin. » Eh bien! parlez, parlez,
» voyons, comment? Çà regardez-moi faire,
» & vous m'imiterez après si vous voulez ».
Elle dit, & sa queue est dans l'huilier trempée;
elle l'en tire, & sans plus de façon,
la lèche, & fait une bonne lipée.
L'autre admire l'invention,
elle en rit, mais elle en profite,
& dans l'huilier aussi met sa queue au plus vîte.
L'une monte, l'autre descend,
enfin.... enfin dans un instant,
le vase est vide, & leur soif assouvie.

La force bien souvent sert moins que l'industrie.

Par M. FALLET.

A Mme THÉODORE D'AUBERVAL.

QUE tu possèdes bien l'art d'attirer les cœurs!
notre ame est dans tes yeux, quand ils suivent tes traces;
Horace te voyoit quand il peignoit les Graces,
dénouant leur ceinture & dansant sur les fleurs.
Charmante d'Auberval, orne long-tems la scène,
enchante un peuple gai dont tu fais les beaux jours.
J'accuse le destin qui loin de toi m'entraîne:
il ne faut pas te voir, ou bien te voir toujours.

Par M. LÉONARD.

LES DEUX GLYCERES.

Air : *Le connais-tu, ma chère Eléonore?*

COMBIEN Glycère étoit simple & naïve,
quand je la vis pour la première fois!
un air sensible, une démarche vive
dès cet instant me soumit à ses loix.

Sein palpitant & timide prunelle
montroient un cœur tout prêt de s'enflammer;
on y voyoit ce trouble qui décèle
& le besoin & la crainte d'aimer.

Un baiser pris faisoit rougir Glycère,
& pour deux jours me rendoit satisfait;
on disputoit une faveur légère,
j'étois content d'un plaisir imparfait.

Tout est changé : Glycère peu sauvage,
à mes desirs laisse prendre l'essor;
on me permet de cesser d'être sage;
ce que je veux, je l'obtiens sans effort.

A chaque instant le myrte me couronne,
on me prévient dans le moindre desir;
à mes ardeurs Glycère s'abandonne;
j'ai tout enfin, excepté du plaisir.

Tous les matins, Glycère à sa toilette
rougit encor, mais ce n'est qu'au pinceau;
& chaque jour, moins jeune & plus coquette,
elle a besoin d'un ornement nouveau.

Ah! ce n'est plus cette simple Bergère
qu'avec transport je pressois sur mon sein;
je desirois, mais j'avois, ô Glycère!
tant de plaisir à vous baiser la main!

Par M. CARN**.

VERS PHILOSOPHIQUES

Adressés à M. S. D. M.

L'HOMME dans tous les tems peut se mettre en ménage;
la femme est sa maîtresse au printems de son âge,
sa compagne à l'époque où brille la raison,
& son soutien enfin dans l'arrière-saison:
plaire, aimer, consoler, semble être son partage;
qui l'obtient est heureux: mais qui s'en passe est sage.

Par M. l'Abbé DE SCHOSNE.

LE COURS,

OU

LA PROMENADE.

Nulla venenato littera mixta joco est. Ovid.

LE printems, à nos Boulevards,
rend la verdure & tous leurs charmes;
déjà nos Beautés sous les armes,
y viennent briguer nos regards.
La mode assigne sous des hêtres,
les plus brillans des rendez-vous.
Nos merveilleux, nos petits-maîtres,
exhalent l'ambre le plus doux.
Nos Abbés, armés de lorgnettes,
nos Robins, aux cheveux flottans,
nos aimables impertinens,
& la foule de nos coquettes,
en lévite, en chapeaux galans,
ombragés de riches aigrettes,
recueillent dans ces courts instans
le fruit de leurs longues toilettes.
Allons observer de plus près,
cet essaim pouſſé par l'usage;
guettons, mes crayons sont tout prêts,
les ridicules au passage.
Je veux, en t'offrant mes tableaux,

flottent bouclés à l'aventure :
l'esprit des fleurs s'exhale autour
du gazon qui lui sert de trône,
& la foule qui l'environne,
brûlant d'amour-propre & d'amour,
sème autour d'elle la saillie,
les bons mots, les ris agaçans,
& quelques-uns des complimens
qu'admet la bonne compagnie.
Belle encor, parée avec art,
Ninon, dans la lice attirée,
& d'adorateurs entourée,
les enchaîne d'un seul regard.
L'Amour sur ses lèvres respire,
mais il fuit son perfide cœur :
sa voix trahit ceux qu'elle attire ;
son geste ment, & son sourire
comme ses yeux, est imposteur.
Dans une demi-solitude
sous l'ombrage d'un petit bois,
parmi des prudes de son choix,
j'entrevois la fraîche *Gertrude*,
dont l'œil voit tout en tapinois.
La riche & modeste dentelle
couvre & pare son cou charmant ;
une croix, dévot ornement,
qu'un fin cristal orne & recèle,
& sa bague de sacrement
ont remplacé le diamant
qui moins que ses yeux étincèle.

Dieux ! sous son ajustement noir,
son *Andromaque* & son mouchoir,
qu'elle intéresse ! qu'elle est belle !
mais qu'elle a l'air de le savoir !...
Arrête, Muse, quelle audace !
sans art, sans but & sans esprit,
je peins un sexe qu'on chérit,
tandis qu'aux hommes je fais grace !
Médire est une volupté,
on sent cela sans être femme ;
mais notre sexe, en vérité,
vaut-il les frais de l'épigramme ?
Et quels sont les héros du jour ?
çà, Mesdames, en conscience ?...
de vrais colifichets de Cour,
des maris jaloux sans amour,
des amans nuls ou sans prudence.
Je ne dis rien des ennuyeux,
de ces brid'oisons si comiques,
si bêtes & si dédaigneux ;
ni de ces pédans sérieux,
aux rides creuses & caustiques,
citant, ne pouvant faire mieux...
Laissons passer les envieux
au teint pâle, aux regards obliques,
avec les rieurs sardoniques,
blasés, blafards & bilieux,
& tous ces nobles sans ayeux,
ou s'en donnant de chimériques.
Mais voyez dans ce char roulant,

de ce mortel l'enorme masse ;
son air est fat, sa mine basse,
& son maintien impertinent.
C'est *Turcaret* l'apoplectique ;
il a su, par un art magique,
tant il est habile enchanteur !
changer en palais magnifique
le toît d'un père laboureur ;
& depuis que son ame fière,
a pris, du sein de la poussière,
un noble essor vers les grandeurs,
il méprise l'humble vulgaire,
rougit de son vertueux père,
& brigue pour sa fille altière
l'alliance des grands seigneurs.
C'est lui dont l'énorme opulence,
généreuse par vanité,
fait les frais de leur élégance,
& de tout leur faste emprunté.
En revanche, sur son passage,
voyez-vous pas de toutes parts
les glaces des plus lestes chars
s'abaisser pour lui rendre hommage ?
Quel fracas ! & quel tourbillon
roule en nuage de poussière !
Place à la voiture légère
que précipite Phaëton !
Eloignez-vous, peuple stupide,
Moncade vole au rendez-vous.
Il apperçoit son Aspasie,

deſcend, & *ſes rivaux jaloux*
ont tremblé devant ſon génie.
Déjà ſa main a réparé
le déſordre de ſa parure:
chaque mot qu'il a proféré,
eſt pour eux une énigme obſcure,
& pour elle un trait admiré....
Mais la nuit de ſes voiles ſombres,
couvre les belles & les fleurs;
les airs épanchent des vapeurs
trop dangereuſes ſous ces ombres;
on déſerte ces verds lambris,
Moncade dans ſon vis-à-vis
place ſa brillante conquête,
& va ſouper en tête-à-tête
dans le plus diſcret des réduits.
Sur quel ton ſe monte ma lyre!
Dieux! que fais-je, mon cher Cr...
ſans efforts pourras-tu me lire,
toi qui déteſtes juſqu'au nom,
juſqu'à l'ombre de la ſatyre?
tu la déteſtes, je la hais;
mais une eſquiſſe ſi légère
ne peut s'adreſſer ni déplaire
à des eſprits ſains & bien faits;
& qu'accuſeroit leur colère?
des tableaux ſont-ils des portraits?
Viens, fuyons ces longues allées,
où de nos Vénus étalées
les charmes ſe font admirer;

fuyons ; pour ne pas respirer,
avec le chaud & la poussière
un esprit de critique amère,
& le besoin de censurer.
A ce monde faux & frivole,
& des vrais plaisirs dégoûté,
qu'une douce société
ennuie, & jamais ne console,
laissons une odieuse école
de luxe & de dicacité.
Dans son parc si frais & si vaste,
loin du tumulte & loin du faste,
allons, conduits par l'amitié ;
& dans des entretiens utiles,
que les Gesner & les Virgiles
de nos plaisirs soient de moitié.
Prés fleuris, vignobles fertiles,
sombres bois, campagnes tranquilles,
heureux, qui parmi vos douceurs,
coule des jours purs & paisibles,
que charment des femmes sensibles,
& des amis chers aux neuf sœurs !
Si Palès, qu'en secret j'adore,
comble mes innocens desirs,
ah ! j'en fais le serment encore,
je fuis la ville & ses plaisirs ;
sur les côteaux, dans mes loisirs,
assis sous un vieux sycomore,
sans dédains, comme sans regrets,
je contemplerai ces palais

qui ſe perdent au ſein des nues,
& loin des cités corrompues,
mes jours couleront dans la paix.
Retraite heureuſe & bien-aimée,
quand pourrai-je enfin t'habiter?
Oh! qu'avec joie on doit quitter
le bruit, la fange & la fumée,
pour livrer ſon ame calmée
au doux bonheur de végéter!
Ce vœu t'étonne, mais écoute....
lorſqu'on a ſervi les humains,
c'eſt un droit qu'on acquiert ſans doute.
Ami, mes titres ſont-ils vains?
je comptois trois luſtres à peine,
& déjà je portois la chaîne
que je traîne encore aujourd'hui;
en la rompant, je ne ſouhaite
que de jouir dans ma retraite
du repos qui m'a toujours fui.
Ainſi le tonnerre & l'orage
grondent pendant que je t'écris;
bientôt dans l'humide nuage,
brillera l'écharpe d'Iris,
& les haleines épurées
du Zéphire enfin de retour,
ſe jouant ſur les fleurs ambrées,
qui peuplent mon riant ſéjour,
finiront l'orage & le jour
par la plus belle des ſoirées.

LE LYS, LA ROSE, ET LE TILLEUL.

FABLE.

DEUX fleurs, l'autre matin, disputoient de beauté :
le Lys de sa blancheur faisoit grand étalage,
& la Rose, avec vanité,
disoit qu'à son éclat tout devoit rendre hommage.
A l'entendre, elle étoit le chef-d'œuvre des Dieux.
Pour le Lys, se croyant l'ornement de la terre,
il ne trouvoit rien sous les cieux
plus que lui capable de plaire.
Pendant ce débat important,
près de ces fleurs, la Violette
émailloit du jardin le tapis verdoyant,
ne disoit mot, & parfumoit l'herbette.
De leur éloge & de leur différend
un vieux Tilleul impatient
n'attendit pas le reste.
Je préfère, dit-il, la Violette à vous ;
elle exhale en tous lieux des parfums aussi doux,
& qui plus est, elle est modeste.

Par Madame la Marquise DE LA F**.

STANCES
SUR L'ILLUSION.

BIENFAISANTES illuſions,
frivoles, mais chères images,
ſauvez-nous des réflexions,
& gardez-nous d'être trop ſages.
Soyons heureux par des romans,
ſi des romans peuvent ſuffire ;
ce n'eſt, hélas ! qu'à ſes dépens
que l'homme parvient à s'inſtruire.

Qu'importe à l'ardeur de nos vœux
que le bonheur ne ſoit qu'un ſonge ?
dormons, ſi le rêve eſt heureux,
&, s'il ſe peut, qu'il ſe prolonge.
Jamais dans l'erreur du ſommeil,
nul retour fâcheux n'importune ;
ce n'eſt qu'au moment du réveil
que commence notre infortune.

On me promet que mes plaiſirs
m'échapperont comme un nuage ;
& l'on menace mes deſirs
d'être trompés dans un autre âge :
Il ſe peut ; mais j'aurai goûté,

en dépit de l'expérience,
mille ivresses qu'en vérité
connoît peu tant de prévoyance.

Faut-il à de douces erreurs
préférer des vérités dures ?
Oh ! j'aime à douter des malheurs
dont si hardiment tu m'assures ;
froid censeur de mes chers défauts,
tu crois tous mes plaisirs factices :
des préjugés, peut-être faux,
m'offrent de réelles délices.

N'appuyons pas sur le plaisir,
souchons-y d'une main légère :
malheur à qui fut parvenir
à n'y plus voir qu'une chimère !
Je dois peu de remercîmens
au docteur qui m'en désabuse :
tous ses désolans argumens
valent-ils l'erreur qui m'amuse ?

Craindrois-je donc de respirer
la fleur qu'un jour verra flétrie ?
Du Tokai qui va m'enivrer
irai-je remuer la lie ?
Dois-je anticiper mes destins
pour m'enrichir d'inquiétude ?
s'assurer de maux incertains
feroit un beau fruit de l'étude.

Trop de clarté bleſſe nos yeux,
la vérité brûle & ravage :
l'illuſion ſéduit bien mieux,
& ſon demi-jour nous ſoulage.
L'une orne tout par ſes travers,
ſur les roſes joue & badine ;
l'autre, dévaſtant l'univers,
ſe traîne d'épine en épine.

Voyant chaque objet tel qu'il eſt,
la raiſon s'attriſte & ſoupire ;
le plaiſir toujours ſatisfait,
ſe le peint tel qu'il le deſire.
Si dans ce monde un peu flatté
tout me plaît, me rit & m'enchante,
faut-il, pour plus de vérité,
en chercher un qui me tourmente ?

Tandis que s'abreuvant de fiel
la philoſophie aſſaſſine
craint de frotter d'un peu de miel
le vaſe de la médecine :
moi, j'aime à répandre des fleurs
ſur les landes où je m'égare ;
je ſuis auſſi ſobre de pleurs,
que de ris on la voit avare.

Par M. le Comte RAIECKI.

QUATRAINS.

RÉPRIMEZ tout emportement :
on se nuit alors qu'on offense ;
& l'on hâte son châtiment,
quand on croit hâter sa vengeance.

De l'émulation distinguez bien l'envie,
l'une mène à la gloire, & l'autre au déshonneur :
l'une est l'aliment du génie,
& l'autre est le poison du cœur.

La dispute est souvent funeste autant que vaine.
A ces combats d'esprit, craignez de vous livrer ;
que le flambeau divin qui doit vous éclairer,
ne soit point en vos mains le flambeau de la haine.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge :
l'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran ; redoutez ses attraits,
& vivez avec lui, sans être en esclavage.

Par VOLTAIRE.

ÉPITRE

A MADAME LA DUCHESSE DE N***.

O Vous dont l'affabilité
fait la parure la plus belle,
vous qui donnez à la bonté
une grace toujours nouvelle,
bienfaitrice de mon pays,
j'apporte à vos pieds mon hommage.
Graces à vous, dans ſon voyage,
une Princeſſe, honneur des lys,
a de ſa préſence chéris
réjoui ces lieux fortunés
où vos ancêtres étoient nés,
où les miens reçurent la vie.
Riom va vous devoir encor
ce beau canal ſi néceſſaire
dont pour nous l'onde ſalutaire
roulera des paillettes d'or.
Quel avenir! quelle eſpérance!
quel ineſtimable bienfait!
Penſer au bien que l'on a fait,
de bien faire eſt la récompenſe.
Livrez votre cœur à l'attrait
de cette douce jouiſſance;
voyez un peuple ſatisfait
avec cette ſimple éloquence

qui ne brille point, mais qui plaît,
exprimer sa reconnoissance.
Il dit, je le crois comme lui,
qu'avec le beau nom de Narbonne
l'aimable épithète de bonne
rime mieux encore aujourd'hui.
Nous applaudissons la Fortune,
reine aveugle de ces bas lieux,
qui, du prix le plus glorieux,
paye une vertu peu commune,
& pour vous fait avoir des yeux.
De cette bisarre déesse,
je n'ai pas trop à me louer;
souvent je l'ai vu se jouer
de mes vœux & de sa promesse.
Me plaindrai-je de sa rigueur?
Non, puisqu'elle vous environne
de biens, de plaisir & d'honneur;
elle a soin de votre bonheur:
il faut bien que je lui pardonne.

Par M. l'Abbé MAT***.

IMITATION DE MARTIAL.

POUR le coup! je vous tiens, voyons vos vers.
— A d'autres!
Pourquoi cela, Damis? — Vous me liriez les vôtres.

Par M. R***.

PLAINTES D'UN BERGER,

ROMANCE ALLÉGORIQUE.

BERGERS, & toi, petite Lise,
sur ces gazons asséyez-vous;
du sort il faut que je vous dise
à quel point j'ai senti les coups.

Parmi vous, il en est peut-être
qui, comme moi, nés pour souffrir,
n'auroient jamais desiré naître,
& souvent ont voulu mourir.

Il me souvient qu'un tendre père
me dit, penché sur mon berceau :
Adieu, mon fils, aime ta mère,
je vais loin conduire un troupeau.

Ma mère, à l'abri du grand monde,
de moi prit soin, sur moi pleurant :
mais un roseau qui croît dans l'onde,
n'est-il pas toujours chancelant?

De mille maux qui m'accablèrent,
je fus atteint entre ses bras.

Les jours, les mois, les ans passèrent,
& sa douleur ne passoit pas.

Au même instant qu'elle y succombe,
mon père aborde en ces climats :
hélas ! à peine dans la tombe,
sans doute elle entendit ses pas.

Mon fils, il nous faut du courage,
me dit mon père en m'embrassant ;
espère au printems de ton âge,
un automne moins languissant.

Prenant alors une musette,
j'osai chanter à demi-voix ;
un peu plus loin que ma retraite,
Zéphir la portoit quelquefois.

Parce qu'un Prince & des Bergères
daignoient sourire à mes chansons,
les méchans m'ont lancé des pierres,
cachés derrière les buissons.

Ils ont planté maint arbre sombre
tout à l'entour de mon jardin ;
ils savoient qu'une fois à l'ombre,
on ne chante plus si matin.

J'aimai Cloris, Eglé, Lucile,
de l'amour le plus éperdu ;

que fais-je enfin? j'en aimai mille,
pas une ne me l'a rendu.

Et j'ai sans fin versé des larmes
pour obtenir quelque pitié :
j'ai de l'Amour brisé les armes,
j'avois compté sur l'amitié.

Dans un recoin de ma chaumière
logeoient Mopsa, Nice & Lucas :
fuir en mordant fut leur manière;
ainsi font les oiseaux ingrats.

Et j'ai repris de douces chaînes
que je baise le long du jour,
en me disant : peines pour peines,
il vaut mieux les peines d'amour.

Dans ce récit je n'ai pu feindre,
vous pouvez tous le révéler :
Bergers, c'est à vous de me plaindre,
Lise, à toi de me consoler.

Par M. DE PITS.

LE SYLLOGISME.

JE ne vous croirois pas, monsieur le Janséniste,
fussiez-vous cent fois plus savant :
non, l'enfer n'est pas aussi triste
que vous me l'avez dit souvent ;
& voici la raison que j'oppose à la vôtre.
Lorsqu'un fripon en vole un autre,
le diable en rit, dit-on ; par le diable on entend
tous les noirs habitans de la noire demeure :
or on sait qu'ici bas, en tous lieux, à toute heure,
un fripon est volé par un autre fripon ;
d'où je conclus avec raison,
que l'on rit en enfer plus souvent qu'on n'y pleure.

Par M. RONS DE VERDUN.

QUATRAIN.

IL n'est que deux maux dans la vie,
défaut d'argent & de santé ;
sans l'un, on fête sa mie :
sans l'autre, on en est mal fêté.

Par M. DE LA PLACE.

LA DÉCADENCE DU GOÛT,

*SATYRE, A MONSIEUR ***.*

EH quoi! las de donner d'inutiles leçons
à des enfans ingrats, à de froids nourriſſons,
vos mains, pour eux encor, vont treſſer des couronnes?
Ah! plutôt, renverſez ces tyrans de leurs trônes,
& qu'un coup de ſifflet les replace à leurs rangs!
il eſt tems d'étouffer ces germes impuiſſans
qu'aux fanges du Parnaſſe une nuit a vu naître,
& que l'éclat du jour doit faire diſparoître.
Oui, le mal eſt au comble; & ce noble courroux
ne ramenera point le bon goût parmi nous.
Faut-il donc eſpérer ce retour ſalutaire,
alors que l'on parcourt la liſte mortuaire
de tant d'auteurs glacés, vivans enſevelis,
qui le long d'un recueil, en naiſſant aſſoupis,
dans l'ingrat avenir ont mis leur eſpérance,
& toujours attendant en paix la Providence,
du fond d'une boutique éternel ornement,
ont dans les magaſins l'honneur du monument.
Je le dis à regret, eſt-il permis d'y croire,
quand on voit qu'il n'eſt pas un ſeul laboratoire
où la preſſe un moment ait manqué de gémir,
où l'airain, moins docile, ait ceſſé d'obéir?

dans tous les atteliers les plafonds en mugiſſent ;
le papier renchérit, & les livres pourriſſent ;
on voit tant d'Imprimeurs, d'Auteurs, de Colpor-
teurs,
qu'il n'eſt pour leurs écrits point aſſez de lecteurs.

Mondor, dans ſon bureau, fait une comédie ;
ſon commis, par ſon ordre, en bâillant, la copie.
Il eſt vrai que pour prix d'un talent auſſi beau,
Mondor, de ſon vivant, s'érigeant un tombeau,
dans chacun de ſes vers a lu ſon épitaphe :
mais n'eût-il pas mieux fait d'apprendre l'ortographe?

Faut-il trancher le mot ! tel maintenant écrit,
qui, jamais un moment, n'a penſé ce qu'il dit.
Le dernier des grimauds, en ſortant du Collège,
pour imprimer ſon thême, obtient un privilège :
il ne dormira plus que ſon premier quatrain
n'ait été chez Didot imprimé ſur vélin ;
& qu'ayant mis ainſi ſes talens en lumière,
il n'ait fait à Boileau retrouver un Linière !

Tout conſpire à-la-fois à redoubler nos maux ;
nous avons cent Pradons, & pas un Deſpréaux !
A peine un écolier paroît-il, qu'on le nomme
par-tout, de bouche en bouche, un prodige, un
grand-homme ;
le grand-homme bientôt, ainſi préconiſé,
dans un profond oubli s'endort canoniſé ;
mais eſt-il mort? un grime, & ſans qu'on l'interroge,
du bruit de ſes ſuccès affadit un éloge !
Ainſi tel s'en alla, porteur d'un certain nom,
qui s'en vint ſans talent, & vécut ſans renom ;

& qui n'ayant pas même eu la peine de naître,
mourut fort à propos pour se faire connoître.

Qu'y faire, quand on voit que tous nos Chapelains
ont encore à leur solde un peuple de Cotins,
vrais tyrans, sans aveu, qu'un jour place & détrône,
prôneurs déterminés du parti qui les prône,
qui, réclamant un titre & des droits qu'ils n'ont pas,
usurpateurs hardis, recrutent des soldats?

Chapelain, ô pardon! ta muse fut barbare,
je le sais, mais jamais elle ne fut ignare;
le goût a manqué seul à ton rare savoir,
&, du moins, ton bon sens te fit appercevoir
le talent qui germoit dans l'aîné des Corneilles:
mais nos prôneurs sont tous dignes de nos merveilles!
Ecoutez-les; Mondor écrit mieux que Boileau;
& Damon, plus heureux à monter son cerveau,
de Racine a le ton & le tact de Molière;
mais Molière & Racine avoient plus de manière,
& n'atteignoient jamais à ces brillans écarts
dont un génie heureux fait courir les hasards!

Croyez tous ces docteurs, & leurs belles maximes,
& tirez du néant leurs innocentes rimes
que couvre la poussière: alors vous les verrez
traîner languissamment leurs vers décolorés;
entasser de grands mots, d'un ton philosophique,
& coupant, par quatrains, leur ennui symétrique,
de la césure, à peine, indiquant le repos,
faire au moins qu'on respire ou qu'on bâille à propos!
C'est-là, que circonscrit, ainsi que dans sa niche,

chaque mot, malgré soi, rempliſſant l'hémiſtiche,
après mainte attitude eſt encore étonné
de ſe voir en ce lieu ſi gauchement tourné ;
& courant au-devant du lecteur qu'il réveille,
choque à-la-fois ſon goût, ſes yeux & ſon oreille.
C'eſt-là que tout Auteur qui veut être applaudi,
& qui voit grelotter le Public réfroidi,
doit vingt fois en cent vers placer à l'aventure,
la nature & les Dieux, les Dieux & la nature :
la nature ſur-tout ! ce mot ſentencieux,
ſouvent a fait le ſort du vers le plus oiſeux (1).

Toutefois détracteurs des maîtres de la ſcène,
ils font pleurer Thalie & chanter Melpomène ;
ſi l'une rit encor, c'eſt ſur de vils tréteaux,
& l'autre, dans ſa cour, déclame en madrigaux.
Tantôt, c'eſt Dorilas, qui toujours maigre & lâche,
des cinq actes trop longs ne peut fournir la tâche,
& qui, comptant toujours ſur l'art de ſes Acteurs,
oublie en écrivant qu'il eſt quelques lecteurs.
Que ne peut-il de même, exempt du ſoin d'écrire,
leur éviter à tous le malheur de le lire !
ce ſeroit-là, ſans doute, un ſervice innocent,
& dont chacun d'entr'eux ſeroit reconnoiſſant.

Là, Durval enchanté de ſes rimes belgiques,
prend ſes vers rocailleux pour des vers énergiques ;
à peine cependant, le langage des cieux
eſt, alors qu'il le parle, entendu par les dieux !

(1) La *nature*, mot que tous nos penſeurs ont mis à la mode, ſur-tout en poéſie ; mais devenu *vague*, *précieux*, & *amphigourique* par l'abus puéril qu'ils en font. (*Note de l'Auteur.*)

Malheur à tout héros, dont l'hiſtoire biſarre
peut ſe prêter au ton de ſa muſe barbare!
Vous le verriez bientôt hurlant à pleine voix,
inſulter au bon goût, dans ſon ſtyle bourgeois;
changer en brodequins le cothurne tragique,
& montrer aux paſſans la lanterne magique:
car, aujourd'hui que l'art n'a plus de défenſeur,
que le moindre écolier, devenu profeſſeur,
croit le public ſoumis à ſes loix ſouveraines,
& ne reconnoît plus de regles que les ſiennes,
il eſt mille moyens de plaire au ſpectateur;
s'il n'applaudit la pièce, il applaudit l'acteur;
l'un donneroit Cinna pour un coup de théâtre;
du minois d'une Actrice un autre eſt idolâtre;
l'autre aime ſon coſtume; & je ſais tel Auteur,
qui fut mort ignoré ſans le décorateur!

Demandez à Lindor, Poëte petit-maître,
quel ſecret il poſſéde? il vous fera connoître
comment on a goûté ſon doucereux jargon,
& l'empire qu'il prend ſur les gens du bon ton;
comment, prenant pour but la pointe d'une aiguille,
ſa muſe, en équilibre, à vos yeux s'entortille,
& fait, ſans intérêt pour l'eſprit, ni le cœur,
pendant un acte entier, attendre une fadeur?

Mais tandis que je peins cet Auteur incommode,
peut-être ce rimeur n'eſt-il plus à la mode.

Quittons-le pour Valère, agréable pédant,
poëte grimacier, & ſinge du talent,
qui ſiffle tous ſes tons, pyndariſe ſon ſtyle,
& dédaignant des mots l'union trop facile,

ne veut pas que l'on dise, en lisant ses douceurs,
que sa muse robuste accouche sans douleurs.
Inspiré de sang-froid, quand sa verve s'allume,
il refuse les vers qui tombent de sa plume;
il faut, à pas égaux, toujours secs & guindés,
que sur leurs douze pieds ils soient échaffaudés,
& que, dans tous ses traits, cette muse coquette
présente au spectateur le portrait du Poëte.

Pour moi, je l'aime autant que ces original,
d'un genre un peu plus bas, mais d'un mérite égal:
celui-ci, pour sa muse, exprès a fait un code;
il veut qu'une charade ait le style d'une ode;
& toujours uniforme en ses travaux divers,
n'écrit point une énigme autrement qu'en grands vers;
écoutez-le, d'ailleurs, tout sied à son génie;
il fait une chanson tout comme une élégie;
compose des Bouquets, un Drame, un Opéra,
& jaloux de pouvoir suffire à tout cela,
volant à Richelet quelques rimes postiches,
croit qu'on fait de beaux vers, comme des acrostiches!

A Dieu ne plaise, hélas! que troublant son repos,
sur son rare talent, je m'exhale en bons mots!
qu'il rime, & que les vers que sa muse éparpille,
servent de *prospectus* au cours d'une pastille,
& grace au sucre, au moins, de nos enfans aimés,
de main en main au feu courent en bouts-rimés.
Je me soumets à voir tout cela sans rien dire,
& même à me trouver auprès de lui sans rire,
si le succès un jour, couronnant ses élans,

l'édition s'épuise une fois tous les ans (1)!
alors, prêt à cacher le mal qui me consume,
c'est moi qui prétends lire & prôner son volume:
mais pour mettre en leur jour sa gloire & son renom,
qu'au bas d'un logogryphe on imprime son nom.

« Eh bon Dieu! dira-t-on, que d'humeur, que
» de bile!
» pourquoi de tant de fiel empoisonner son style?
» qu'un auteur soit un sot, qu'il pense bien ou mal,
» à qui donc tout cela peut-il être fatal?
» cela fait-il couler nos melons, ou nos vignes »?
Fort bien! on ne peut mieux répondre en moins
de lignes.

Que m'importe, en effet, ce que peut devenir
du siècle qu'on attend le fâcheux avenir!
Avant que dans sa nuit on nous ait vu descendre,
à peine il restera quelqu'un pour nous entendre.
Il faut donc se calmer & se résoudre à tout,
& puisqu'en invoquant les principes, le goût,
on parle en ce pays une langue étrangère,
il faut, sur ce chapitre, être sourd, ou se taire.

(1) Allusion aux vers dont on enveloppe aujourd'hui les bonbons d'étrennes. (*Note de l'Auteur.*)

SUR LES TRADUCTIONS

DES ŒUVRES D'ABAILARD.

GRANDS Dieux! qu'Abailard eſt à plaindre!
on le mutile à chaque inſtant.
Eh quoi! mort, devoit-il donc craindre
le même ſort qu'il eut vivant?
Traduit en cent divers langages,
tronqué par maint imitateur,
leur plume a fait à ſes Ouvrages,
ce que Fulbert fit à l'Auteur.

Par M. le Marquis DE C. V.

ÉPIGRAMME.

EN voyant paſſer Jérôme,
Meſſieurs, s'écria Damis,
voici le plus honnête homme
qui reſpire dans Paris.
— L'éloge que vous en faites,
dit Valère, on le lui doit:
car ce ſont les gens honnêtes
qu'aujourd'hui l'on montre au doigt.

ÉPITRE
A MADAME H...
A son départ de Paris.

O VOUS, qui vengeant les Angloises,
d'un ridicule préjugé,
prouvez qu'à tort on a jugé
que les Grâces étoient Françoises;
vous, dont l'esprit judicieux
& le cœur exempt de caprice,
nous forcent de croire à Clarisse,
Fanny, vous quittez donc ces lieux!
Des bords variés de la Seine,
d'où mon cœur s'éloigne avec vous,
pourquoi cette fuite soudaine?
Jaloux de vous voir parmi nous,
sous le Ciel qui vous a vu naître,
les vœux indiscrets d'un époux,
Fanny, vous rappellent peut-être.
Lui jaloux! ah! devroit-il l'être,
quand de lui nous le sommes tous?
Mais non, parlez avec franchise:
du spectacle de nos travers,
votre raison se formalise;
& l'oracle de l'univers,
ce bon François, vous scandalise.

Vos yeux, juſtes obſervateurs,
dans cette ville bigarrée,
ſous une enveloppe dorée,
ont vu cette chaîne d'erreurs,
d'abus, d'infortune ignorée
que l'on dérobe ſous des fleurs;
d'eſclaves, cohue égarée,
qui, le deuil au fond de leurs cœurs,
du plaiſir portent la livrée.
Vous avez ſurpris des noirceurs
ſous une candeur hypocrite;
ſous le dais pompeux des honneurs,
vous avez cherché le mérite,
& ſous un vernis de conduite,
vous n'avez point trouvé de mœurs:
ſcène à la fois, triſte & bouffonne,
où la vertu ſe fait ſiffler
près du vice que l'on couronne;
où la raiſon n'oſe parler,
crainte de fâcher la * * *;
où la plus belle invention
n'éprouve aucune attention,
ſi le haſard ne l'accommode
au gai refrain d'une chanſon,
ou bien ſous les doigts de la mode,
au deſſin d'un nouveau chiffon.

Oui, ce tableau que je nuance
doit fatiguer des yeux Anglais;
néanmoins, Fanny, le Français,
par cette admirable conſtance

qu'il met à saisir de vos traits,
a des droits à votre indulgence.
Ce n'est pas à la vérité
ce peuple, profond politique,
qui, noyé de punch & de thé,
va régentant la république.
Ce ne sont pas ces fiers Bourgeois,
qui, pour exercer leurs droits d'hommes,
à leurs Acteurs jettent des pommes,
font couper la tête à leurs Rois,
persiflent gaîment leurs diplômes,
& bonnement, au nom des loix,
mettent en feu les trois Royaumes.
A tous ces sublimes jeux-là,
le Parisien est novice,
& pourvû qu'il ait la police
des Amphions de l'Opéra
& des prudes de la coulisse,
sur la nacelle de l'Etat,
ignorant comment va la flotte,
il vogue sans soins, sans éclat,
sauf à chansonner le Pilote.
Mais si foible encor, le François,
dans le tourbillon politique,
ne se perd avec les Anglois,
à les imiter il s'applique
sur de plus utiles objets.
Déjà pour épurer nos ames
d'une futile urbanité,
dans de savans clubs, de nos dames

nous fuyons la société.
Déjà la sombre Melpomène,
empruntant les mâles tableaux
du théâtre de Druri-Laine,
de l'appareil des échafauds
s'en vient égayer notre scène.
Parmi nous, malgré nos défauts,
le splen augmente ses conquêtes,
& nous empruntons vos chapeaux
ne pouvant emprunter vos têtes.
Enfin le mérite, aux honneurs
s'élève sous d'heureux auspices;
voyez, à l'envi, nos Seigneurs
le poursuivant dans les coulisses
enrichir les Nymphes des Chœurs.

Mais tour-à-tour sage & frivole,
tandis que ma Muse sourit
au caprice qui la conduit,
l'heure de votre départ vole,
& celle du bonheur s'enfuit.
Ah! pourquoi vous ai-je connue?
Fanny, ma lyre détendue
s'ombrage de tristes cyprès,
& mon ame aux douleurs en proie,
mon ame fermée à la joie,
ne s'ouvrira plus qu'aux regrets.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

A M. LE COMTE DE**.

NON, mon ami, non, la religion,
même à Paris, n'eſt pas encor perdue.
Ses devoirs ont preſcrit la reſtitution,
qui fort à propos m'eſt rendue.
D'Orry, mon oncle, un des vieux ſerviteurs,
entre les mains d'un digne prêtre,
a remis en mourant les écus tentateurs
que par un juſte compte il devoit à ſon maître.
Or je ſuis le ſeul héritier
de ce miniſtre, étrange perſonnage,
homme en place, ſi ſingulier,
que ſon renom me vaut cent fois ſon héritage.
Quiconque à des tréſors n'eſt point habitué,
ſent le prix de pareille aubaine :
je vivrai donc gaîment pendant quelque ſemaine,
d'un peu de bien reſtitué,
tandis que par fois mes ſemblables,
de Miniſtres, fils ou neveux,
fort opulens, peut-être malheureux,
vivent de biens reſtituables.
Six cens livres, argent comptant,
prouvent du débiteur l'honnête inquiétude.
A la bonté du Ciel, à ce cœur repentant,
je dois toute ma gratitude.
Mais ne verrai-je point ſe livrer aux remords

& venir à résipiscence,
de la maison les riches matadors,
intendans, pourvoyeurs, experts dans la science
de multiplier les zéros!
Par l'espoir du bonheur, par l'effroi de la flamme,
de mon petit fripon, ô vous qui touchez l'ame!
Dieu de bonté, n'oubliez pas les gros.

Par M. le Marquis DE FULVY.

LA FOI CHANCELANTE.

« OUI, si la fortune cruelle
» plus long-tems m'eût persécuté,
» me disoit un jour Saint-Arzelle,
» je devenois athée : en vérité!
» je l'ai, mon cher, échappé belle ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

A M. PALLU,

Conseiller d'Etat.

QUOI! le Dieu de la poésie
vous illumine de ses traits!
Malgré la robe, les procès,
& le Conseil, & ses Arrêts,
vous tâtez de notre ambroisie!
Ah! bien fort je vous remercie
de vous livrer à ses attraits,
& d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
adoré de maintes Beautés,
vous aimiez Lubert & Sylvie:
mais à présent vous les chantez,
& votre gloire est accomplie.
La Fare, joufflu comme vous,
comme vous rival de Tibulle,
rima des vers polis & doux,
aima long-tems sans ridicule,
& fut sage au milieu des fous.
En vous, c'est le même art qui brille:
Pallu, comme la Fare, écrit:
vous recueillîtes son esprit
dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour-à-tour:

vous, la Farc, Apollon, l'Amour,
vous êtes de même famille.

Par VOLTAIRE.

VERS

Sur le pont du Gard.

MONUMENT dont la simple & noble architecture
de deux monts fraternels affermit les sommets,
& digne d'unir à jamais
deux monumens de la nature;
à ce jour de la mort où le tems arrêté
confondra le présent avec l'antiquité,
ébranlé sourdement par sa base profonde,
dans un noble équilibre, avec tranquillité,
ce pont s'abaissera sur les débris du monde
en conservant sa majesté.

Par M. DE CHOISY.

TRADUCTION LIBRE

De l'Hymne de THOMPSON.

LES saisons, Dieu puissant, dans leur variété,
n'offrent que divers traits de ta divinité;
c'est de toi que l'année en son cours est remplie.
Au Printems, ta beauté, dans la plaine fleurie,
se pare de l'éclat des plus vives couleurs;
ton amour rend la joie à nos sens, à nos cœurs:
l'air s'embaume, l'écho répond dans les montagnes;
un incarnat brillant peint nos riches campagnes;
dans les bois renaissans la verdure sourit,
l'univers ressuscite, & chaque être jouit.

Cependant ton soleil, comme un géant s'avance;
on voit croître à la fois l'année & l'abondance;
c'est-là, pendant l'ardeur des mois brûlans d'Eté,
que dans tout son éclat brille ta majesté.
J'entens souvent ta voix gronder dans le tonnerre,
quand le soleil commence ou finit sa carrière;
sur le milieu du jour, quand il lance ses traits,
au bord des clairs ruisseaux, à l'ombre des bosquets,
ton haleine murmure en frais & doux zéphire.
Ta bonté, dans l'Automne, à tout ce qui respire,
fait un festin commun de ses dons bienfaisans.
Dans l'Hiver, ta puissance arme les élémens;
ton trône est entouré d'orages, de tempêtes,
de nuages sans nombre entassés sur nos têtes.

Majeſtueuſe horreur ! ſublime obſcurité !
Sur les aîles des vents ton char eſt emporté,
& ſous le fier Borée humiliant la terre,
tu te fais adorer de la nature entiere.
Cercle myſtérieux ! quelle puiſſante main
de la perfection grava le ſceau divin
ſur tout ce qui compoſe un ſi ſuperbe ouvrage ?
quel art de ce grand tout ordonna l'aſſemblage :
d'élémens combinés mélange merveilleux,
des ombres & des jours enſemble harmonieux ;
de beautés, de bienfaits, progreſſion touchante,
qui toujours ſe ſuccède & toujours nous enchante !
Mais trop ſouvent diſtrait de ſon étonnement,
plongé dans un ſtupide & fol aveuglement,
l'homme n'obſerve pas cette active puiſſance,
qui ſans ceſſe occupée & toujours en ſilence,
de l'univers entier fait mouvoir les reſſorts,
d'une inviſible main anime ce grand corps,
couronne le printems de fleurs & de verdure,
à tout être vivant donne la nourriture,
darde les feux d'été, fait jaunir les moiſſons,
dans un ordre conſtant dirige les ſaiſons,
des autans déchaînés excite la furie,
& fait jaillir par-tout les ſources de la vie.
Nature ! écoute-moi : que tout être offre en chœur,
ſous la voûte céleſte, une hymne à ſon auteur !
Vous, dont il rafraîchit l'haleine douce & pure,
Zéphirs, parlez de lui dans la retraite obſcure,
où l'ombrage du pin ſombre, ſilencieux,
répand au loin l'horreur, l'effroi religieux,

Et vous, fiers Aquilons, dont la voix plus hardie
ébranle l'univers par ſa rauque harmonie,
élevez juſqu'à lui vos cris impétueux ;
dites, qui vous cauſa ces tranſports furieux ?
Fleuves, accordez-vous ; & toi, ſource plaintive,
murmure ſa louange à l'oreille attentive !
Torrens précipités, rapides & profonds,
ruiſſeau paiſible & doux, qui, ſur de frais vallons,
promènes de tes eaux l'humide labyrinthe ;
majeſtueuſe mer qui, dans la vaſte enceinte
qu'à l'orgueil de tes flots Dieu traça pour jamais,
contiens un monde entier de prodiges ſecrets,
fais retentir au loin la louange broyante
de celui qui d'un mot excite la tourmente,
& fais taire à ſon gré tes fiers rugiſſemens !
Végétaux, fleurs & fruits, offrez-lui votre encens,
vous que par ſa chaleur ſon ſoleil fait éclore,
que ſon ſouffle parfume & ſon pinceau colore.
Bois, courbez votre tête ! inclinez-vous, moiſſons !
à l'heureux laboureur inſpirez des chanſons,
quand l'éclairant le ſoir d'une douce lumière,
la lune le conduit gaîment à ſa chaumière.
Vous, Conſtellations qui veillez ſur les cieux,
dans l'ombre de la nuit, dardez vers lui vos feux !
que les Anges, aſſis ſur le vaſte empyrée,
tirent des ſons divins de leur lyre dorée !
Emblême radieux, de ton ſublime auteur,
ſource immenſe du jour, annonce ſa ſplendeur !
Soleil, écris ſon nom en grands traits de lumière.
Je vois déjà l'éclair, précurſeur du tonnerre :

tandis qu'avec fracas menaçant d'éclater,
la foudre gronde, roule, & semble répéter
de nuage en nuage, une hymne solemnelle.
Saisi d'une terreur profonde, universelle,
le monde entier se tait.... mais bientôt les côteaux,
les rochers, les vallons répondent aux troupeaux.
Le grand Pasteur arrive, & son règne commence:
forêts! réveillez-vous, & rompez le silence;
de mille & mille oiseaux répétez les accens;
& quand la fin du jour vient suspendre leurs chants,
que les tiens à la nuit, plaintive Philomèle,
enseignent de ce Dieu la louange immortelle!
Vous sur-tout, rois heureux de tant d'êtres divers,
vous la tête, le cœur, la voix de l'univers,
hommes, couronnez l'hymne, & que vos voix percantes
retentissent au sein des villes florissantes!
que tous ces chants ensemble, & l'orgue harmonieux,
confondent leurs accords! Ainsi du plus beau feux,
la flamme en s'unissant jusques aux Cieux s'élance.
Que des repos marqués ramènent le silence!
Si l'ombrage des bois est par vous préféré,
si tout bosquet pour vous est un temple sacré;
la flûte des Bergers, le souffle séraphique,
la chanson virginale & le luth poëtique,
célébreront le Dieu qui préside aux saisons.
Pour moi, quand de l'été j'oublierai les moissons,
les boutons du printems, le nectar de l'automne,

l'hiver, qui, sous Borée, incessamment frissonne,
que ma langue muette au fond de mon palais,
y demeure immobile & fixée à jamais!
que sous le poids affreux de la mélancolie,
l'imagination languissante & sans vie,
ne me fournisse plus ni pinceau ni couleur,
& que mon sang glacé s'arrête sur mon cœur!
Dût le sort m'exiler aux plus tristes contrées,
sur des rives toujours des Muses ignorées,
de l'aurore au couchant, de la cime des monts
que dore le soleil de ses premiers rayons,
de l'Inde qui gémit sous un joug despotique,
jusqu'aux bords opposés de la mer Atlantique,
où de l'astre du jour brillent les derniers feux;
quel que soit mon séjour, dans un désert affreux,
dans les champs, au milieu du tumulte des villes,
je coulerai des jours fortunés & tranquilles:
ne suis-je pas certain d'y rencontrer un Dieu,
un Dieu dont la présence est sentie en tout lieu?
Le bonheur est par-tout où son souffle respire.
Quand il faudra descendre au ténébreux empire,
je saurai sans murmure obéir à sa voix.
Vers l'asyle éternel, séjour du Roi des Rois,
pour voler librement j'emprunterai des ailes.
Là, je veux célébrer par des hymnes nouvelles,
des prodiges nouveaux: cent globes éclairés
par autant de soleils, & par eux attirés;
l'équilibre parfait qui soutient chaque monde;
l'amour universel, la sagesse profonde,
qui du mal *apparent* fait naître *le vrai bien*,

& de ce bien le mieux, dans un ordre sans fin:
mais je me perds moi-même en cet abîme immenſe;
viens donc à mon ſecours, énergique ſilence!

Par M. D. K. M. D. C. *de Nantes.*

A MADEMOISELLE **,

En lui envoyant une feuille de papier blanc.

A L'AMOUR qui s'eſt fait votre panégyriſte,
Vénus diſoit un jour d'un air jaloux & triſte:
Voudriez-vous, mon fils, me donner un état
des attraits merveilleux de la belle Caliſte,
de ſes talens vantés par chaque Journaliſte;
mais j'entends un état qui ne ſoit pas menteur.
Maman, répond le Dieu qui vous ſuit à la piſte,
les longs ouvrages me font peur;
je ne ſaurais. Vénus inſiſte:
alors, pour ſortir d'embarras,
l'Amour a calculé ceux que vous n'aviez pas;
je vous en fais paſſer la liſte.

Par M. PONS DE VERDUN.

ÉPITRE

A M. L'ABBÉ DE CR***,

Auteur des Mémoires Philoſophiques.

O TOI qui nourris dans ton ſein
le beſoin de la bienfaiſance,
peux-tu contriſter l'exiſtence
des précepteurs du genre-humain?
Eh! pourquoi ſonner le tocſin
contre leur cynique licence?
dans un ſiècle de tolérance,
pourquoi ces foudres dans ta main?
Leur ſublime philoſophie
eſt l'unique divinité
qui ſème des fleurs ſur la vie,
& qui montre la vérité.
C'eſt un ſoleil qui nous éclaire
parmi les ſentiers ténébreux,
où s'égaroit la terre entière;
mille phoſphores radieux
en réfléchiſſent la lumière:
ingrat, adore, & fais comme eux.
Mais, par malheur, aveugle encore,
tu crois ainſi que tes ayeux,
tu crois qu'il faut que l'on adore

un dieu vainqueur de tous les Dieux,
un Dieu qui créa la matière,
& qui veille du haut des cieux
pour venger & punir la terre.
Tu souscris à ce testament
que laissa l'Homme-Dieu lui-même,
& tu respectes bonnement
la thiare & le diadême;
tu fais consister le bonheur
dans la vertu, la bienfaisance;
de l'orphelin, de l'innocence
on te nomme le protecteur;
tu careſſes le jeune Auteur
qui dans le sein de l'indigence,
garde sa foi, connoît l'honneur,
& sans crime amuse la France;
hélas! & pour comble d'erreur,
les traits de ta mâle éloquence
ne sont qu'un élan de ton cœur.
Abjure, vîte, un tel blasphême;
revole au banquet des Pyrrhons;
deviens docile à leurs leçons;
& ne crois pas à ce syſtême
qui veut prouver que l'Eternel
a créé l'ame d'un mortel
immortelle comme lui-même.
Alors tu te verras cité
dans de fastueuses annales.
Alors, tu te verras fêté
comme le dieu des saturnales.

Qu'un philoſophe eſt fortuné!
de cent palmes académiques,
ſon front glorieux eſt orné.
Il parle; tout eſt conſterné.
Les tyrans ſont moins deſpotiques.
L'univers, qui voit par ſes yeux,
n'a plus d'enfer qui l'épouvante,
& de ſa main reconnoiſſante
le met vivant au rang des Dieux.
Il ſappe l'autel & le trône,
il n'a de loi que ſon orgueil.
Il eſt vrai qu'au bord du cercueil
ſon ame s'éclaire.... friſſonne...
mais quelle mer n'a point d'écueil?
Ce ſexe, autrefois ſi timide,
ſi timide avec des appas,
grace au précepteur qui le guide,
n'aime aujourd'hui que les éclats,
meſure le globe où nous ſommes,
voit clairement que Dieu n'eſt pas,
& rêve comme les grands hommes.
Il eſt vrai que l'heureux deſtin
qui produit ces métamorphoſes
a rendu ſon cœur libertin,
a fait diſparoître les roſes
dont la pudeur ornoit ſon teint;
mais l'art efface cette injure:
l'art, près du ſexe féminin,
ſait tenir lieu de la nature.
Jette les yeux ſur l'univers:

examiné les biens divers
qu'a produits la philosophie.
Les préjugés sont abattus ;
plus de crimes, plus de vertus ;
plus de culte, plus de patrie.
L'égoïsme, la liberté
& la science universelle
sont les prodiges qu'avec elle
amène cette déité.
Range-toi donc sous la bannière
de ces Philosophes nouveaux,
& rampe au sein de la poussière,
en attendant que leurs échos
te fassent connoître à la terre ;
mais si Socrate vertueux
ose mutiler la statue
de ces risibles demi-dieux,
Socrate boira la cigue.

Par M. ROMAN.

AUX MANES
DE LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

QUE Philippe en effet mérite bien nos pleurs! digne par ses vertus du sang qui le vit naître, il sut être à-la-fois noble & simple en ses mœurs, père, ami, citoyen, tendre époux & bon père.

A MADEMOISELLE DE SIVRY,

Qui, à l'âge de douze ans, cultive les Lettres, fait le Grec & le Latin, & fait de fort jolis Vers.

A L'AGE où l'on fait des poupées,
vous compoſez des vers charmans;
tandis que, dans des jeux d'enfans,
vos compagnes déſoccupées
perdent leur eſprit & leur tems,
vous cultivez tous les talens;
& déjà votre renommée
fait craindre à leur troupe alarmée
une rivale de douze ans.
Nulle étude n'eſt étrangère
à votre eſprit, à votre goût;
& ſi vous traitez de chimère
ces récits, où brillent ſur-tout
un revenant, une ſorcière,
cependant vous ſavez vous plaire
aux contes à dormir debout:
mais vous les liſez dans Homère.
Vous raſſemblez les agrémens
de tous les lieux, de tous les âges;
vous avez tous les ſentimens,
tous les tons & tous les langages;

tour-à-tour vous plaisez aux sages,
& vous amusez les enfans.
L'esprit vous donne des années ;
il a su hâter vos beaux jours ;
de vos brillantes destinées
il saura ralentir le cours ;
& par lui vous serez toujours
dans les époques fortunées
& des talens & des amours.
Croyez à cet heureux présage :
c'est l'exemple qui m'encourage
à vous promettre un sort si doux ;
les neuf Déesses du Permesse
ne connurent, ainsi que vous,
ni l'enfance, ni la vieillesse.

EPITAPHE

D'UN HOMME MALHEUREUX.

DU Destin, ô mortel, ne crains plus la furie ;
le barbare épuisa tous ses traits sur mon cœur ;
dans un cercle de maux il enchaîna ma vie,
& mon dernier soupir fut mon premier bonheur.

Par M. THEVENEAU.

ÉPITRE

Sur les avantages d'être l'Amante d'un Poëte.

LIVREZ-VOUS à l'allégresse,
Eglé, vos charmes sont vainqueurs ;
je vous déclare ma maîtresse....
Quoi donc ! avec des ris moqueurs,
vous recevez l'aveu de ma défaite !
appréciez mieux le bonheur
d'être l'Amante d'un Poëte.
Est-il pour une Belle un destin plus flatteur ?
La jeunesse d'HÉBÉ, le souris de l'AURORE,
les charmes de VÉNUS & la fraîcheur de FLORE,
tout ce qui charme enfin, vous le réunirez.
La nature, à mon gré, va s'orner pour vous plaire.
Vous trouverez Gnyde & Cythère
dans tous les lieux où vous serez.
Par-tout je ferai sur vos traces
voler & les Ris & les Graces.
Vous ne pourrez ouvrir les yeux,
qu'il n'en parte aussi-tôt & des traits & des feux ;
que du plus fier mortel la liberté n'expire.
Si vous laissez flotter vos ondoyans cheveux,
ils seront caressés par un tendre Zéphire.
Passez-vous auprès d'un ruisseau ?

pour vous voir plus long-tems, ſes ondes plus tardives
ſembleront à regret s'éloigner de ſes rives.
Il n'eſt pas juſques à l'oiſeau,
qui pour vous rendre un juſte hommage,
volant ſur quelque vieil ormeau
qui vous offrira ſon ombrage,
ne faſſe entendre un plus brillant ramage.
Mais, belle Eglé, que votre voix
à ſes tendres accens ſe mêle,
il deviendra muet & fuira dans les bois;
oſeroit-il chanter auprès de PHILOMÈLE?...
Pour parer votre ſein, les fleurs naîtront exprès...
Que dis-je? rien peut-il vous ſervir de parure!
Pour devoir aux fleurs des attraits,
vous en reçûtes trop des mains de la nature.
Bien moins que votre teint, leur coloris eſt frais,
& leur éclat s'éclipſe auprès.
Quant à l'eſprit, oh! j'en ai trop moi-même,
pour ne pas en trouver dans la beauté que j'aime.
A vos talens vantés dans l'univers,
vous joindrez l'heureux don de bien juger les vers...
Enfin, ſi VÉNUS indignée,
jalouſe de venger ſa beauté dédaignée
des mains de la ſombre Atropos
arrachant les fatals ciſeaux,
tranche le fil de votre vie...
votre trépas eſt digne encor d'envie.
Vous pouvez expirer en toute ſûreté;
votre Amant fait une élégie.

vous voilà parvenue à l'immortalité ;
au Temple de mémoire, il vous place à côté
& de CORINNE & de DÉLIE.
Désormais donc, Eglé, plus de ces froids mépris ;
songez à m'adorer si vous aimez la gloire.
De vos appas, puisque je suis épris,
cédez-moi vîte la victoire ;
ou craignez que, lassé de perdre à vos genoux
des instans précieux que réclament les Belles,
je me décide enfin, pour me venger de vous
à rimer en leur nom mes chansons immortelles.

QUATRAIN.

L'ENCENS d'un courtisan adroit
quand le goût l'assaisonne,
coûte plus à qui le reçoit
qu'à celui qui le donne.

Par M. DE LA PLACE.

ÉPITRE

A M. le Marquis DE XIMENÈS.

JE n'eusse osé prétendre à la palme des arts;
mais j'appris avec vous à jouir de leurs charmes.
Combien de fois, témoins du bonheur de nos armes,
n'avons-nous pas baigné de larmes
les lauriers que nos mains cueilloient au champ de Mars!
Lorsque la céleste Uranie
fit quelque effort pour m'élever
jusqu'à la sphère du Génie,
elle rougit de me trouver
entre les bras de la Folie.
Heureux d'y retomber encor,
j'admire d'Amadis l'incroyable constance;
mais la fontaine de Jouvence,
peut-être, ne feroit de moi qu'un Galaor.
Le plaisir est toujours mon maître;
le soleil d'un long jour vers le soir est plus doux;
j'oublirai que ses feux pour moi vont disparoître,
en me couronnant avec vous,
des roses que vous faites naître.

Par feu M. le Comte DE TRESSAN.

LE CERF, LE CHEVAL ET L'HOMME,

Fable imitée d'HORACE.

CONTENTONS-NOUS du nécessaire.
Tel qui sous son humble chaumière,
dans une heureuse obscurité,
eût pu terminer sa carrière,
pour un peu d'or vendit sa liberté,
& regretta toute sa vie,
les biens que lui coûta cette insigne folie.
Le cheval & le cerf, jadis de bon accord,
vivoient au même pâturage.
Bientôt ennuyé du partage,
& n'écoutant que la loi du plus fort,
le cerf chassa son camarade,
qui d'abord dans un pré voisin,
courut se consoler de sa brusque incartade.
Mais bien qu'il suffît à sa faim,
le régal lui semblant moins exquis & moins fin,
à l'homme il fut conter sa chance,
& le pria de servir sa vengeance.
Qu'arriva-t-il? A frein il fallut se plier.
Le sang de son rival expia son offense.
Mais rien ne put délivrer le coursier,
ni du frein ni du cavalier.

Par M. NOGENT.

Que ne peut point la haine aigrie au fond d'un cœur !

Junon même descend dans ces lieux pleins d'horreur.
A peine de son pied l'impression sacrée,
du redoutable seuil eut fait frémir l'entrée :
l'Erèbe au loin s'ébranle, & Cerbère trois fois,
de son triple gosier pousse une triple voix.
L'enfer s'ouvre : Junon appelle les Furies,
ces exécrables Sœurs, d'elle, hélas ! trop chéries,
que rien ne peut fléchir, & qu'autrefois, dit-on,
dans les flancs de la Nuit engendra l'Achéron.
Assises à l'écart, ces noires Euménides
peignoient de leurs cheveux les couleuvres livides.
Chacune, à la lueur de son divin aspect,
au-devant de Junon s'avance avec respect.

L'infortuné Tytie, en ce lieu de tortures,
éternel aliment d'éternelles morsures,
sent renaître son cœur sous le bec des vautours.
Sysyphe roule un roc qui retombe toujours.
Sur sa roue, Ixion tournant avec vitesse,
sans cesse se poursuit & s'évite sans cesse.
L'eau cherche & fuit Tantale, & son avide main
voit le fruit qui s'échappe, insulter à sa faim :
& plus loin, sans relâche on voit les Danaïdes,
remplir incessamment des tonneaux toujours vuides.
Junon voit ces pervers & détourne ses yeux ;
mais pour elle Ixion est le plus odieux.
Elle observe Sysyphe : « Et par quelle justice
» lui seul doit-il souffrir un éternel supplice,
« quand son coupable frère, Athamas, que je hais
» Roi

» Roi, père, époux heureux, règne & me brave en
» paix,
» quand Ino, sa complice, irrite encor ma haine?
» Non, je veux me venger; voilà ce qui m'amène.
» Soufflez sur ces époux la rage des forfaits,
» & des fils de Cadmus renversons le Palais ».

Junon aigrit ces Sœurs sous qui tout l'enfer tremble,
commandant, promettant & priant tout ensemble.
Alecton, dont le fiel a troublé tous les sens,
écarte de son front la tresse de serpens,
qui, mêlés à ses crins, tombent sur son visage.
« C'est trop vous arrêter! fiez-vous à ma rage,
dit-elle, » abandonnez un odieux séjour,
» & remontez au Ciel respirer l'air du jour ».

Junon retourne aux Cieux; Iris, au-devant d'elle,
s'avance, & d'ambroisie arrose l'Immortelle.
La hideuse Alecton, une torche à la main,
se prépare à remplir son barbare dessein;
des nœuds d'un long serpent ceint sa robe effrayante,
rouge de sang, de meurtre, & de fiel dégoûtante;
& dans cet appareil, elle sort des enfers.
L'épouvante, la rage & les crimes divers,
& l'affreux désespoir, autour d'elle s'assemblent:
elle arrive au Palais; les portes d'airain tremblent:
elle rouille les gonds de son souffle infecté;
& le jour loin du seuil détourne sa clarté.
Athamas veut en vain échapper à sa rage:
l'implacable Erynnis lui ferme le passage,
le menace, & les bras enlacés de serpens,
secoue, aux yeux d'Ino, ses horribles crins blancs;

Les hydres irrités sur sa tête frémissent ;
sur son dos, dans son sein, ils rampent, ils se glissent,
roulent sur son épaule, & l'un sur l'autre épars,
de leur langue, en sifflant, enveniment les dards.
Soudain de ses cheveux elle arrache & dénoue
deux serpens qu'elle irrite & que son bras secoue,
jette l'un sur Ino, l'autre sur Athamas.
Le reptile élancé s'entrelace en leurs bras,
ronge en secret leur sein d'invisibles morsures,
y darde son venin par de sourdes piqûres ;
& sans blesser leur corps, infecte leur raison.
Elle avoit apporté des bords du Phlégéton,
ce qu'ont de plus mortel l'écume de Cerbère,
& le poison de l'hydre, & le fiel de vipère,
le vertige & l'effroi, la rage & ses fureurs,
& des sucs de cigue, & du sang & des pleurs ;
& trois fois aux enfers l'exécrable Euménide
fit bouillir dans l'airain ce mélange homicide.
Elle souffle sur eux, & le filtre infernal,
jusqu'au fond de leurs cœurs porte un trouble fatal.
C'est peu : la torche en main, pour égarer leur ame,
elle forme autour d'eux mille cercles de flamme,
triomphe, & sûre alors de son affreux succès,
livre ces malheureux à leurs propres accès.
Elle rentre aux enfers, & dans sa chevelure,
rattache le serpent qui lui sert de ceinture.

Par M. DE SAINT-ANGE.

A M. LE COMTE DE V**,

Qui m'avoit donné un tableau le premier jour de l'an.

POUR ce jour, où, grace à l'usage,
dans mille cercles différens,
tous les états & tous les rangs
apportent, en grand étalage,
le long ennui des complimens,
où, par l'étiquette asservie,
la franchise, en se déguisant
sous les traits de la flatterie,
elle-même, chemin faisant,
court mentir en cérémonie ;
en secret j'avois fait serment
de garder un profond silence,
& de choisir un autre instant
pour laisser prendre au sentiment
le tour de la reconnoissance ;
mais vous voulez absolument
qu'en dépit de sa résistance,
fier de votre nouveau présent,
mon Apollon impatient,
fasse une hymne à la bienfaisance.
Vous l'ordonnez, il y consent.
Mais joûra-t-il le doux penchant
de votre ame sublime & tendre,

sans vanter cet esprit charmant,
dont le goût rapide & constant
a toujours droit de nous surprendre?
Peut-il oublier, entre nous,
cette fleur de galanterie
qui vous eût fait tant de jaloux
dans l'antique chevalerie?
Ne faut-il pas, en vérité,
que vous soyez encor cité
pour cet heureux talent de plaire
que vous donnent l'aménité
& les grâces du caractère?
Ah! s'il n'est point embarrassant
de louer un homme ordinaire,
pour vous exprimer ce qu'on sent,
V**, on a bien plus à faire!
Permettez donc qu'à mon serment,
fidèle même en ce moment,
je m'obstine encore à me taire.

Par M. VIGÉE.

POUR LE PORTRAIT DE M. THOMAS.

SES écrits de ses mœurs nous offrent le tableau,
il joignit l'art des vers à la haute éloquence;
tous les dons de l'esprit à la douce innocence;
& la tendre amitié pleura sur son tombeau.

Par M. DUCIS.

STANCES

A un malheureux imaginaire.

TE verrai-je toujours te dérober aux charmes
des jeux qui volent sur tes pas,
& déplorer, en proie à de fausses alarmes,
des malheurs qui n'existent pas?

Eloigne, cher Damon, ces lugubres chimères,
ces ennuis si vains, si cruels:
ah! ne nous formons point des maux imaginaires;
il en est assez de réels.

Vois donc enfin les biens dont ton erreur te prive:
jouis au lieu de soupirer;
hé! mortel insensé! quand le malheur arrive,
n'a-t-on pas le tems de pleurer?

Qu'une folle terreur n'agite plus ta vie;
cesse de craindre un avenir
que tu ne peux, Damon, dans ta vaine manie,
ni connoître ni prévenir.

Hâte-toi d'écarter ces frayeurs fantastiques
qui t'ont coûté tant de soupirs;

ne cherche plus, ami, des peines chimériques :
tu trouveras de vrais plaisirs.

Sur tes pas, qu'une erreur du moins plus raisonnable,
ramène les ris & les jeux ;
crois-moi, Damon, s'il est une erreur pardonnable,
c'est celle qui nous rend heureux.

Par M. LATOUR DE LA MONTAGNE.

VERS

Pour une très-jeune Dame.

QUAND on la voit & si douce & si belle,
le cœur ému s'enflamme au même instant ;
mais quand le sien au nôtre se décèle,
il y fait naître un nouveau sentiment :
sa douce voix, sa candeur, son enfance
désarmeroit le plus féroce Amant,
& le desir qui naît en sa présence,
s'épure aussi-tôt qu'on l'entend :
l'Amour en elle adore l'innocence,
& contre lui, lui-même la défend.

Par le Marquis DE C. V.

L'ORIGINE DE LA PEINTURE.

LE jour blanchiſſoit les côteaux ;
le ſommeil quittoit les campagnes ;
Thémire & ſes jeunes compagnes
aux champs conduiſoient leurs troupeaux ;
les flûtes & les chalumeaux
faiſoient retentir les montagnes.
Le Laboureur, dans les vallons,
reprenoit ſon travail utile,
& tandis que, d'un pas docile,
ſes bœufs entr'ouvroient les ſillons,
il animoit par ſes chanſons
leur marche lente & difficile.
Tout dans la plaine reſpiroit
le travail, la paix & la joie :
Philène, à ſes douleurs en proie,
le ſeul Philène ſoupiroit.
L'Aurore, ſur l'herbe fleurie,
commençoit à verſer des pleurs,
quand réveillé par ſes douleurs
il ſortit de ſa bergerie.
Tout peignoit l'excès des tourmens
qu'éprouvoit ſon ame inquiète ;
ſans pannetière, ſans muſette,
l'œil morne, il traverſoit les champs ;
ſes pas affoiblis & tremblans

étoient aidés d'une houlette,
que n'ornoient ni fleurs, ni rubans.
Il arrive en des lieux ruſtiques
où s'élèvent les murs antiques
d'un Temple à l'Amour conſacré,
& s'aſſéyant au pied d'un chêne :
Arbres épais, claire fontaine,
dit-il, je vais perdre Cloé ;
Cloé, cette beauté charmante,
Cloé, cette fidèle Amante,
Cloé part : ces triſtes climats
ne reverront plus ſes appas
juſques au retour de Borée.
Ah! puiſſe Flore & ſes préſens
quitter bientôt cette contrée !
L'hiver, pour mon ame éplorée,
eſt moins cruel que le printems.
Tandis que de ſa triſte plainte
il fatigue ainſi les échos,
d'une même douleur atteinte,
Cloé vient partager ſes maux.
Que de larmes ils confondirent !
que ces retraites entendirent
& de ſoupirs & de ſanglots !
Sermens de s'adorer ſans ceſſe,
crainte de n'être plus aimé,
tout ce qu'un cœur bien enflammé
ſent de douleur & de tendreſſe
par Philène fut exprimé.
Cloé, de ſes pleurs attendrie,

jura de l'aimer conſtamment,
& pour gage de ſon ſerment,
lui donna ſa brebis chérie :
foible moyen de ſoulager
les tourmens d'un amour extrême !
eh ! quels biens peut dédommager
de la perte de ce qu'on aime ?

Le père du jour cependant
ne voyoit point ſon char brillant
à la moitié de ſa carrière ;
l'ombre lui cédoit à regret,
& s'attachant à chaque objet
qu'il éclairoit de ſa lumière,
préſente ſur le mur ſacré
une reſſemblance groſſière
des traits de la jeune Cloé.
Philène, que l'amour inſpire,
de la douleur qui le déchire
un moment arrêta le cours ;
avec le fer de ſa houlette,
il ſuit les informes contours
qu'offroit cette image imparfaite.
O ma Cloé, vois-tu ces traits ?
quoiqu'indignes de leur modèle,
pendant une abſence cruelle,
ils ſoulageront mes regrets.
Mon cœur leur prêtera tes charmes ;
eux ſeuls ils recevront pour toi
mes vœux, mon hommage, mes larmes,

& tous les gages de ma foi.

Il dit, & lorſque la Bergère
ſe fut arrachée à ces lieux,
ſon Amant toujours ſolitaire
occupoit ſon cœur & ſes yeux
de cette image vaine & chère.
Un jour, de ſes vœux ſuperflus,
lui portant l'hommage ordinaire,
ô prodige ! il ne la voit plus.
Au lieu de cet informe ouvrage,
brille un élégant aſſemblage
de traits, d'ombres & de couleurs.
Par une erreur enchantereſſe,
Philène, oubliant ſes douleurs,
revoit l'objet qui l'intéreſſe :
c'eſt ce front, ce regard touchant,
cet air dont la douceur attire,
ces cheveux, jouets du Zéphire,
ce teint, ce coloris charmant,
enfin, c'eſt Cloé qui reſpire,
& qui ſourit à ſon Amant.
Quel Dieu, de l'ennui qui m'accable,
s'écria-t-il, eſt donc touché !
C'eſt moi, dit un enfant aimable,
qui près de lui s'étoit caché :
cette muette reſſemblance,
Berger, eſt la moindre faveur
dont l'Amour paira ton ardeur ;
d'une longue & cruelle abſence,

il abrégera la rigueur ;
& pour combler ta récompense,
il joindra la gloire au bonheur.
Cet art qui te doit sa naissance,
ce bel art, fruit ingénieux
de ton amoureuse constance,
doit éternifer en tous lieux
ta flamme, ainsi que ma puissance ;
ses prestiges doux & flatteurs
souvent charmeront les douleurs
des cœurs sensibles que j'engage ;
à la beauté, chez les mortels,
ils obtiendront plus d'un hommage,
& multiplîront mes autels,
en multipliant son image.
De cet art fécond en attraits,
viens apprendre les doux secrets :
mes feux te serviront de guides ;
il dit : Philène, en moins d'un jour,
vit enhardir ses mains timides :
les progrès sont toujours rapides
sous un maître tel que l'Amour.
Le Berger orna son village
de plus d'un chef-d'œuvre nouveau ;
sous les habitans du hameau,
enchantés d'un si bel ouvrage,
quittèrent musette & pipeau
pour se faire enseigner l'usage
& du crayon & du pinceau.
Cloé revint, Cloé charmée,

avec un doux raviſſement
vit ſous les doigts de ſon Amant
reſpirer la toile animée ;
& Philène, dans ſon bonheur,
plus ſatisfait que les Dieux même,
goûte l'ineffable douceur
d'être admiré par ce qu'il aime.

Par Madame VERDIER.

BOUQUET
*A MADAME P***.*

PARMI tant de bouquets, qu'on doit vous apporter,
au jour heureux de votre fête,
l'Immortelle eſt la fleur que je viens préſenter.
Elle eſt de l'amitié l'emblême & l'interprète.
Dans l'Orient jaloux, on parle par des fleurs.
L'Amour ingénieux inventa ce langage.
L'on ſait faire à-la-fois reſpirer leurs odeurs,
admirer leurs belles couleurs,
& par leur divers aſſemblage,
l'on peint ou ſon reſpect, ou ſes vives ardeurs.
Souffrez donc que j'imite un ſi charmant uſage,
mais ſans oſer prétendre au bonheur d'un Amant.
De l'oubli de l'amour, ſans doute on ſe conſole,
quand on obtient de vous le tendre ſentiment
dont mon bouquet eſt le ſymbole.

Par M. CASTERA.

LE PÊCHER ET LE PEUPLIER,

FABLE.

UN jeune Peuplier, tout fier de sa verdure,
portoit jusques aux cieux l'orgueil de ses rameaux.
Un Pêcher qu'élevoit & l'art & la nature,
produisoit près de lui mille fruits des plus beaux.
Ah ! que je plains ton esclavage,
lui dit un jour le Peuplier !
toujours sous le ciseau d'un cruel Jardinier,
à peine on te permet d'étendre ton feuillage ;
sans cesse on te contraint ; la douce liberté
pour toi n'est plus qu'un mot : moi, j'en connois
l'usage ;
tantôt j'élève avec fierté
mon feuillage ondoyant qui se perd dans la nue ;
d'autres fois, pour montrer ma flexibilité,
je m'agite en ployant mes rameaux à ta vue.
A tout ce beau discours, le Pêcher tout honteux
ne répondoit que par ses plaintes ;
pour la première fois il se croit malheureux ;
de ces mauvais conseils il sentit les atteintes.
Tout-à-coup un orage obscurcit le soleil,
le vent souffle & mugit, un éclair fend le ciel,
la foudre qui le suit gronde sur les montagnes ;
l'on vois le Pâtre errant s'enfuir dans les campagnes.
Le Jardinier soigneux

accourt de sa chaumière,
& donne à son Pêcher le secours nécessaire;
il le couvre, il l'étaye avec de forts épieux,
& fait le préserver du vent & de l'orage.
Le Peuplier gémit en perdant son feuillage;
ses rameaux en débris tombent à chaque instant;
nul n'a pitié de lui, dans ce danger pressant.
Le destin du Pêcher alors lui fait envie;
il paîroit de sa liberté
des soins qui sauveroient sa vie;
le vent redouble sa furie,
l'abat, le déracine; il l'avoit mérité.

Entière indépendance est folie & chimère;
à tout âge, dans tout pays,
pour les grands & pour les petits,
l'avis est sage & salutaire:
nous avons tous besoin de secours & d'amis.

Par M. le Vicomte DE SÉGUR.

EPIGRAMME.

POUR s'instruire, monsieur Damis
a fait dix fois, quel savant homme!
le chemin de Paris à Rome:
savez-vous ce qu'il sait en somme?
le chemin de Rome à Paris.

Par M. D. L. B.

PORTRAIT D'IRENE,

*A MADAME LA COMTESSE DE L**.*

Au rivage de Nice, & ſous les plus beaux cieux,
naquit la jeune Irène; & ſon ame & ſes yeux
de la nature annoncent le ſourire;
ſon œil fut animé par un rayon d'azur,
& ſon ame s'ouvrit au ſouffle le plus pur
de cet air doux qu'on y reſpire.
Sous ſes pinceaux, l'Albane eut raſſemblé
ce joli nez, ce front, cette beauté complette,
ce cou d'yvoire & ce tréſor voilé
que la pudeur ſoumet au joug de la toilette:
à la glace du ſoir laiſſons-en le tableau;
doit-on peindre ce qu'on devine?
ſa modeſtie arrête mon pinceau,
& mieux que lui la gaze le deſſine.
Images de ſon teint, emblêmes de ſes jours,
les roſes du plaiſir, le lys mélancolique
de ſes traits délicats colorent les contours;
c'eſt un enſemble heureux de la Vénus antique
& du plus jeune des Amours.
Dans nos ſallons remplis de glaces, de bougies,
de nos Vénus du ſoir les pâles effigies
d'un épais vermillon reſtaurent leur beauté;
mais d'un léger carmin que ſa fraîcheur efface,
en ranimant ſa joue, Irène nous retrace

un matin de printems auprès d'un soir d'été.
Tour-à-tour sa parure est brillante, ingénue;
tantôt à ses cheveux la gaze suspendue
d'une robe-sultane effleure le satin:
tantôt sa tresse blonde imite avec molesse,
la grace, la fierté, l'élégante paresse
de l'amazone du matin.
Charmante à tous momens, belle à toutes les heures,
elle plaît, elle touche, elle enchante à-la-fois,
quand vers la fin du jour, l'écho de ses demeures
répète sa brillante voix.
Dans les tons élevés d'une scène sublime,
vingt fois le mot d'amour enflamme son accent;
sa figure le peint & sa bouche l'exprime . . .
mais c'est notre cœur qui le sent.
Quelquefois sous sa main & savante & légère,
aux touches du piano succèdent les beaux vers,
harmonie à l'esprit plus chère;
les sons de Piccini se perdent dans les airs,
le cœur retient les accens de Voltaire.
Elle change de goûts, dit-on,
mais au goût demeure fidelle;
Thalie, aimable & simple dans son ton,
plaît à son ame naturelle.
De sa bouche naïve, organe le plus doux,
aucun art jamais ne dispose;
c'est-là que sur des fleurs la vérité repose,
& le plaisir en est jaloux.

Par M. DE CHOISI.

LA MAUVAISE ÉTOILE.

CHEZ les humains, il n'eſt ni foi ni loi :
à mes dépens, j'en fis la triſte épreuve ;
dans ce bas monde on n'a plus rien à ſoi ;
ſi je le dis, c'eſt que j'en ai la preuve.

Pour vivre en paix le reſte de mes jours,
j'avois acquis une honnête fortune :
mais des amis qui m'empruntoient toujours,
de maint plaideur la chicane importune,
de maint fripon l'adreſſe peu commune,
de mon repos vinrent troubler le cours ;
de trois maiſons il ne m'en reſte aucune,
& je gémis ſans le moindre ſecours.

Il me reſtoit pourtant quelqu'eſpérance ;
j'avois en poche un ouvrage aſſez bon ;
un mien ami, que j'aimai dès l'enfance,
le fit un jour imprimer ſous ſon nom.
J'eus beau crier, revendiquer l'ouvrage,
on ſe moqua de mes juſtes clameurs ;
il me fallut ſouffrir le perſifflage
& les lardons d'un troupeau de rimeurs.

J'avois encore une jeune maîtreſſe,
je la croyois ſans feinte & ſans détour ;
enfin j'allois, le cœur gros de triſteſſe,

me consoler dans les bras de l'Amour ;
moins malheureux je revole chez elle :
aurois je cru que j'y perdois mes pas ?
je viens, je frappe... on ne me répond pas ;
un autre avoit séduit mon infidelle.

Cette fois-là je ne me plaignis plus,
je me souvins des traits de la satyre,
& sans pousser des regrets superflus,
je dévorai ce que j'avois à dire.

Dans mon malheur, il me restoit un chien,
le seul ami qui partageât ma peine !
Un grand Seigneur à sa chasse l'emmène ;
il en prit soin & le garda si bien,
que pour l'avoir ma demande fut vaine,
& que depuis il en a fait le sien.

Privé de tout, sans aucune ressource,
je retournai chez mes anciens amis ;
& chacun d'eux, loin de m'ouvrir sa bourse,
au lieu d'argent, me donna des avis.

Pour mon repos, dit-on, le mariage
peut adoucir mes maux & mon ennui ;
mais je suis sourd à ce trompeur langage,
je connois trop nos femmes d'aujourd'hui :
sur ce point-là du moins je serai sage,
je ne veux point épouser pour autrui.

Par M. HÉSIQUE.

L'HERMITE,

ROMANCE traduite de l'Anglois.

LOIN de la foule mondaine,
toi qui vis dans ce désert,
guide la marche incertaine
d'un voyageur qui se perd.
Dis-moi, saint anachorète,
cette lueur que je voi
me promet une retraite ;
est-elle encor loin de moi ?

Crains, mon fils, répond l'Hermite,
crains ces éclairs dangereux :
qui les suit se précipite
en des abîmes affreux ;
tout homme a droit à mon aide ;
ma porte s'ouvre au malheur,
& le peu que je possède,
je le donne de bon cœur.

Viens, suis-moi dans ma chaumière ;
le jour fuit ; viens ; partageons
ma nourriture grossière,
mon lit de paille & de joncs.
Je laisse dans la prairie

l'agneau jouir ſans effroi
du doux bienfait de la vie
qu'il a reçu comme moi.

J'ai des fruits & des racines
que je cueille en leur ſaiſon ;
l'eau des fontaines voiſines
eſt mon unique boiſſon.
Viens, mon fils, & te repoſe ;
chaſſe les ſoucis cuiſans ;
nos beſoins ſont peu de choſe,
& nous vivons peu d'inſtans.

Le diſcours du ſolitaire
touche le jeune étranger ;
c'eſt un ange qui l'éclaire
& qui l'arrache au danger.
Il le ſuit dans ſa cabane,
qu'entoure un ombrage épais ;
là, loin d'un monde profane,
l'Hermite vivoit en paix.

Rien dans cette humble demeure
du maître n'attend les ſoins ;
elle eſt ouverte à toute heure
à l'infortune, aux beſoins.
A ſon jeune hôte l'Hermite
ſert des mets peu délicats,
& d'un air riant l'invite
à prendre part au repas.

Il tire de ſa mémoire
des récits du bon vieux tems,
des faits qu'on a peine à croire,
mais qui ſont beaux & touchans.
Le feu cependant éclate;
j'entends le grillon crier;
le chat vient pour qu'on le flatte,
& joue autour du foyer.

Mais rien ne peut faire trève
aux ennuis du voyageur;
ſon ſein ému ſe ſoulève;
ſes ſoupirs partent du cœur.
Abîmé dans ſes penſées,
il demeure ſans parler;
de ſes paupières baiſſées
des pleurs viennent à couler.

L'Hermite qui voit ſes larmes,
lui dit: Jeune infortuné,
réponds; à quelles alarmes
le ciel t'a-t-il condamné?
Pourquoi fuis-tu ta patrie?
qui t'en a donc éloigné?
eſt-ce une amitié trahie?
eſt-ce un amour dédaigné?

Que ſont les biens de ce monde?
des riens, des jeux, une erreur.
Inſenſé l'homme qui fonde

ſur une ombre ſon bonheur !
l'amitié n'eſt qu'un menſonge
qui flatte & qui fuit ſoudain ;
l'amour eſt encore un ſonge
plus doux, hélas ! & plus vain.

Il n'eſt point d'amis fidèles
qui le ſoient dans tous les tems ;
hormis chez les tourterelles
il n'eſt point de vrais amans.
Mépriſe un ſexe volage . . . .
Mais tout-à-coup la rougeur
qui lui couvre le viſage
a trahi le voyageur.

Le ſolitaire y prend garde,
& ſon œil plus curieux
de ſon hôte qu'il regarde
parcourt les traits gracieux.
Combien ſa ſurpriſe augmente !
cet inconnu dans les pleurs,
eſt une fille charmante
qu'embelliſſent ſes douleurs.

Pardonne, lui dit la belle,
ah ! pardonne, homme de Dieu !
ſi de ma peine cruelle,
j'oſe troubler ce ſaint lieu.
Tu vois une infortunée,
triſte jouet de l'amour ;

peut-être ſuis-je amenée
par le ciel en ce ſéjour.

Si ta ſévère ſageſſe
peut concevoir mes ennuis,
prends pitié de ma détreſſe,
du trouble affreux où je ſuis.
La mort n'a rien qui m'étonne;
je la cherche, elle me fuit;
le doux repos m'abandonne,
& le déſeſpoir me ſuit.

Chef d'une province entière,
mon père eſt riche & puiſſant;
j'étois ſa ſeule héritière;
il n'avoit point d'autre enfant.
Pour moi, beaucoup s'enflammèrent;
beaucoup m'offrirent des ſoins;
avec ardeur ils m'aimèrent,
ou le feignirent du moins.

Mais plus timide & plus tendre,
le jeune Edvin me plaiſoit;
ſes yeux ſe faiſoient entendre,
mais ſa bouche ſe taiſoit;
ſi vertu faiſoit nobleſſe,
Edvin devoit naître roi;
ſes vœux étoient ſa richeſſe;
& ſes vœux étoient pour moi.

Une fleur qui vient d'éclore,

le ciel, quand il eſt ſerein,
le jour naiſſant, ſont encore
moins purs que le cœur d'Edvin.
Leur beauté qu'un rien dérange
ſouvent paſſe en un inſtant;
la fleur tombe, le ciel change;
mais Edvin étoit conſtant.

Devois-je contre ſa flamme
m'armer de vaines froideurs?
quand je l'aimois dans mon ame,
je l'accablois de rigueurs;
hélas! j'ai cauſé ſa perte;
loin de moi portant ſes pas,
dans quelque forêt déſerte,
il a trouvé le trépas.

Trop tard mon cœur le regrette;
je le pleure nuit & jour;
je vais cherchant la retraite
qui fut ſon dernier ſéjour.
Et puiſſe une fin prochaine
y terminer mon malheur!
comme il eſt mort de ſa peine,
je mourrai de ma douleur.

Ne meurs point, cria l'Hermite,
la preſſant contre ſon ſein.
La Belle reſte interdite;
elle eſt dans les bras d'Edvin.

— Angeline,

— Angéline, toujours chère,
tu croyois m'avoir perdu ;
Edvin, ton amant sincère,
en ce moment t'est rendu.

Je revois tout ce que j'aime ;
Angéline est dans mes bras !
Promets, ô mon bien suprême,
que pour Edvin tu vivras.
Jusqu'à notre heure dernière,
nos cœurs seront pleins d'amour ;
quand tu perdras la lumière,
ton Edvin perdra le jour.

Par M. ANDRIEUX.

LES DÉSAGRÉMENS DE LA VIEILLESSE.

OUI, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
ces beaux fruits incarnats & de Perse & d'Epire,
de savourer en paix la sève de ses vins,
& de manger ce qu'on admire !
J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit ;
de ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire ;
mais je voudrois encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,

REPLIQUE DE M. P**.

DEPUIS six mois triste & rêveur !
qu'avez-vous, Licidas ? ouvrez-moi votre cœur ;
votre indiscret silence & m'afflige & m'outrage.
Qu'avez-vous, répondez ! — Rien. — Vous aimez,
je gage,
& craignez d'en faire l'aveu.
Ennemi de l'Amour, philosophe sauvage,
je vous l'ai vu long-tems regarder comme un jeu ;
cette erreur n'étoit pas excusable à votre âge.
Mais nommez-moi l'objet qui vous tient sous ses loix ;
en qualité de votre amie,
je jugerai de votre choix.
— On ne peut à-la-fois être juge & partie.

Par M. D. L. B.

ÉPITAPHE DE MA VOISINE.

CI-GIT la vieille Radegonde,
qui fut jolie assez long-tems ;
cette maman pleine & ronde,
fit beaucoup de bruit dans le monde :
elle y parla quatre-vingts ans.

Par M. l'Abbé DE LA REYNIE.

VERS

Laissés à la grande Chartreuse de Grenoble, sur le Livre qu'on présente aux Etrangers pour y écrire leurs noms.

QUEL calme! quel désert! dans une paix profonde,
je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le tems s'est arrêté....
Commences-tu pour moi, terrible éternité?
Ah! je sens que déjà dans cette auguste enceinte,
un Dieu consolateur daigne appaiser ma crainte!
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains;
pourquoi briseroit-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère;
il veut mon repentir; mais il veut que j'espère.
O toi, qui, sur ces monts, blanchis par les hivers,
vins chercher les frimats, un tombeau, des déserts,
& qui volant plus haut, par ton amour extrême,
semblois, voisin du ciel, habiter le ciel même,
que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton Ordre est caché dans les cieux;
c'est-là que du Seigneur répétant les louanges,
la voix de tes enfans s'unit au chœur des Anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
le voyageur pensif a souvent soupiré.

Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
la terre où le bonheur est un fruit étranger,
que toujours quelque ver en secret vient ronger;
par-tout de la douleur j'y trouve les images.
L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages:
que de desirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

Par M. DUCIS.

A MADAME ***,

Qui m'avoit fait présent d'une Bourse le jour de l'An.

QUE ce filet charmant tendu par les Amours,
soit l'emblême heureux de vos jours!
que leur chaîne soit innombrable!
que le couleur de rose y domine toujours!
soyez heureuse autant qu'aimable;
de ses plaisirs piquans & doux
que la gaîté les assaisonne;
& qu'enfin le ciel vous les donne
comme on les trouve auprès de vous!

Par M. DE CHOISY.

L'ESPRIT DU SIÉCLE,

STANCES.

MUSE, il faut faire de l'esprit:
inspire-m'en, coûte que coûte:
le bon-sens ne sait ce qu'il dit,
& je plains le sot qui l'écoute.

L'esprit seul plaît dans tous les tems;
&, grace au ciel, il n'est pas rare;
on le rajeunit tous les ans,
& personne n'en est avare.

Pour rendre l'esprit plus parfait,
on a réformé le génie;
le génie a-t-il jamais fait
des vers de bonne compagnie?

On a perdu le mauvais goût
d'imiter la sotte nature,
& le beau monde hait sur-tout
les vers qui sentent la roture.

Le Parnesse a changé de cours,
le Parnasse n'est plus en Grèce,

il se transporte tous les jours
de la Marquise à la Duchesse.

Fuyez, profanes roturiers,
du temple bâti par Horace:
il faut au moins seize quartiers,
pour être chanoine au Parnasse.

Que de Comtes, que de Marquis
pullulent au bord d'Hypocrène!
ils chassent du Pinde conquis
Jean Racine & Jean la Fontaine.

Salut à vous, noble vallon!
Salut, Duchesse Polymnie!
Salut à vous, Prince Apollon!
Salut, Marquise d'Uranie!

Muses, dont j'ai suivi les loix,
en pleurant je vous abandonne:
je sens bien que mon front bourgeois
n'est pas fait pour une couronne.

Il me seroit doux d'avoir part
à votre sublime langage:
mais, hélas! un maudit hazard
m'a fait naître au sixième étage.

Par M. HOFFMAN.

FRAGMENT (1)

*D'une Traduction de l'Art d'aimer d'*Ovide, *Chant II.*

IL s'abuſe celui qui de la Theſſalie
invoque en ſes amours l'impuiſſante magie :
il s'abuſe celui dont les crédules mains
ſur le front d'un courſier vont cueillir des venins :
l'amour n'obéit point aux herbes de Médée :
du ſon du Marſe en vain ſon oreille eſt frappée ;
oh ! ſi l'amour étoit l'eſclave d'un vain ſon,
Médée à ſes genoux eût retenu Jaſon,
& Circé n'eût point vu ſon magique artifice
échouer impuiſſant contre le cœur d'Ulyſſe.
N'eſpére rien encor des philtres pâliſſans ;
fléaux de la raiſon, ils fatiguent les ſens ;
laiſſe à de faux eſprits cet art vain & coupable :
le ſecret d'être aimé, c'eſt de ſe rendre aimable ;
ce ſecret eſt plus ſûr que ne ſont les appas.
Euſſes-tu la beauté de Nirée ou d'Hilas,
de Nirée autrefois célébré par Homère,
ou de ce jeune Hilas que d'un bras téméraire
des Nymphes ſans pudeur oſérent enlever :
pour gagner ta maîtreſſe & pour la conſerver,
joins aux graces du corps les graces du génie :

(1) Ce Fragment & celui de la page 43 ſont tirés d'une *Traduction de l'Art d'aimer d'Ovide*, que l'Auteur ſe propoſe de publier.

la beauté, don fragile, & promptement ternie ;
par les jours de sa gloire arrive à son déclin ;
le lys, le lys superbe a le même destin ;
la violette aussi perd sa beauté modeste :
& la rose à son tour, la rose au teint céleste
dépouillant & la pourpre & l'éclat de son sein,
n'est bientôt qu'une épine, objet de mon dédain.
O beau jeune-homme ! ainsi passent tes jours de fête :
du tems la neige, hélas ! descendra sur ta tête ;
& l'âge sans pitié, moissonnant tes attraits,
à sillons redoublés labourera tes traits.
Que les dons de l'esprit protègent donc tes charmes ;
contr'eux seuls la vieillesse a d'inutiles armes :
au laurier des beaux-arts, mérite, acquiers des droits,
qu'aux langages divers s'assouplisse ta voix !
Sans beauté, mais doué d'une adroite éloquence,
des Nayades Ulysse égaroit l'innocence.
Combien, pour retenir les pas de ce héros,
Calipso prétexta la colère des flots !
Sans cesse d'Ilion, faussement curieuse,
elle redemandoit l'histoire malheureuse :
& sans cesse il l'offroit sous un tableau divers.
Un jour assis tous deux au rivage des mers,
la belle Nymphe encor du jeune roi de Thrace
le pria de conter la touchante disgrace :
Ulysse d'un roseau qu'il tenoit à la main,
sur le sable, des lieux esquissa le dessin.
Troye est ici, dit-il en traçant ses murailles,
non loin le Timoïs rougi par cent batailles :
là, peignez-vous mon camp : une plaine est auprès,

dont le sang de Dolon inonda les guérets,
cette nuit où poussé d'une audace inutile,
il tenta des projets sur les chevaux d'Achille :
ici campoit Rhésus, & voilà les sentiers
par où je lui ravis ses superbes coursiers.
Comme il traçoit encore, une vague soudaine
noye Ilion, Rhésus, & son camp, & la plaine.
Eh bien ! dit Calipso, crois à cet élément !
tu vois quels noms sa rage efface en un moment.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

EPIGRAMME.

JEAN, dont le front porte le nom d'époux,
disoit à Paul : Nous faisons bon ménage ;
ma pauvre femme est bien bête, entre nous ;
mais, grace au ciel, en revanche elle est sage ;
l'esprit est bon : mais n'est-il pas plus doux
qu'elle soit sotte & qu'elle soit honnête,
que si..... Fi donc, lui dit Paul en courroux !
je la connois ; elle n'est pas si bête.

VERS

Sur le Buſte de M. le Marquis de la Fayette, *envoyé par les Etats-Unis de l'Amérique, & placé ſolemnellement l'année dernière, à l'Hôtel-de-Ville de Paris.*

HÉROS du nouveau Monde, ô combien la Patrie
doit s'applaudir dans ce beau jour
de voir l'Amérique attendrie,
dépoſer dans ſon ſein ton image chérie,
en tribut d'eſtime & d'amour!
Monument immortel! ne crains pas que l'envie
détourne, en te voyant, un regard abattu:
à ſervir les humains qui conſacre ſa vie,
fait pardonner ſa gloire à force de vertu.
Au milieu d'une ville où règne la molleſſe,
qu'il s'élève ce Buſte, & rappelle aux Français
comment on eſt modeſte au milieu des ſuccès,
noble & grand ſans orgueil, doux & bon ſans foibleſſe;
qu'il enſeigne à quel prix, on obtient jeune encor
d'un peuple de Brutus & les vœux & l'hommage,
& comment un Héros peut unir à tout âge
la vaillance d'Achille au ſang froid de Neſtor.

Par M. MARMONTEL.

LES LEÇONS DE LA MORT,

CHANT FUNÈBRE (1).

SAGES de qui l'orgueil s'arroge
le droit d'armer mon cœur contre les coups du sort,
ce n'eſt plus vous que j'interroge
ſur la puiſſance de la mort :
veillant aux pâles feux d'une lampe nocturne,
cent fois rêveur & tacitурne,
j'ai cherché près de vous le mépris du trépas :
non, non, vous inſultez vainement à la vie ;
votre froide éloquence au menſonge aſſervie,
me prêche le courage & ne l'inſpire pas.

De Précepteurs plus vrais, d'Apôtres plus ſinceres,
j'entends le cri lugubre autour de moi gémir :
c'eſt la voix d'un ami ; c'eſt la voix de nos frères.
Où m'entraînez-vous, ombres chères?
parlez, je vous ſuis ſans frémir.
Leur fidèle amitié m'ouvre une noire enceinte,
ſilencieuſe région,
où, des morts protégés par la religion,

(1) Ce chant funèbre a été prononcé devant une aſſemblée compoſée de quatre cens perſonnes à la fin d'une cérémonie funèbre, que la ſociété connue dans Paris ſous le titre des *Neuf-Sœurs*, conſacra le 3 Avril 1786, à la mémoire de M. Elie de Beaumont, Avocat au Parlement de Paris, Membre & Préſident de la Société des *Neuf-Sœurs*.

dans une nuit auguſte & ſainte,
dort la muette légion.

A mes graves penſers, ô combien eſt propice
cette nuit, ce déſert, cette profonde paix !
aſſis ſur les gazons épais,
dont la terre au loin ſe tapiſſe,
je ſonderai le précipice
où j'irai me perdre à jamais.

Et toi, dont le flambeau dans les airs ſe promène,
lune mélancolique, entends mes triſtes ſons ;
au pâle demi-jour que verſent tes rayons,
de l'homme qui n'eſt plus, montre-moi le domaine ;
je demanderai des leçons
aux débris de la race humaine.
Des vices, des vertus, & des biens & des maux,
déjà s'offre à mes yeux l'image incorruptible :
la Vérité terrible
s'aſſied ſur les tombeaux.

« Tourne les yeux, & vois, dit-elle,
» combien eſt fugitif l'éclat de la beauté.
» Hier, dans un monde enchanté,
» brilloit une jeune mortelle ;
» des flots d'adorateurs avec la volupté
» s'agitoient ſans ceſſe autour d'elle ;
» les Graces ſur ſon front retrouvoient leur modèle ;
» l'Amour à ſes autels en eſclave arrêté,

» oubliroit les erreurs de son vol infidèle,
» & l'enivroit de vanité.

» Aujourd'hui la voilà déformée & flétrie,
» cette rose brillante & pompeuse & nourrie
» de tous les parfums de l'orgueil !
» cette reine a perdu ses sujets, son cortège ;
» & jusqu'à son nom qu'un marbre vain protège,
» demain va s'éteindre au cercueil.

» A l'éclat des trésors, laisserois-tu surprendre
» les desirs trompés de ton cœur ?
» Approche ; un tombeau va t'apprendre
» le prix de cet or corrupteur.
» Là, gît un vil Crésus né sous un toît rustique,
» oubliant son obscurité,
» qu'il se plut à voiler d'un luxe asiatique ;
» il imposoit silence à la clameur publique,
» fier d'un trésor d'iniquité.
» La mort s'indigne enfin du faste qui l'enyvre,
» elle accourt, le frappe, & le livre
» à sa première nudité.

» Appuirois-tu quelqu'espérance
» sur cet âge charmant, où près de son berceau,
» l'homme, ainsi qu'un jeune arbrisseau,
» laisse des plus doux fruits entrevoir l'apparence ?
» Ah ! pour te détromper je n'aurai pas besoin
» d'offrir à tes regards une tombe étrangère :
» de ta propre douleur ce lieu fut le témoin.

» Tu vins ici, malheureux père,
» d'une fille qui te fut chère,
» confier la cendre à la terre :
» avance, son tombeau t'appele, il n'eſt pas loin.

» Te voilà penché ſur ſon urne :
» un ſaiſiſſement taciturne,
» à l'immobilité condamne ta douleur.
» Homme injuſte ! & comment ne ſais-tu pas encore
» que la mort choiſit & dévore
» la race humaine dans ſa fleur ?

» Faut-il des amans de la gloire,
» reproduire à tes yeux le triomphe impoſteur
» Laiſſe, démenti par l'hiſtoire,
» le marbre leur promettre une longue mémoire ;
» le marbre trop ſouvent n'eſt qu'un dernier flatteur.
» Perce de ce tombeau la menteuſe ſurface :
» vois-tu comme en ſa profondeur,
» le coloſſe de leur grandeur
» ſe briſe & pour jamais s'efface ?

» D'eſclaves entourés, ſur un char inſolent,
» ils fouloient à grand bruit la terre ;
» le pompeux laurier de la guerre
» rayonnoit ſur leur front ſanglant,
» & la loi contrainte à ſe taire,
» devant leurs volontés fléchiſſoit en tremblant.

» Un inſtant a vaincu ces Héros magnanimes,
» du faîte orgueilleux de leurs crimes,

» ils ſont tombés vivans dans les bras de la mort.
» Liés d'une invincible étreinte,
» à l'aſpect de leur gloire ils ont pâli de crainte,
» & leur ame ſans fruit a connu le remord.

» Tel, aux bornes de ſa carrière,
» n'arrivera jamais l'ami de la vertu :
» d'une ſainte fierté par elle revêtu,
» ſans trouble il regarde en arrière,
» & rempliſſant de paix ſon heureux ſouvenir,
» au jugement de l'avenir,
» livre ſa courſe toute entière ».

Ainſi dans le ſéjour des larmes & du deuil,
a vérité s'explique à l'homme ſolitaire :
'ai vu d'un jour plus pur la clarté ſalutaire,
s'élever du fond d'un cercueil.

Dans les airs obſcurcis d'un voile de ténèbres,
our toi l'airain ſacré ſonnoit lugubrement ;
Beaumont ! il diſoit & ton dernier moment,
: les pleurs de ton fils & les honneurs funèbres
réſervés à ton monument.
Je me rends auprès de ta cendre ;
déjà la ſuivant aux lueurs des flambeaux,
je vois ce gouffre des tombeaux,
où pour jamais tu vas deſcendre.

Je vois, je frémis & détourne les yeux ;
mes yeux ſe rempliſſent de larmes ;

& dans les chants religieux,
qui cherchent à t'ouvrir la barrière des Cieux,
je trouve, je ne sais quels charmes,
volupté d'un ami pieux.

Oh! comme en ce moment je sentis dans mon ame
s'émousser l'aiguillon dont s'armoit la douleur!
la tombe disparut; & sa lugubre horreur,
cédant à des rayons de flamme,
je crus voir la vertu te parer de splendeur.
Les *Calas*, les *Sirven*, tous ceux dont l'innocence
a dû son triomphe à ta voix,
reproduits à mes yeux te suivoient en silence,
& la palme à la main te faisoient à la fois,
un cortège de gloire & de reconnoissance.

Des champs fortunés de Canon,
à grands flots arrivoient encore
tes humbles Laboureurs que la vertu décore,
& de qui la bonté te doit un doux renom:
mères, vieillards, enfans, leur foule t'environne;
couronnés par tes mains ils t'offroient leur couronne,
en couvroient ton cercueil & bénissoient ton nom.

Ô douce, ô consolante image!
je crus voir du sommet des cieux,
ton épouse au front radieux,
descendre, & t'apporter un plus touchant hommage.
Libre enfin par ta mort, elle vint à mes yeux,

écarter avec complaisance,
le mystère religieux
où s'enfermoit ta bienfaisance;
ta bouche publioit ta facile pitié,
& le charme que ta présence
donnoit à la sainte amitié.

Ah! sans cesse, il vivra fidèle à ma mémoire,
ce jour où m'apparut ta gloire
rayonnante & debout auprès de ton cercueil:
spectacle ravissant qui raconte ta vie,
& qui désespérant l'envie,
aigrira le plaisir que lui promit ton deuil.

Et toi, jeune Orphelin (1) qu'il laisse sur la terre,
toi, sur qui reposoit tout son cœur paternel,
ah! puisse de mes vers le tribut solemnel,
puisse-t-il consoler ta douleur solitaire!
Si tu sens pour un fils combien il est affreux
de perdre un ami dans un père,
vois comme tous les cœurs mêlent pour toi des vœux
au chagrin qui te désespère.
Rends-nous, rends-nous celui qui te donna le jour;
le fruit de ses travaux est ton riche partage;
prétends un plus noble héritage:
ainsi que ses vertus, recueille notre amour.

Par M. ROUCHER.

(1) Le fils de M. Elie de Beaumont étoit présent à la cérémonie.

LA MALHEUREUSE ÉTOILE DU GASCON.

LA pensiòn qué l'on m'avoit promisé,
riché déjà, Pierré l'obtient :
un posté vaqué ; au même instant j'y visé :
Paul est sot, & Paul y parvient.
Capédébious ! qué mon destin m'ennuie,
qui, faúté dé protections,
mé fait toujours, s'il pleut des pensions,
demeurer sous lé parapluie !

Par M. DE PIIS.

ÉPITAPHE

DE MM. PILATRE DE ROSIER ET ROMAIN.

(*On en a mis la traduction latine au bas du tombeau qu'on vient de leur élever.*)

CY gissent qui, des airs franchissant la barrière,
& planant sur le monde abaissé devant eux,
du trône le plus glorieux,
précipités dans la poussière,
offrent de l'homme, au même instant,
& la grandeur & le néant.

Par M. VERNES le fils.

JAMAIS ET POURTANT,

Ou CONVERSATION *que j'eus l'autre jour avec Madame Gertrude.*

Air : *Avec les jeux dans le village.*

DITES-MOI, madame Gertrude,
futes-vous belle en votre tems?
— Jamais, me répondit la prude,
la beauté perd les jeunes-gens.
Pourtant j'avois la peau tendue,
mon œil n'étoit pas éraillé;
même on prétend que l'on m'a vue
ayant l'air assez éveillé.

Dites-moi, madame Gertrude,
eutes-vous jadis quelqu'amant?
— Jamais, me répondit la prude,
aimer est un crime trop grand.
Pourtant on n'étoit pas de glace;
Lindor a voulu m'en conter:
Lindor avoit beaucoup de grace,
j'eus peine à ne pas l'écouter.

Dites-moi, madame Gertrude,
n'a-t-il jamais su vous toucher?
— Jamais, me répondit la prude,
j'appréhendois trop de pécher.

Pourtant, m'ayant un jour de fête
demandé par grace un baiser,
séduite par son air honnête,
je ne sus pas le refuser.

Dites-moi, madame Gertrude,
ne succombâtes-vous jamais ?
— Jamais, me répondit la prude,
Dieu sait la peur que j'en avais !
Pourtant, certain soir de Carême,
je l'appellai pour le prêcher ;
mais il prêcha si bien lui-même,
qu'il me fit, je crois, trébucher.

Dites-moi, madame Gertrude,
avez-vous trébuché souvent ?
— Jamais, me répondit la prude,
sinon dans ce fatal moment.
Pourtant, au bout de la journée,
quand j'allois au bois sommeiller,
j'étois souvent toute étonnée
dans ses bras de me réveiller.

Dites-moi, madame Gertrude,
trébucheriez-vous bien encor ?
— Jamais, me répondit la prude,
j'aimerois cent fois mieux la mort.
Pourtant à quelque complaisance
s'il falloit pour vous consentir,
je tâcherois avec décence
de contenter votre désir.

Dites-moi, madame Gertrude ;
du ciel eſt-ce là le chemin ?
— Jamais, me répondit la prude,
je n'en connus de plus certain.
— Ah ! votre bonté me pénètre,
répondis-je à ce propos-là ;
pourtant ſi vous daignez permettre,
je me ſauverai ſans cela.

Par M. CARN**.

SUR LE RHÔNE, A LYON.

LE Rhône de la Suiſſe a franchi la barrière ;
ſemblable au peuple heureux qui vit dans ſes cantons,
il naquit pauvre & libre aux helvétiques monts,
& voit briller ici ſon onde priſonnière :
mais ſorti de ces quais qui parent ſon canal,
à ſon eſſor il s'abandonne,
& recevant les flots de la modeſte Saône,
l'entraîne fièrement dans ſon lit nuptial.

Par M. DE CHOISY.

L'HISTOIRE DU LUXE.

LE luxe un jour naquit de l'abondance:
chacun se réjouit, on le trouvoit charmant;
mais on eut un pressentiment
qu'on se repentiroit de la réjouissance.

Enfant, il fut criard; jeune, il fut libertin:
le tems développa son méchant caractère;
à ses vices bientôt il ne mit plus de frein,
& finit par tuer sa mère.

Ne croyez pas que le brutal
ait long-tems joui de son crime;
de sa rage lui-même, il devint la victime,
& mourut dans un hôpital.

Par M. HOFFMAN.

EPIGRAMME.

QUAND on pense à la mort, on est sûr de bien faire,
disoit toujours madame Claire;
hier, en y pensant, elle est morte en effet:
son mari dit qu'elle a bien fait.

Par M. PONS DE VERDUN.

AU ROI DE PRUSSE.

Berlin, 1740.

ADIEU, grand-homme, adieu, coquette,
esprit sublime & séducteur,
fait pour l'éclat, pour la grandeur,
pour les Muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou poursuivant
du reste de la Germanie,
de moi, très-chétif raisonneur,
& de la noble poésie.

Adieu, trente ames dans un corps
que les Dieux comblèrent de grace,
qui réunissez les trésors
qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,
toujours au travail occupée,
tient pour l'honneur du genre-humain
la plume, la lyre & l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
de la gloire la plus durable,
avec nous autres si traitable,
si grand avec les Souverains!

Vous qui n'avez point de foiblesse,
pas même celle de blâmer
ceux qu'on voit un peu trop aimer
ou leurs erreurs, ou leur maîtresse!

Adieu; puis-je me consoler
par votre amitié noble & pure?
le Roi me fait un peu trembler:
mais le grand-homme me rassure.

Par VOLTAIRE.

LA BELLE TROP CHARITABLE.

Air: *Ce fut par la faute du sort.*

LE beau *Clitandre*, amant glacé,
voudroit s'enflammer pour *Lucile*:
à cet *Alcide* compassé,
la Belle se montre trop facile;
elle va céder à l'instant....
« Hélas! dit le pauvre *Clitandre*,
» seroit-il point indifférent
» à Madame de se défendre »?

A M. LE COMTE DE M**,

Lieutenant Général des Armées du Roi.

IL faut donc pour vous plaire abandonner Paris,
ce séjour si fertile en fous, en beaux-esprits!
malgré moi vous m'aimez, & votre complaisance
veut que de mes péchés je fasse pénitence :
la campagne me plaît, & c'est-là sans efforts,
qu'on peut ressusciter son esprit & son corps.
Mais comment m'arracher au torrent qui m'entraîne?
Le plaisir a pour moi la voix d'une Syrène ;
il me sourit sans cesse, & par Mars engagé,
je ne puis à Vénus demander mon congé.
Je sais qu'amant des prés, des bois & des cascades,
l'Amour se glisse auprès des jalouses Dryades,
que fidèle à Narcisse, Echo dans le vallon,
se réveille & soupire au bruit de ce doux nom :
mais la nature, hélas! & ses heureux prodiges,
jamais d'un art divin n'égalent les prestiges ;
ces nymphes que chantoit Horace à Tivoli,
n'ont plus la même grace & le pied si joli.
Encor si chez Dumas, en brillant équipage,
nos Bergères alloient marchander un visage,
que reines de leur art, on vît selon leur choix,
un teint plus merveilleux éclore sous leurs doigts ;
si le front couronné de rubans, de dentelles,

elles offroient aux yeux ces riches bagatelles
que Bertin, en jouant, met en vogue à la Cour,
pour servir le caprice & quelquefois l'amour;
si nouvelles Ninas, raisonnables & folles,
elles nous enyvroient par leurs douces paroles,
on nous verroit, coëffés du chapeau pastoral,
pour elles rajeunir l'antique madrigal,
& d'un nouveau jargon, dévoilant les mystères,
en Princesses, au moins, ériger nos Bergères.
Le même ajustement, par deux fois répeté,
je vous jure, enlaidit à l'excès la beauté:
il faut être nouveau jusque dans sa figure.
A Paris on permet de vaincre la nature;
la Duchesse, chez nous, Sultane du boudoir,
fée Urgèle au matin, devient Psyché le soir.
Par la toilette encor Vénus est embellie;
eh! que m'importe l'art, s'il la rend plus jolie?
Le papillon doré ne va point du Soleil,
surprendre les regards à l'instant du réveil:
il attend à son tour pour déployer ses ailes,
que du front de ce Dieu partent mille étincelles.
Eh! comptez-vous pour rien ces contrastes piquans
que Paris dans son sein voit naître tous les ans?
Ces Messieurs si polis, nos Dames de Province,
donnant le nom d'Altesse au Marquis le plus mince,
appellant Monseigneur tout homme de la Cour,
qui, par bonté, veut bien agréer leur amour?
Mais jaloux d'égaier votre franchise antique,
pénétrez, avec moi, dans ce vaste portique,

où grace aux doux bienfaits envoyés de Pluton,
Arlequin est chez nous mieux logé que Brutus;
à peine dégagé d'une foule inconnue,
sur ce moderne Olympe ai-je égaré ma vue,
qu'aussi-tôt je me sens presser avec fracas,
par tous ces grands faiseurs de petits opéras;
l'un, d'un ton paternel, me fredonne à l'oreille,
ce couplet gracieux qu'on a sifflé la veille;
& l'autre, pour Thalie empruntant un poignard,
nous la montre d'un crêpe entourée au hasard;
& berné du parterre, il va de loge en loge,
chez un peuple plus doux, mendier quelque éloge.
Vaine espérance, hélas! l'implacable sifflet,
par de longs cris aigus répète son arrêt;
il murmure, il gémit, il se plaint du parterre:
faut-il que tout vivant ainsi l'on vous enterre?
l'Acteur n'a pas fini... mais l'Acteur n'a pas tort:
la pièce meurt avant que le héros soit mort.

J'arrive chez Valcourt, vingt beautés rengorgées,
y sont pompeusement en fénateurs rangées.
Voyez dans cet essaim de jeunes étourdis,
cet enfant de l'Amour auprès d'un Duc assis;
il fatigue les yeux par des marques trompeuses,
& charge avec orgueil ses habits de pleureuses,
pour faire croire aux sots qu'il avoit des parens.
Aveuglement étrange! eh! qu'importe les rangs!
A tous ces titres vains le vrai sage renonce,
& la vertu par-tout entre sans qu'on l'annonce.
Un trône enfin s'élève, où chaque amant discret,
vient à tout l'univers divulguer son secret,

& pour nous amuſer, triſtement pſalmodie
ces couplets innocens de bonne compagnie.
Tous ces Caméléons ne ſe montrent jamais,
qu'eſcortés de flatteurs ou de quelques ſujets,
qui, gagés pour leur plaire, approuvent avec zèle
le bon mot d'autrefois que Monſieur renouvelle;
on y lit de ces vers qui ne ſont applaudis
que pour ne pas fâcher la Dame du logis.
Damis, qui fut trente ans ſans talent & ſans verve,
au fond de l'Amérique a déterré Minerve;
Damis, de l'autre monde y porte un manuſcrit,
& devient dans un jour jeune-homme & bel-eſprit.

Le Génie autrefois naïvement ſublime,
adoptoit ſes travaux, quand polis par la lime,
dans un jour lumineux, nobles enfans des arts,
ils pouvoient du Public ſoutenir les regards.
Aujourd'hui le talent eſt beaucoup plus facile:
on fait la tragédie ainſi qu'un vaudeville.
Quels lauriers moiſſonner en cet aride ſol?
L'imagination racourciſſant ſon vol,
a déſerté les Cieux, & veuve infortunée,
ſur cette terre ingrate expire abandonnée.
Vous, qui dès mon aurore, un Racine à la main,
du Parnaſſe Français m'apprîtes le chemin,
Muſes, de mes talens développez le germe,
que mon vers toujours pur s'avance d'un pas ferme,
& qu'enchaînant les arts aux pieds de la vertu,
des couleurs du Poëte il brille revêtu.
Pour chanter des héros la cendre révérée,
confiez à mes mains votre harpe ſacrée;

un nouvel univers s'aggrandit devant moi,
je sors de ma prison, le génie est mon Roi,
il parle dans mon cœur. Divinité d'Homère,
Gloire, que ton flambeau me conduise & m'éclaire.
Tu présidois, sans doute, à ses nobles travaux,
quand l'ame de Corneille, imitant ses héros,
des demi-Dieux du Tibre, orgueilleuse héritière,
sur la scène Françoise apporta Rome entière.
Cigne mélodieux, des Grecs heureux enfant,
Racine plus correct, plus pur, plus élégant,
à ta voix séduisante étalant ses merveilles,
fit pâlir par degrés le flambeau des Corneilles;
aux accens de Monime exprimant ses douleurs,
le Public & l'Amant répandirent des pleurs,
& Boileau dévoré de la soif de médire,
arma d'un vers plus sûr, la main de la satyre,
& nouveau Juvénal, par d'immortels bons mots,
confondit l'ignorance & fit trembler les sots.
Quand Phébus, de la nuit précipitant les heures,
viendra se reposer dans ses riches demeures,
que le myrte amoureux, enfant de l'âge d'or,
en rameaux déploira sa sève, vierge encor,
& que rajeunissant l'art des métamorphoses,
le printems descendra le front paré de roses;
c'est alors que du jour, précurseur matinal,
je suivrai la nature en son cours inégal,
j'entendrai des oiseaux, la famille volage,
pour exprimer l'amour, se créer un langage,
& donnant le signal qui doit les réunir,
de légers coups de bec réveiller le plaisir.

Je peindrai la Nayade à sa flamme attachée,
sur le bord d'un ruisseau languissamment penchée ;
tenant d'un air distrait son urne dans la main,
elle laisse flotter un regard incertain.
Pour la surprendre, Hylas, dans sa marche tardive,
tremble de rencontrer la feuille fugitive ;
elle tourne les yeux, l'apperçoit & rougit :
une Belle craint tout, quand son cœur la trahit.
Soudain elle s'échappe ; & muette, interdite,
au travers des roseaux, foible, se précipite.
Vainement elle fuit un dangereux témoin ;
le Ciel est pur, l'eau calme... & l'Amour n'est pas loin.
Il est d'autres tableaux tracés pour le Poëte ;
Apollon peut encore enrichir sa palette ;
d'un nouvel Hyppocrène en côtoyant les bords,
de cent climats lointains il ravit les trésors.
Daigne m'encourager, brillant fils de Bellone :
je veux, guidé par toi, mériter la couronne,
& d'un double laurier ornant le front des arts,
partager mes beaux jours entre Minerve & Mars.

Par M. le Chevalier DUPUY DES ISLETS.

FIN.

TABLE.

M. ANDRIEUX.

Stances, 156
L'Hermite, Romance traduite de l'Anglois, 235

M. *l'Abbé* AUBERT.

L'Aigle & les petits Oiseaux, Fable, 245

M. *l'Abbé* AVY**.

Entrevue du fameux Nouvelliſte des Tuileries avec l'Abbé de Saint-Pierre dans les Champs-Elisées, 120

M. BEAUGARD, *de Marſeille.*

Les deux Neuvaines, 48

M. BÉR***.

L'insomnie, 117

Feu M. BORDE.

Epigramme, 120
Sur une vieille Dévote, 184

Madame *la Baronne* DE BOURDIC.

Le Silence, Ode en Stances irrégulières, 139

M. CARN**, *Capitaine au Corps Royal du Génie, de l'Académie de Dijon.*

Romance attribuée à une Religieuse, 49
Panny, ou ce que c'eſt que d'aimer, 151
Les deux Glycères, 158
Jamais & Pourtant, 263

M. CASTERA.

Ode au Roi ſur le Voyage de Cherbourg, 12

M. GINGUENÉ.

Epître à mon Ami, 71

M. HÉSÉQUE.

Epigramme, 30
La Mauvaise étoile, 253

M. HOFFMAN.

A celle qui s'y reconnoîtra, 5
Stances d'un Provincial à Paris, 19
Epigramme, 84
A Madame Saint-Huberti, en sortant d'une représentation d'Alceste, 106
Le Ménage troublé, Fable, 127
L'Esprit du siècle, Stances, 249
L'Histoire du Luxe, 266

M. IMBERT, *de l'Académie de Nîsmes.*

A M. le Marquis de Montesquiou, pour lui demander une permission de Chasse, 21

M. JAMES DE SAINT-LÉGER.

L'Explication, Conte, 67

M. D. K, *M. D. C. de Nantes.*

Traduction libre de l'Hymne de Thompson, 197

M. LE BAILLI.

Le Chameau & le Bossu, Fable, 93

M. LE BRUN.

Le Hibou & l'Aigle, Apologue, 16
Sur une Pension que l'Auteur n'avoit pas sollicitée, 43
A Madame le Brun, dont on avoit critiqué les Ouvrages, 57
A M. le Comte de V**, 146

M. LE GRAND D'AUSSY.

Chanson imitée de nos anciens Poëtes, 24

M. LE LONG.

Epigramme, 116

M. LE MANCEL.

Le Gascon pacifique, 138

M. LE MÉTEYER, *Secrétaire du Roi.*

Le Prêtre & les deux Mourans, Fable, 107

M. LÉONARD.

La Neige, *Fragment d'un Poëme des* Saisons, 69
A Madame Théodore d'Auberval, 158

M. LIEUTAUD.

Un Baiser, ou la Rose, 83

M. MARMONTEL, *de l'Académie Françoise.*

Vers sur le Buste de M. le Marquis de la Fayette, placé à l'Hôtel-de-Ville de Paris, 254

M. MASCLET, *de Douay.*

Sur la décadence des bonnes Etudes, 151

M. M. D. M.

Epigramme, 4

M. *l'Abbé* MAT**.

Epître à Madame la Duchesse de Narbonne, 175

M. MOREL, *Dignitaire, ancien Professeur de Rhétorique au Collége Royal de Bourbon d'Aix.*

Epître à M. Balze, après avoir assisté à la lecture de ses Poésies lyriques, 87

M. MUGNEROT.

Le danger de la liberté, Conte, 139

M. NOGENT, *d'Avalon.*

À Mademoiselle C. D. L. C. pour le jour de sa Fête, 58
Le Cerf, le Cheval & l'Homme, Fable, 213

M. PHILIPPON DE LA MADELAINE.

Le Déjeûner, 91

M. DE PIIS, *Ecuyer, Secrétaire-Interprète de Monseigneur Comte d'Artois.*

Plaintes d'un Berger, 177
La Malheureuse étoile du Gascon, 262

M. DE LA PLACE.

Le Financier incorrigible, 11
Le défaut de mémoire, 96
Quatrain, 120
Autre, 150
Autre, 180
Autre, 211

M. PONS DE VERDUN.

Annonce, 9
La Promesse imprévue, 26
La Réflexion réfutée, 60
Epigramme, 80
Le Moulinet, 130
Le Syllogisme, 180
A Mademoiselle ***, en lui envoyant une feuille de papier blanc, 202
Epigramme, 244
Epigramme, 266

M. POTHIER DE BIELE.

Epigramme, 66

M. *le Comte* RAIECKI.

Stances sur l'illusion, 271

M. *l'Abbé* DE LA REYNIE.

Epigramme, 47
Epitaphe de ma Voisine, 246

M. *le Chevalier* DE R**.

Epigramme, 28

M. ROMAN.

Epître à M. l'abbé de Cr**, Auteur des *Mémoires Philosophiques*, 203

M. ROUCHER.

Le Génie de la Ville de Paris, Ode, 61
Les Leçons de la Mort, Chant funèbre, 255

M. R**.

Imitation de Martial, 176

M. DE SAINT-ANGE.

Fragment de la Fable d'Athamas, tiré du quatrième Livre des Métamorphoses d'Ovide, 215

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

A la Raison, 68

M. *l'Abbé* DE SCHOSNE.

Vers philosophiques adressés à M. S. D. M. 160

M. *le Vicomte* DE SÉGUR.

A un Ami, 59
Le Pêcher & le Peuplier, Fable, 229

M. SORIN.

Epître à M. de Castera, 53

M. THÉVENEAU.

Stances faites le jour des Rois, 11
Epitaphe d'un homme malheureux, 208

Feu M. THOMAS, *de l'Académie Françoise.*

Vers lus chez M. de J**, 7

M. DE LA TOUR DE LA MONTAGNE.

Stances à un Malheureux imaginaire, 221

Feu M. *le Comte* DE TRESSAN.

Epître à M. le Marquis de Ximenès, 212

Madame VERDIER.

Stances, 13
Epître à M. de ***, 37
L'Origine du Chant, 101
L'Origine de la Peinture, 225

M. VERNES, *fils, de Genève.*

Epitaphe de MM. Pilâtre de Rosier & Romain, 26

M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

Etagmens du Chant premier de l'Art d'aimer d'*Ovide*, 43
Epître à Madame la Comtesse de Bezuharnois, 92
Epître à Madame H**, sur son départ de Paris, 189
Fragment du 2e Chant de l'Art d'Aimer, 213

M. VIGÉE, *Secrétaire du Cabinet de* MADAME.

La Loterie de l'Amour, 31

A M. Vernet, 119
A M. le Comte de V**, qui m'avoit donné un Tableau le premier jour de l'An, 219

Feu M. DE VOLTAIRE, *de l'Académie Françoise.*

Au Prince Eugène, 27
A M. l'Abbé de **, qui pleuroit la mort d'une Amie, 51
Quatrains, 109
Stances au Prince de Conti, pour un Neveu du Pere Sanadon, 115
Quatrains, 174
A M. Pallu, Conseiller d'Etat, 195
Au Roi de Prusse, 214
Les Désagrémens de la vieillesse, 243
Adieux au Roi de Prusse, 267

ANONYMES.

La Colombe & l'Enfant, Fable, 41
A Daphné, 52
Vers sur les arrêts ordonnés à M. le Marquis de la Fayette, au retour de sa première Campagne d'Amérique, 72
L'Heureuse Mort, 82
Parodie de l'Ode d'Horace : *Donec gratus eram*, 95
Epitaphe du Roi de Prusse, 99
Couplets d'une jeune Dame à son Mari, 137
L'Invention du Haut-bois, 147
Il faut toujours en venir-là, 153
Le Cours, ou la Promenade, 161
La Décadence du Goût, Satire, 181
Epigramme, 188

A Mademoiſelle de Sivry, qui, à l'âge de douze ans cultive les Lettres, fait le Grec, le Latin, & fait de fort jolis Vers, 207
Epître ſur les avantages d'être l'Amante d'un Poëte, 209
Epigramme, 255
La Belle trop charitable, 268

Fin de la Table.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1786.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1786.

POEMES.

LES MŒURS, Poëme en sept chants. Paris, Durand l'aîné, Bailli, in-8°.

D'excellentes intentions. De la morale. Le fond de l'ouvrage se réduit à ces deux propositions : « Que l'homme n'est heureux, » à proprement parler, qu'en discernant avec » précision les objets appropriés à sa nature, » & que ces objets ne sont autre chose que la » matière de ses devoirs, c'est-à-dire, l'exer- » cice moral & bien entendu de ses droits » naturels ».

A l'égard des vers, en voici :

Tout besoin de caprice est dès-lors imprudent,
Qui veut bien le compter en compte l'ascendant.

Lâche! qui que tu sois, hurle des hiperboles :
la raison s'émeut peu de tes raisons frivoles.
Si son divin flambeau n'éclaire nos calculs,
notre cœur reste vuide, & nos plaisirs sont nuls.
Pourquoi te réduis-tu, sectateur du grand nombre,
en rêvant le bonheur, à n'en serrer que l'ombre?
Non, tes entours, ton train ne peuvent m'éblouir;
plus tu fais de spectacle & moins tu fais jouir.

Quelques tirades plus passables.:

Tel qui nous éclabousse est souvent bien à plaindre.
Pour monter sur un char, au sortir d'un palais,
en est-il plus grand homme aux yeux de ses valets?
Se fait-il admirer par son humeur égale,
par son vaste coup-d'œil & par sa raison mâle?
Non, les pompeux dehors dont il se croit orné
lui laissent son cœur lâche & son esprit borné.
Malheur à qui n'oppose au public qui s'irrite
qu'un poste qu'il dégrade ou qu'un nom sans mérite!
En vain du dernier rang volât-il au premier :
le fumier couvert d'or reste toujours fumier.

L'Anti-Lucrece en vers françois; par M. l'Abbé Berardier de Batant, Licencié en Théologie, & Prieur de Notre-Dame. Paris, Berton, 2 vol. in-12. d'environ 300 pages chacun.

Plusieurs endroits assez bien versifiés; mais en général une manière lâche & prolixe; des raisonnemens, au lieu de poésie.

Le

Le traducteur prétend qu'on n'a guère mieux prouvé l'attraction que les tourbillons de Descartes *que son auteur a substitués aux atômes d'*Épicure.

Les Sages du jour, Poëme; par M. Berton de Chambelle. Paris, Guillot & Poinçot, in-8°. de 26 pages.

Poëme où l'incrédulité n'est rien moins que ménagée :

Il n'est point d'attentats que sa voix ne permette ;
il n'est point de forfaits que sa loi ne commette :
elle abandonne l'homme aux caprices du sort,
& ne prêche à son cœur que la loi du plus fort....

Vers naïfs qui suffisent pour donner une idée de la manière de l'auteur, & de l'esprit dans lequel sa diatribe est composée. Ce qu'on y trouve de mieux est ce portrait de la Religion :

Tendre amante de l'ordre, on ne la vit jamais
ni s'opposer aux loix, ni porter aux forfaits.
Si de son nom sacré des peuples fanatiques
ont couvert autrefois leurs discordes publiques ;
cette mère, loin d'eux, sensible à leurs malheurs ;
condamnoit leurs excès & pleuroit leurs erreurs.
C'est la Religion, c'est sa voix qui me crie :
Aime Dieu, les mortels, ton Prince & ta patrie ;
sois fidèle à ta foi : fais le bien, fuis le mal ;
préfère à ton bonheur le bonheur général ;

libre ou persécuté, cède au pouvoir suprême : en résistant aux Rois, on résiste à Dieu même. C'est elle aussi qui crie à tous les Souverains : Rois, aimez la vertu ; Princes, soyez humains : dans le dernier mortel, reconnoissez un frère ; attendris sur ses maux, soulagez sa misère ; trop fiers de votre rang, craignez de l'outrager : votre Juge est au ciel qui sauroit le venger.

La Jérusalem délivrée, du Tasse, traduite en vers, par M. C. de Montenclos. Paris, Royez, un vol. in-12, de 305 pages.

Dix premiers vers :

Je chante ce héros, plein d'audace & de feu,
de la nuit du tombeau qui délivra son Dieu ;
qui souffrit & brava mille genres de peine.
C'est en vain contre lui que l'enfer se déchaîne,
que vingt peuples armés contre lui sont unis :
protégé par le ciel, ses regards attendris
virent se rassembler sous ses drapeaux augustes
ceux qu'avoient égarés leurs passions injustes.
Muse immortelle, accours ; viens embellir mon front
des clartés que tes mains au ciel allumeront, &c.

* Les Baisers de Zizi, Poëme. Paris, Royez, in-24. de 93 pages.

Alliage singulier de galanterie & de satyre.

Des traits naturels ; plusieurs por-

traits piquans & agréablement versifiés. Des négligences, des expressions froides & prosaïques, moins cependant que dans la première édition.

* L'Egyptiade, *ou* le Voyage de Saint François d'Assise à la cour du Roi d'Egypte, Poëme en douze chants; par Jos.-Romain Joly, de l'Académie des Arcades de Rome. Jombert jeune, Didot fils, un vol. petit in-12.

Ouvrage annoncé dans la Notice de 1778.

Alcindor pénitent, *ou* le Triomphe de la Grace dans l'homme pécheur qui veut rentrer dans le chemin de la vertu, Poëme en six chants; par M. J. J. Guillot, Clerc tonsuré. Paris, Marchands de nouveautés, in-8°. de 52 pag.

Echantillon de la versification de M. l'Abbé Guillot :

L'homme seul qui reçut le don d'intelligence,
au Dieu qui l'a formé n'a point d'obéissance;
cet être à ses yeux pur, moins qu'un atôme aux
siens,
pour être indépendant cherche mille moyens,
& de ses actions s'établissant l'arbitre,
semble croire que Dieu sur lui n'a plus de titre.
Telle est donc, malheureux! ma conduite ici-bas:
me voilà trait pour trait, & je ne tremble pas.

Environ douze cens vers de ce genre-là

*dans l'*Alcindor pénitent : *quelle pénitence ! Ce ſeroit un grand ſervice à rendre au jeune auteur, que de l'empêcher de ſe livrer à une auſſi triſte facilité.*

Diſcours extraits de la Jéruſalem délivrée du Taſſe, & traduits en vers françois, par M. l'Abbé Caſtan de la Courtade, &c. Paris, Marchands de nouveautés, in-8°. de 216 pag.

POEMES, ODES

Et autres Poéſies qui ont concouru au Prix propoſé ſur la mort du Prince de Brunſwick.

Maximilien-Léopold de Brunſwick-Lunébourg, Poëme ; par M. Roucher. Paris, Quillau, in-8°. de 18 pages.

Pièce qui a été fort critiquée. Le Poëte ſuppoſe qu'il voyage dans toutes les contrées de l'Europe pour interroger le règne de ſes divers Potentats, & être à portée de mieux peindre Guſtave-Adolphe *qui a réuni toutes leurs grandes qualités, & qui eſt le héros d'un Poëme épique qu'il a entrepris. L'Humanité lui apparoît ; elle lui fait le portrait de* Léopold, *& l'exhorte à l'aller contempler ſur les bords de l'Oder : il obéit, & eſt*

témoin du ſublime dévouement de ce jeune Prince.

Des métaphores outrées, des termes forcés, & des vers foibles : de l'harmonie & deux ou trois beaux morceaux où l'on retrouve le talent de M. Roucher.

La mort généreuſe du Prince Léopold de Brunſwick, Poëme élégiaque ; par M. Texier de la Boiſſiere, Maître-d'armes des Académies du Roi & des Pages de S. A. S. Monſeigneur le Duc de Penthièvre. Paris, Bailly, in-4°. de 16 pages.

Des détails aſſez touchans dans le récit de la mort généreuſe du Prince Léopold. *Verſification lâche & prolixe. Auteur dont le zèle eſt louable, mais qui ayant eu* peu de momens à donner à la littérature, *n'a guère pu ſe livrer à l'étude des formes poétiques.*

La mort du Prince Léopold de Brunſwick, Ode envoyée au concours, par M. l'Abbé de Launay. Paris, Marchands de nouveautés, in-12. de 13 pages.

D'un grand eſſor l'ardeur m'appelle.
Quel obſtacle peut m'arrêter ?
Au bord d'une lice immortelle,
cœurs froids, c'eſt à vous d'héſiter.

Spéculateur de l'influence
qui va propager l'affluence
de tant d'athlètes radieux,
puis-je éluder le sort des armes,
quand je dévore les allarmes
d'un combat libre & glorieux?

Première stance de l'Ode de M. l'Abbé de Launay; *les autres respirent le même enthousiasme.*

Poëme à la mémoire du Prince Maximilien-Jules-Léopold de Brunswick, &c. par M. la Villemarais, Curé de Sainte-Radegonde. Paris, Onfroy, in-8°. de 11 pages.

Versification simple, facile & foible.

Discours sur les devoirs des Sujets envers les Souverains, prononcé en présence de l'Académie françoise, par M. l'Abbé de Sauvigny, suivi d'une Ode sur le Prince de Brunswick. Paris, Poinçot, in-8°.

*Ouvrage dont nous ne faisons mention que relativement à l'*Ode sur le Prince de Brunswick. *Voici une des meilleures strophes:*

Ainsi, volontaire victime,
Curtius, tes sanglantes mains
sur ta tête ont fermé l'abyme

Ouvrit sous ses pas des Romains ;
tel Léopold, ô Providence !
image de ta bienfaisance,
meurt victime de ses bienfaits !
Consacré par les cœurs sensibles,
& par des chants incorruptibles,
son grand nom ne mourra jamais.

Eloge historique de Louis, Père du Peuple, suivi de Stances funèbres à la louange de S. A. S. Monseigneur le Prince de Brunswick ; par M. l'Abbé de Barral, &c. Paris, Varin, in-8°. de 48 pages.

A la suite de cet Eloge, trente-cinq stances en l'honneur du Prince de Brunswick, *que M. l'Abbé* de Barral *fait paroître devant* Minos. *Ce Juge des enfers lui donne une place parmi les héros de l'humanité. Voici la stance la plus hardie :*

Minos ! tout le Sénat auguste
applaudit, loin d'être jaloux.
Cependant d'un Juge auſſi juſte
le crime craint l'affreux courroux.
Déjà l'Oder, quittant la plaine,
par une route ſouterraine,
s'avance vers ton tribunal.
Tu condamnes ſa barbarie ;
tu veux, pour punir ſa furie,
qu'il s'uniſſe au fleuve infernal.

Epître sur la mort du Prince Maximilien Jules-Léopold de Brunswick. Paris, Belin, veuve Ducheſne, Bailly & Hardouin, in-4°.

ODES, FABLES, CHANSONS, ÉLÉGIES, &c.

L'Education publique, Ode, par M. du Viquet, in-8°. de 6 pag. Paris, Varin, rue du Petit-Pont.

Ode où l'éducation publique eſt conſidérée moins du côté de l'eſprit que du côté du cœur.

Des ſtances plutôt que des ſtrophes. Reconnoiſſance de l'auteur pour la maiſon où il a été élevé, exprimée d'une manière touchante, & qui honore autant le diſciple que les maîtres.

L'Hommage tardif, Ode au Roi, ſur le voyage de Sa Majeſté à Cherbourg; par M. Foix. Paris, Bailly, in-4°. de 8 pages.

O vérité puiſſante ! ô ſageſſe profonde !
toi qui parles aux Rois pour le bonheur du monde
juſqu'au cœur de Louis, quel mortel te conduit ?
Loin de lui, pour toujours bannis la flatterie,
ſœur de la fourberie,
qui tient les Souverains dans une épaiſſe nuit !

*Première ſtrophe de l'*Hommage tardif. *Ce*

n'eſt pas-là le cas de dire : Vaut mieux tard que jamais.

Précis du voyage de Sa Majeſté à Cherbourg, in-8°. de 32 pages.

Au milieu de cette brochure, une Ode ſur la conſtruction du port de Cherbourg.

Neptune en a frémi de rage ;
on l'a vu dans d'affreux tranſports
mordre le frein de l'eſclavage,
& faire mille & mille efforts.

La pièce commence par ces deux vers :

Muſe, avare de tes richeſſes,
ſouris à mes jeunes efforts.

Elle a été en effet ſi avare pour l'auteur, qu'il n'a pu en tirer que ſix mauvaiſes ſtrophes.

Eſſai de Fables nouvelles, dédiées au Roi, ſuivies de poéſies diverſes & d'une Epître ſur les progrès de l'Imprimerie ; par Didot fils aîné. A Paris, imprimé par Fr.-Ambroiſe Didot l'aîné avec les caractères de Firmin ſon ſecond fils : & ſe trouve chez Didot l'aîné, rue Pavée-Saint-André, Didot fils aîné & Jombert jeune, rue Dauphine, près du Pont-neuf, petit in-8°. de 150 pages.

Réunion de talens aſſez extraordinaire.

La brochure a été imprimée par M. Didot *l'aîné ; les opuscules qu'elle renferme ont été composées par son fils aîné, & les caractères de l'édition, fondus par son second fils.*

Plusieurs Fables agréablement narrées & semées d'images ; d'autres qui ont de l'obscurité, de la sécheresse ; & quelques-unes qui ne sont pas de vraies fables, puisqu'on n'en peut tirer aucune moralité.

A la suite, une douzaine de pièces fugitives, parmi lesquelles on distingue une Epître sur les progrès de l'Imprimerie, où les difficultés du sujet sont assez heureusement vaincues.

Fables nouvelles ; par M. Gobert, Etudiant en l'Université de Paris, in-8°. de 14 pages. Chez les Marchands de nouveautés.

Dix Fables. Essai d'un jeune-homme qui pousse à l'excès la simplicité de style tant recommandée pour l'apologie. Quelques sujets assez bien conçus.

Chansons anacréontiques du Berger Silvain, N°. 1er. Paris, Musier, in-12. de 54 pag. avec des gravures.

Anciennes Odes anacréontiques de M. Maréchal, *qui reparoissent avec des gravures & de la musique.*

Elégie sur la mort de Louis-Philippe Duc

d'Orléans, Premier Prince du Sang; par M. l'Abbé Amphoux, de Marseille, ancien Aumônier des Galères du Roi. Paris, Hardouin & Gattey.

SATYRES ET ÉPITRES.

Satyres; par M. C** *. (M. Clément.) Paris, Marchands de nouveautés, in-8°. de 174 pag.

Recueil des Satyres de M. Clément, *dont les deux tiers avoient déjà paru. Souvent de bonnes tirades, & de tems en tems des vers heureux. La meilleure de ces pièces est la troisième, intitulée autrefois :* Mon dernier mot.

En général, une manière saine, mais sévère & triste, de la partialité, peu de coloris, & point de cette verve qui anime les Satyres de Boileau.

A la fin du volume, les Persifleurs persiflés, Dialogue dramatique. *On y tourne lourdement en ridicule les légers travers de quelques Ecrivains modernes, en employant leurs propres expressions.*

Epître à l'Amitié, qui a été lue le 13 Février 1786 à l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le jour où M. le Comte de Guibert y est venu prendre séance à la place de M. Thomas; par M. Dutis,

Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, frère du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Françoise. Paris, Gueffier, in-4°. de 15 pag.

Pièce de plus de quatre cens vers. Des détails poétiques & touchans ; mais une grande rédondance, une marche peu réglée, & point de plan : défauts qui rendent fatigante la lecture de cette Epître. Le morceau sur la mort de M. Thomas *a été loué par les juges les plus sévères ; & l'opposition de l'amour & de l'amitié, critiquée par les plus indulgens.*

Epître à M. le Comte de Rivarol. Paris, Lesclapart, in 8°. de 7 pages.

Des éloges à M. de Rivarol ; *des traits de satyre contre d'autres écrivains.*

Vers supérieurement tournés.

Le Bon-Homme aux Bonnes-Gens, Epître suivie de notes que les Bonnes-Gens liront. Amsterdam ; Paris, de Senne, in-8°.

Autre Epître satirique. Celle-ci est principalement dirigée contre les mœurs actuelles & la moderne Philosophie.

Persifflage amer. Des négligences dans la versification ; plusieurs endroits bien frappés.

Epître d'un Courtisan retiré du monde à son ami ; par un ignorant sensible. Paris, Marchands de nouveautés, in 8°. de 16 pages.

Réflexions philosophiques d'un Officier

revenu des illusions de la faveur & de la fortune. Eloge de la retraite champêtre où il s'est réfugié.

Une marche libre & facile ; des morceaux très-estimables ; d'autres qui demandent à être retouchés.

POÉSIES DIVERSES.

Préludes poétiques ; par M. Bernard, Officier de la Chambre de Monseigneur Comte d'Artois. Paris, Clouzier & Froullé, in-12, de 176 pages.

*Des traductions souvent élégantes d'*Anacréon, *de* Moschus, *de* Bion, *d'*Horace, *de* Tibulle, *de* Properce, *le tout mêlé de diverses pièces fugitives, & terminé par un Opéra d'*Œdipe-Roi, *foible imitation de la Tragédie de* Sophocle.

Essais de deux Amis, contenant le Discours de la mère des Brutus à Brutus son mari revenant du supplice de ses deux fils ; les derniers momens de la Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont : une Lettre de Didon à Enée. Paris, Belin, Brunet, in-8°.

Trois Héroïdes, la première par M. Légouvé, *les deux autres par M.* Laya.

Essais qui promettent du talent pour la versification.

Voyage d'Amérique, Dialogue en vers entre l'Auteur & l'Abbé ***. Londres ; Paris, Pichard, in-12. de 156 pages.

Dialogue en vers croisés. L'Abbé voit tout du côté plaisant, & l'Auteur a une philosophie plus sérieuse. La plaisanterie du premier n'est pas toujours d'un très-bon ton : la philosophie de l'autre est plus saine, & peint souvent à grands traits.

Périodes beaucoup trop longues.

Les Œufs de Pâques de mes Critiques, Dialogue mêlé de Vaudevilles ; par M. de Piis, Ecuyer, &c. Valade, Ducheſne, Hardouin, petit in-8°. de 262 pages.

*Satyre en proſe & en Vaudevilles contre les Journaliſtes qui ont oſé critiquer l'*Harmonie imitative *de M. de Piis. Il y en a juſques ſur la couverture du livre. L'Auteur y raconte comment il s'eſt amuſé à perſiffler certains auteurs périodiques, & finit par ce joli calembourg, ſur l'air :* Vive le vin, vive l'amour.

La Bruyère qui penſoit bien,
la Bruyère, au-deſſous de rien,
eut tort de mettre le mercure.
Mais moi, d'après mon aventure,
je me crois, ſans vous offenſer,

en droit de vous faire *danser*
tant soit peu *sur la couverture.*

Autre échantillon des gentillesses consignées dans les Œufs de Pâques. *Il faut se rappeller que M.* de Piis, *dans son Poëme de l'*Harmonie imitative, *a caractérisé d'une manière bizarre toutes les lettres de l'alphabeth l'une après l'autre. Il chante ici à cette occasion ce charmant couplet sur l'air :* Il étoit une fille.

D'un masque assez comique
mon K s'est prévalu ;
en général, mon R a plu ;
on a ri du critique,
comme vous prévenu,
qui tomba sur le Q... u.

Lettres à Emilie sur la Mythologie ; par M. du Moustier. Paris, Grangé, in-8°. de 168 pag.

Leçons sur la Mythologie adressées à une jolie personne par un jeune Avocat. Elles sont mêlées de prose & de vers, & semées de complimens très-galans.

Un ton délicat & facile ; beaucoup d'esprit. Quelques mauvaises plaisanteries ; quelques endroits un peu précieux. On ne s'instruit pas dans ces Lettres : on s'y amuse. C'est le contraire des autres ouvrages sur la Mythologie.

Amuſemens d'un Septuagénaire, *ou* Contes, Anecdotes, Bons mots, naïvetés mis en vers. Paris, Poinçot, in-8°. de 146 pages.

Vieux contes & bons mots mis en vers par M. de Bologne, *auteur d'*Odes ſacrées, *qui ont eu autrefois du ſuccès. Quelques-uns de ces petits contes ont gagné à être verſifiés: un plus grand nombre y a perdu. La pointe s'y trouve émouſſée, le récit delayé. Pluſieurs moralités mieux rendues, & qui répandent un peu d'inſtruction dans ces* Amuſemens.

Le Somnambuliſme, Œuvres poſthumes en proſe & en vers, &c. Paris, Didot jeune, in-8°. de 312 pages.

A la ſuite d'une douzaine de Contes en proſe aſſez ingénieux, diverſes petites poéſies qui annoncent moins le Poëte que le Philoſophe.

Mes Promenades champêtres, *ou* Poéſies paſtorales; par M. J. B. le Clerc. Paris, de Senne, in-8°. de 180 pages, avec une gravure.

Des Idylles en proſe harmonieuſe & poétique. M. le Clerc *s'y montre digne imitateur de* Geſner. *Pour les pièces en vers, elles ſont preſque toutes d'une grande ſéchereſſe.*

Eſſai poétique ſur quelques Pièces du Théâtre

Italien ; hommage à Madame du Gazon. Paris, Brunet, in-8°. de 16 pages.

Espèce d'Epître à Madame du Gazon. *On y parcourt successivement tous les rôles où elle a joué, ce qui fournit à l'Auteur autant de sujets d'éloges.*

De la facilité, de l'abondance, mais une abondance vuide. De longues périodes en rimes redoublées.

Les Loisirs d'une jeune personne raisonnable & sensible. Paris, Hardouin & Gattey, 1 vol. petit format, 214 pages.

Petite collection d'opuscules en vers & en prose. La plupart des poésies ne sont rien moins que nouvelles ; témoin le Jean qui rit & qui pleure *de* Voltaire, *l'Ode sur* le Mérite personnel, *par* Jean-Baptiste Rousseau ; *de petites pièces de* la Louptière, *de M. l'Abbé* Aubert, *de M.* Léonard, &c. &c.

Les Amours du grand Alexandre, par Mademoiselle de Guise ; suivis de pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de Henri IV. Paris, Didot l'aîné, 2 vol. petit in-8°.

A la fin du second volume, un petit Poëme en vers de huit syllabes, attribué par l'Editeur à Henri IV. *Près de quatre cens vers.*

Quelques Vers. Londres, Paris, Royez &

Lallemand de Sancières, petit format, de 36 pages.

Imitations fort heureuses de l'Anglois, de l'Allemand, des poésies Erses, & du Pervigilium Veneris, &c.

Mes Souvenirs. Caen, Manoury; Paris, Belin, petit in-8°. de 184 pages.

Petites poésies de différens genres. L'Auteur les appelle ses Souvenirs; *il y en a qu'il auroit pu oublier; mais quelques-unes sont fort jolies, entr'autres* l'Epître sur les avantages d'être l'amante d'un Poëte, *insérée dans le présent volume.*

La Muse du Mont-Jura, *ou* Recueil de Poésies & d'Opuscules. Londres; Paris, Regnault, in-8°. de 350 pages.

Deux Odes suivies d'une note de soixante-dix pages. L'une des deux commence ainsi:

On te vit presqu'invulnérable,
Impétueux fils de Thétis.
Si tu rendois assujettis
Les accès d'un cœur implacable,
fier héros, tu tiendrois un rang parmi les Dieux:
au sage ton courroux paroît trop odieux.

Des devises, des complimens, une dissertation sur l'adverbe longum; *une Ode latine, une Ode françoise. Voilà la première partie. Dans la seconde, des Chansons, des*

Madrigaux, des Stances, des Epîtres, & un Poëme burlesque sur la mort de Michel Morin.

Opuscules poétiques, dédiées au beau Sexe; par l'Auteur des Adieux de l'Arbre de Cracovie. Paris, au Palais-Royal, in-12. de 142 pages.

Les Orangers, les Vers-à-soie & les Abeilles, Poëmes, traduits du latin & de l'italien, suivis de quelques Lettres sur nos Provinces méridionales, & de Pièces fugitives, petit format.

Shakespear & Adisson mis en point de comparaison, *ou* Imitation & traduction libres en vers des Monologues d'Hamlet & de Caton; par M. Dwal, Correspondant du Musée de Paris, & du Cercle des Philadelphes du Cap-François. Paris, Marchands de nouveautés, in-8°. de 20 pages.

Essais de poésies, traduction libre du premier Chant de Fingal, Poëme d'Ossian. Paris, Guetsier, in-8°. de 71 pages.

Hymnes du nouveau Bréviaire de Paris, traduites en vers françois. Paris, Vente & Mérigot jeune.

ŒUVRES.

* Œuvres de M. de Saint-Marc, de l'Académie de Bordeaux: troisième édition, dédiée au

Roi de Suède, 2 vol. in-8°. avec des gravures.

Superbe édition. Plusieurs morceaux estimés, tels qu'une Epître sur la Chevalerie, *une autre* aux François détracteurs de la France. *Quelques Contes, trois Opéras. Un volume de petites Comédies qui peuvent entrer dans l'éducation des enfans.*

* Œuvres mêlées de Littérature de M. de la Fargue, &c. Edition complette, revue & corrigée par l'Auteur. Paris, Guillot, 2 vol. in-8°. avec des gravures.

Œuvres choisies de M. Dorat. Paris, Delalain l'aîné, 3 vol. in-12.

Choix de poésies dont on sembloit depuis quelques années désirer la publication, & qui contient ce que cet ingénieux Auteur a fait de mieux dans tous les genres où il s'est exercé.

RECUEILS DE DIFFÉRENS AUTEURS.

Annales poétiques depuis l'origine de la Poésie françoise. Paris, chez les Editeurs & Mérigot jeune; tomes 32, 33, 34, 35 & 36.

Petite Bibliothèque des Théâtres, contenant un Recueil des meilleures Pièces du Théâtre françois, tragique, comique, lyrique & bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à nos jours. Paris, Belin, Brunet, 36 vol. petit format.

Recueil de Poëtes moralistes françois, *ou* Choix de quatrains moraux. Paris, Cailleau, 2 vol.

Etrennes de Polymnie, recueil de Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. gravés avec de la musique nouvelle. Paris, Cailleau.

L'Almanach des Graces. Paris, Cailleau, in-12.

Almanach littéraire, *ou* Etrennes d'Apollon; par M. Daquin de Château-Lyon. Paris, veuve Ducheſne, in-12. de 336 pages.

Le Répertoire amuſant, Etrennes dédiées aux Gens de goût. Paris, Fournier, in-12. de 324 pages.

Etrennes du Parnaſſe, choix de Poéſies, recueillies par M. Mayeur de Saint-Paul. Paris, Belin & Brunet, in-12. de 276 pages.

Almanach des Muſes, *ou* Choix des Poéſies de 1785. Paris, Delalain, in-12. de 304 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a cinq Journaux dans leſquels on inſère ordinairement des Poéſies fugitives: le Mercure de France, *le* Journal encyclopédique, *le* Journal des Deux-Ponts, *le* Courier lyrique *& l'*Eſprit des Journaux. *On en imprime auſſi quelquefois dans l'*Année littéraire, *le* Journal de Paris, *les* Petites Affiches, *le* Journal polytipe, *les* Affiches de Province,

les Variétés littéraires & *les* Lunes du Cousin Jacques. *Les autres Journaux se bornent à donner l'extrait des ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.*

THÉATRE FRANÇOIS.

Tragédies représentées.

Scanderberg, Tragédie, par M. du Buisson, *mutilée* sur le Théâtre françois le 9 Mai 1786, & ensuite *dévorée* par les Journalistes. Paris, de Senne, in-8°. de 110 pages.

Pièce tombée à la représentation & à la lecture.

Scanderberg *élevé parmi les Janissaires est chargé de fers par l'ordre du Sultan* Amurat, *parce que ses exploits ont excité la jalousie de* Mahomet *fils de cet Empereur. Mais* Amurat *voit dépérir son armée devant Croïa, capitale de l'Albanie; & les troupes désirent d'être commandées par* Scanderberg, *auquel on rend la liberté. Les assiégés proposent de finir la guerre par un combat singulier;* Scanderberg *est nommé le champion des Turcs: il demande quel est celui des habitans de Croia: leur député répond que s'il apprenoit son nom, il trembleroit.... C'est lui-même: il est né Albanois & Chrétien; & on le détermine sur le champ à passer dans la ville pour la défendre. Découragement des Turcs.* Atalide

*fille d'*Amurat, *aime* Scanderberg : *elle va elle-même lui proposer sa main, & il est prêt à l'accepter, lorsqu'on lui fait honte de sa foiblesse. Au dernier acte,* Amurat *tombe entre les mains des habitans :* Mahomet *son fils part pour Andrinople afin d'aller soulever ses sujets.* Scanderberg *veut briser ses fers ; desespéré d'être trahi par son fils & ses soldats, le Sultan ramasse un poignard & s'en perce le sein, après avoir accordé la main de sa fille au Prince Albanois, en le prévenant que sa mère lui avoit imprimé le sceau de la loi des Chrétiens.*

* Philoctète, Tragédie en trois actes & en vers, traduite du Grec de Sophocle, représentée par les Comédiens françois, le 16 Juin 1783 ; par M. de la Harpe, de l'Académie françoise, & Professeur de Littérature au Lycée. Paris, Lambert, in-8°.

Traduction de Sophocle *qui a eu beaucoup de succès au Théâtre. Les belles scènes de cette Pièce font supporter le dénouement qui s'opère par l'intervention d'*Hercule, *espèce de merveilleux fait pour l'Opéra.*

Tragédie non-représentée.

Philoctète, Tragédie, en trois actes & en vers,

imitée de Sophocle; par M. **. Paris, Desauges, in-8°. de 86 pages.

Autre imitation de Sophocle. *Celle-ci n'a pas été représentée. L'Auteur a fait cependant beaucoup de changemens pour tâcher d'adapter ce sujet à notre scène. Il a augmenté l'intérêt du rôle de* Néoptolême, *& substitué un dénouement de son invention.* Philoctète *se laisse flêchir sur ce que* Neoptolême *lui représente qu'il sera bien plus grand, en pardonnant les injures qu'il a reçues; pardon qui n'est point dans les mœurs des Grecs, puisqu'ils mettoient leur gloire dans la vengeance.*

De l'énergie & de belles scènes dans les premiers actes.

Virginie, Tragédie en cinq actes; par M. le Blanc. Paris, veuve Ducheſne, in-8°. de 104 pages.

Pièce qui n'est pas la même que celle du même nom représentée l'année dernière au Théâtre françois.

Sujet de l'Hiſtoire Romaine. C'est Virginie *tuée par son pere pour la soustraire aux entreprises d'*Appius *l'un des Décemvirs, & l'abolition du pouvoir de ces dix* Patriciens. *Marche fort théâtrale: l'Auteur a tout mis en action: syſtême qu'il a poussé trop loin, car il consacre une longue scène à un tête-à-tête nocturne dans lequel* Appius *cherche à triompher de* Virginie.

Beaucoup d'appareil, beaucoup de mouvement.

vement. Presque toujours un style violent & forcé. Quelques beaux endroits & qui n'excedent pas les bornes de la véritable chaleur.

Drames non-représentés.

L'Homme généreux, Drame en cinq actes & en prose; par Madame de Gouges, Auteur du Mariage de Chérubin. Paris, Knapen, in-8°. de 140 pages.

Montalais, *Secrétaire du Comte* de Saint-Clair, *en reçoit beaucoup de présens, & n'en a pas l'air moins malheureux: dès qu'il a un instant, il s'échappe pour aller secourir une sœur charmante, nommée* Marianne, *& un père dans le besoin.* Lafontaine, *vil complaisant du Comte, calomnie le Secrétaire, & a des vues criminelles sur la jeune personne. Sachant que le père est sur le point d'être arrêté pour dettes, il achete la créance, & fait continuer les poursuites, en proposant du vieillard de les cesser, s'il veut livrer sa fille. Il détermine enfin* Marianne *à venir implorer des personnes bienfaisantes, & la conduit chez son Maître. Le Comte, dont l'appartement est voisin, entend des cris; malgré les efforts du vil complaisant qui calomnie le Secrétaire, tout se découvre;* Saint-Clair *paye les dettes, & épouse la belle* Marianne.

Des caractères assez bien conçus, de

l'action, du mouvement. Dialogue verbeux & négligé.

Clariſſe Harlove, Drame en trois actes & en proſe. Paris, Née de la Rochelle; in-8°, de 77 pages.

Sujet tiré du roman de Richardſon. *L'Auteur a tâché d'y mettre en action ce qui eſt en récit dans l'ouvrage Anglois.*

Comédies repréſentées.

L'Oncle & les deux Tantes, Comédie en trois actes en vers, par M. le M...de la S..., repréſentée au Théâtre François le 28 Octobre 1785. Paris, Valleyre & Brunet, in-8°. de 67 pages.

Intrigue qui a du rapport avec celle des Tuteurs, de M. Paliſſot. *Une jeune perſonne dépend de trois tuteurs de caractères oppoſés : ſon Amant ſe transforme au gré de chacun d'eux, prend leurs goûts, paroît tour-à-tour Baron, Marquis, homme de robe, & ſe fait agréer ainſi ſucceſſivement. Il découvre ſon ſtratagême à la fin de la Pièce.*

La Phyſicienne, Comédie en un acte & en vers, repréſentée au Théâtre François le 26 Mars 1786; par M. de la Montagne,

Auteur de l'Enthousiaste. Paris, Poinçot, in-8°.

Pièce où l'on ridiculise la manie des femmes qui font les savantes en Physique. Détails assez plaisans ; intrigue fort légère. L'Amant de Mademoiselle Syphon *l'obtient de sa mère, en produisant une fausse lettre qui annonce que cette Dame vient de remporter le prix de l'Académie de Pétersbourg.*

L'Inconstant, Comédie en cinq actes en vers, par M. Collin, représentée par les Comédiens François le 13 Juin 1786. Paris, Prault, in-8°. de 102 pages.

Comédie remarquable par un style brillant & naturel, piquant & facile.

Des scènes vraiment comiques : mais ni intrigue, ni dénouement. C'est un homme qui change à chaque instant d'idée & de résolution ; ce qui est nécessairement prévu, & finit par fatiguer un peu, malgré le talent qu'a déployé l'Auteur.

Comédies non-représentées.

Le Mariage inattendu de Chérubin, Comédie en trois actes & en prose, par Madame de Gouges. Paris, Cailleau, in-8°. de 111 p.

THÉATRE ITALIEN.

Drame représenté.

Germance, *ou* l'Excès de délicatesse, Drame en trois actes en prose, par M. Mis, Secrétaire de M. le Duc de Lauzun, représenté par les Comédiens Italiens le 18 Octobre 1785. Paris, Brunet, in-8°.

De l'intérêt, de l'invraisemblance. Germance *est un jeune Caissier qui a laissé voler dans sa caisse vingt mille livres, & qui est prêt de se livrer aux plus funestes extrémités. Le négociant, pour ménager sa délicatesse, lui fait remettre par un tiers vingt mille francs, comme une restitution. Il lui accorde ensuite la main de sa fille, qui étoit aimée de lui & promise à un autre.*

Comédies représentées.

Les Aveux imprévus, Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre Italien le 2 Août 1785. Paris, Cailleau, in-8°.

Deux Amans tacitement infidèles, ne demandent pas mieux que de voir rompre les engagemens que leurs parens leur ont fait contracter. Scène dans laquelle ils filent leur rupture avec beaucoup d'adresse.

( )

Le Méfiant, Comédie en cinq actes & en vers, (par M. Borel) repréſentée au Théâtre Italien le 20 Décembre 1785. Paris, Cailleau.

Pluſieurs traits de caractère excellens dans le rôle du Méfiant. L'Auteur a entouré ce principal perſonnage d'une ſœur dont il ſoupçonne à chaque inſtant l'amitié, d'une Comteſſe dont il eſt amoureux, ſans oſer ſe déclarer, parce qu'il craint qu'elle n'en aime un autre, enfin d'un Intendant dont il ne ſe défie pas & qui le trompe.

Pluſieurs bonnes ſcènes. Marche languiſſante & embarraſſée. Le caractère du Méfiant *bien marqué & bien ſoutenu.*

Comédies à Ariettes & à Vaudevilles, &c. repréſentées.

Richard-Cœur-de-Lion, Comédie en trois actes, en proſe & en vers, miſe en muſique, repréſentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 21 Octobre 1784, &c. Paris, Brunet.

Sujet très-connu. Scène délicieuſe de Blondel *déguiſé en aveugle. Il ſe fait reconnoître du Roi* Richard *d'Angleterre enfermé dans une tour, en chantant le premier couplet d'une Romance que celui-ci aimoit autrefois à répéter. Le Prince étonné con-*

tinue le second couplet. Blondel *trouve au dernier acte le moyen de le délivrer.*

Pièce plusieurs fois corrigée & qui a fini par avoir un grand succès. Vers d'Ariettes, comme dans les autres Opéra-Comiques de M. Sédaine.

Nina, *ou* la Folle par amour, Comédie en un acte en prose, mêlée d'ariettes, par M. M. D. V. musique de M. d'Aleyrac, représentée par Comédiens Italiens le 15 Mai 1786. Paris, Brunet.

Pièce qui attire aussi la foule au Théâtre Italien.

Anecdote d'une jeune personne qui ayant perdu son Amant, revenoit tous les jours au même endroit, & s'en retournoit en disant: Il n'est pas encore revenu! *Dans la Pièce, l'Amant n'est pas mort; il reparoît devant* Nina, *& lui rend la raison en lui donnant un baiser.*

Point d'intrigue, mais des tableaux attendrissans, auxquels le jeu supérieur de Madame du Gazon *ajoute un nouveau degré d'intérêt.*

Les Ailes de l'Amour, Comédie en un acte, en vers & en vaudevilles, mêlée d'airs nouveaux, représentée au Théâtre Italien le 23 Mai 1786, dédiée à M. Grétry; par le Cousin Jacques. Paris, Lesclapart, in-8°.

de 72 pages. Prix, 1 liv. 16 s. & 12 s. les airs séparés.

Fable obscure, quoique peu compliquée. L'Amour arrive dans le village qu'habitent Simon & Janette. *Ils en ont peur tous les deux, & le Dieu veut les quitter en apprenant qu'ils vont se marier : ils tâchent de le retenir; mais il échappe. Alors ils ne s'aiment plus; ils ont même l'air fort triste, quand l'Amour amène tout le village pour assister à leurs nôces. Ils prient ce Dieu de leur rendre leurs premiers sentimens : l'Amour consent à rester avec eux la première nuit.*

Quelques couplets assez agréables.

L'Incendie du Hâvre, fait historique, en un acte, en prose & vaudevilles, représenté aux Italiens le 21 Février 1786. Paris, Brunet.

Belle action des régimens de Picardie & de Poitou, qui, après avoir arrêté l'incendie du Hâvre, ont cédé aux malheureux la récompense pécuniaire que la ville leur avoit offerte.

Tableau pittoresque d'une jeune fille enlevée par son amant à travers les flammes.

La Rencontre imprévue, Compliment drama-

tique en vers, prononcé le 24 Avril 1786, pour l'ouverture du Théâtre Italien, par M. Desforges. Paris, Prault.

Pièce en Vaudevilles non-représentée.

Julie & Colin, *ou* le Tribut du sentiment, Comédie en deux actes & en prose, mêlée de vaudevilles, par M. le Chevalier de Limoges, Lieutenant des Maréchaux de France, de l'Académie des Arcades de Rome, in-8°.

Pièces du Palais Royal & des Boulevards.

L'Usurier dupé, Comédie en un acte en vers. Variétés, le 20 Septembre 1785. Paris, Cailleau.

Le Café de Rouen, Comédie en un acte & en vers, par M. de la Montagne Variétés, 4 Novembre 785. Paris, Poinçot.

Le Mariage de Barogo, Comédie en trois actes, seconde suite du Ramoneur Prince Variétés, 24 Novembre 1785. Paris, Cailleau.

Arlequin dans la Lune, Comédie en trois actes & en prose. Variétés, 17 Septembre 1786, *idem.*

Mieux fait douceur que violence, *ou* le Père comme il y en a peu, Comédie en deux actes en prose. Variétés, 1785, par M. de P. *idem.*

Les deux Martines, *ou* le Procureur dupé, Comédie-Parade, en un acte en prose. Foire S. Germain, 13 Février 1786, par M. D** du M**, *idem.*

Le Médecin malgré tout le monde, Comédie en trois actes en prose, par M. Dumanian. Variétés, 20 Février 1786, *idem.*

Les trois Léandres, *ou* les Noms changés, Comédie en un acte & en prose. Ambigu-Comique, 22 Avril 1786, par M. S... *idem.*

La Fête du village, *ou* le Chancelier de Chévernÿ, Comédie en deux actes en prose. Variétés, premier Mai 1786, *idem.*

Alexis & Roſette, Mélodrame en un acte, par M. Guillemin. Beaujolois, 18 Mai 1786, *idem.*

La Solitude, Comédie en prose, en un acte. Beaujolois, 23 Juin 1786, *idem.*

Le Revenant, *ou* les deux Grenadiers, Comédie en deux actes en prose. Variétés, premier Juillet 1786, *idem.*

Le Dragon de Thionville, fait historique en un acte & en prose. Variétés, 26 Juillet 1786, *idem.*

Le Valet Rusé, *ou* Arlequin muet, Comédie-Parade, en un acte en prose, par M. V. L. G. *idem.*

OPÉRA.

Thémistocle, Tragédie lyrique, en trois actes, Poëme de M. M**, musique de M. Philidor, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 13 Mai 1786. Paris, Delormel, in-4°.

Piece qui prouve que le genre admiratif se prête difficilement aux effets de la musique.

Rosine, Comédie lyrique, en trois actes, (paroles de M. Gersain, musique de M. Gossec), représentée à l'Académie Royale de Musique, le 14 Juillet 1786. Paris, Delormel, in-4°.

Un Domestique du Seigneur du village, qui est aussi Colonel d'un régiment, profite d'un moment d'ivresse pour enrôler Germond mari de Rosine. Le Seigneur a du goût pour cette jeune femme; mais elle est attachée à ses enfans & à leur père; rien ne peut la séduire: elle finit au contraire par fléchir le Colonel, qui rompt l'engagement du mari.

Sujet qui n'a réussi ni pour le fond ni pour les détails. Plusieurs morceaux

musique applaudis, des ballets agréables.

La Toison-d'or, Tragédie lyrique, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 5 Septembre 1786, paroles de M. Deriaux, musique de M. Vogel. Paris, Delormel, in-4°.

Des détails assez heureux, mais de l'invraisemblance, & un mauvais plan. Médée, *poignarde* Hypsiphile *au second acte, sans que cet incident influe sur le reste de la Pièce. Quelques airs & des chœurs qui font honneur au Musicien.*

Phédre, Tragédie lyrique, en trois actes; (par M **, musique de M. Lemoine), représentée à l'Académie Royale de Musique, le 21 Novembre 1786. Paris, Delormel, in-4°.

Sujet que Racine *a rendu dangereux à traiter: le rôle d'*Aricie *supprimé. De la facilité, de l'agrément dans le style: des longueurs, des négligences: trop de morceaux de suite du même genre.*

De grandes beautés dans la musique.

Les Horaces, Tragédie lyrique, en trois actes, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 7 Décembre 1786, paroles de M. Guillard, musique de M. Salieri. Paris, Delormel, in-4°.

Peu de succès.

THÉATRES.

Théâtre de M. Rochon de Chabannes, suivi de quelques pièces fugitives. Paris, veuve Ducheſne, 2 vol. in-8°.

Théâtre compoſé de Pièces compriſes dans les Notices des années précédentes.

Théâtre moral, *ou* Pièces dramatiques nouvelles; par M. le Chevalier de Cubières, de pluſieurs Académies, ſecond volume. Paris, Cailleau, Bailly, Belin, in-8°.

Théâtre de M. Ronſin, imprimé au profit de ſa belle-mère, tome premier, contenant Sédécias, Tragédie en trois actes, en vers; Iſabelle de Valois. Hécube & Polixène, Tragédies en cinq actes, en vers, & le Fils cru ingrat, Comédie en un acte, en vers libres. Paris, Cailleau.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur DELALAIN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'en exécution de l'article XI de l'Arrêt de notre Conseil, du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie, il a remis entre les mains de notre bien amé le sieur VIDAUD DE LA TOUR, notre Conseiller d'Etat, Commissaire à ce député, les titres sur lesquels est fondée la propriété des Ouvrages pour lesquels il a obtenu ci-devant des Priviléges, pour sur le compte qui en seroit rendu à notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL, obtenir un Privilége dernier & définitif pour l'impression & débit exclusif desdits Ouvrages A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par le Présent Privilége dernier & définitif, de faire imprimer les Ouvrages suivans autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems porté à chaque article dudit Privilége, le tout à compter de la date des Présentes. Savoir : *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Allemagne*, par M. Pfeffel, Jurisconsulte du Roi, pour quarante ans. *Œuvres de M. Dorat les Contes, la Déclamation, les Fantaisies les Romans, les Baisers, les Fables*, pour 30 ans. *Culture des Pêchers* pour 20 ans. *Code Matrimonial*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Dictionnaire des Hommes illustres*, pour vingt ans. *Entretiens avec Jésus*, pour dix ans. *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques* ; par M. Sabathier, pour dix ans, & la vie de l'Auteur.

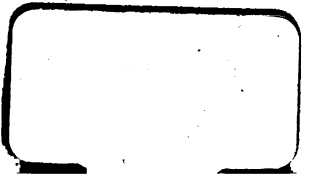
Géographie moderne, par Nicole de la Croix, pour vingt ans. *Hiſtoire du Patriotiſme François*, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Traité des fleurs blanches*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Traité de la Preuve par témoins*, de Danty, pour vingt ans *Dictionnaire Grammatical*, pour vingt ans. *Bachelier de Salamanque*, pour dix ans. *La Collection de l'Almanach des Muſes*, pour vingt ans. *Recherches ſur la nature de l'Homme*, par M Fabre, pour dix ans, & pour la vie de l'Auteur. *Gnomonique pratique* de Dom Bedos, pour vingt ans. *L'Art de la Guerre*, par M. le Comte Turpin, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Curioſités de Paris*, pour vingt ans. *Cauſes célebres*, par Richer, pour vingt ans. *Caractères de la Bruyere*, pour vingt ans. *Connoiſſance de Jéſus*, pour dix ans. *Dictionnaire des Cas de conſcience*, de Pontas, pour trente ans. *Etude des Demoiſelles*, pour vingt ans. *Œuvres de Dom Morel*, pour dix ans. *Ecole du Jardin potager*, pour vingt ans. *Hiſtoire de la Vie de Julien & de Jovien*, pour vingt ans. *Imitation de Beuil*, pour trente ans. *L'Anti Lucrece latin & françois*, pour vingt ans. *La Maiſon ruſtique*, pour trente ans. *Métamorphoſes d'Ovide*, de Bannier, pour vingt ans. *Mémoires de Sardaigne, de Bervik, de Tourville*, pour vingt ans. *Œuvres de Deshoulieres*, pour vingt ans *Ornemens de la mémoire*, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Paradis perdu*, de Milton, pour vingt ans. *Phyſique de Muſchembroek*, pour trente ans. *Rhétorique des Demoiſelles* pour vingt ans. *Recherches de la vérité*, du Pere Mallebranche, pour vingt ans. *Robinſon Cruſoé*, pour vingt ans *Sermons* de Ségaud, pour trente ans. *Traité du vrai mérite*, pour trente ans. *Deſcription d'Italie*, de l'Abbé Richard, pour trente ans. *Voyages d'Anſon*, pour trente ans. *Vie de Sixte V*, pour vingt ans. *Vie de Turenne*, de Raguenet, pour vingt ans. *Variétés littéraires*, de MM. Suard & d'Arnaud, pour dix ans, & la vie des Auteurs, FAISONS défenſes

audit Exposant, après l'expiration du présent Privilége, d'en solliciter le renouvellement, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits & de six mille livres d'amende. Ordonnons par ces présentes, conformément à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Juillet 1778, qu'il sera procédé par voie de plainte & information contre tous Auteurs, possesseurs, distributeurs & fauteurs de contrefaçons, sous les peines portées par nos Lettres de Privilége sans qu'elles puissent en aucuns cas & pour quelque cause que ce soit être remises ni modérées: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége: qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses

hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatorzieme jour de Juin, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Régne le treizieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Régistré sur le Regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1, folio 1, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre, les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 21 Juillet 1786.

LE CLERC, Syndic.

FEB 25 1943